

François Rabelais

Pantagruel

Pantagruel

casden
BANQUE POPULAIRE

La banque coopérative
de la Fonction publique

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable - Siège social : 1 bis rue Jean Wierin 77420 Champs-sur-Marne - Siren n° 784 274 774 - RCS Meaux (immatriculation immatriculation 08145) n° 08 045 100 - Crédit photo: © Roman Lejano - Conception: ius go - Merci à Marie-Elisabeth, infirmière anesthésiste, PDE, Mark, professeur d'EPS, Marie-Elisabeth, infirmière anesthésiste, Pierrick, Responsable énergie, Aurélie, Commandant de police d'avoir prêté leur visage à notre campagne de communication.

COMME NOUS,
REJOIGNEZ LA CASDEN,
LA BANQUE DE
LA FONCTION PUBLIQUE !

Mark, Marie-Elisabeth, Pierrick, Aurélie, agents de la Fonction publique

casden.fr
coût de connexion
selon votre opérateur



Retrouvez-nous chez

BANQUE POPULAIRE **+**

François Rabelais

Pantagruel

CHAPITRE I^{er}

De l'origine en antiquité du grand Pantagruel

Ce ne sera pas une chose inutile ni oisive que de vous raconter, pendant que nous nous reposons, la première source et origine d'où nous est né le bon Pantagruel. Car je vois que tous les bons historiographes ont traité ainsi leurs chroniques, non seulement les Arabes barbares, les Latins ethniques, les Grecs gentils qui furent buveurs éternels, mais aussi les auteurs de la sainte Écriture, comme monseigneur saint Luc même, et saint Matthieu. Il vous convient donc de noter qu'au commencement du monde (je parle de loin, il y a plus de quarante quarantaines de nuits, pour compter à la manière des anciens Druides), peu après qu'Abel fut occis par Caïn, son frère, la terre imbue du sang du juste fut si fertile, pendant une certaine année, en toutes espèces de fruits qui sont produits de ses flancs et particulièrement en mêles, qu'on l'appela de toute mémoire l'année des grosses mêles : car les trois suffisaient pour parfaire le boisseau. En cette année les calendes furent trouvées dans les bréviaires des Grecs : le mois de mars tomba en carême et la mi-août fut en mai. Au mois d'octobre, ce me semble, ou bien de septembre (afin que je ne me trompe, car de cela je me veux curieusement garder), fut la semaine tant renommée dans les annales, qu'on nomme la semaine des Trois-Jeudis : car il y en eut trois à cause des irrégularités bissextiles, que le soleil broncha quelque peu comme *debitoribus* à gauche, et la lune varia de son cours de plus de cinq toises, et le mouvement de trépidation au firmament dit *Aplane* fut manifestement vu : tellement que la Pléiade moyenne, laissant ses compagnes, déclina vers l'équinoxial : et l'étoile nommée l'Épi laissa la Vierge, se retirant vers la Balance : qui sont des cas épouvantables et matières tellement dures et difficiles que les astrologues n'y peuvent mordre. Aussi auraient-ils les dents bien longues, s'ils pouvaient toucher jusque-là.

Faites votre compte que le monde mangeait volontiers des dites mêles ; car elles étaient belles à l'œil et délicieuses au goût. Mais, de même que Noé, le saint homme (auquel nous sommes tant obligés et tenus de ce qu'il a planté la vigne d'où nous vient cette nectarique, délicieuse, précieuse, céleste, joyeuse, déifique liqueur, qu'on nomme *le piot*), fut trompé en le buvant, car il ignorait sa grande vertu et puissance ; de même, dis-je, les

hommes et les femmes de ce temps mangeaient avec grand plaisir de ce beau et gros fruit. Mais des accidents bien divers leur advinrent : car à tous leur survint une enflure bien horrible ; mais pas à tous dans le même endroit. Car quelques-uns enflaient par le ventre, et le ventre leur devenait bossu comme une grosse tonne ; desquels est écrit : *Ventrem omnipotentem* : lesquels furent tous gens de bien et bons raillards. Et de cette race naquit Saint-Pansart et Mardi-gras. Les autres enflaient par les épaules et étaient tellement bossus qu'on les appelait Montifères, comme porte-montagnes, dont vous en voyez encore par le monde en divers sexes et dignités. Et de cette race sortit Ésope, duquel vous avez les beaux faits et dits par écrit. D'autres croissaient en longueur par les jambes, et vous eussiez dit que c'étaient des grues, des flamants ou des gens marchant sur des échasses. Et les petits grimauds les appellent en grammaire *Iambus*.

Aux autres le nez croissait tellement qu'il ressemblait à la flûte d'un alambic, tout diapré, tout étincelé de bubelettes, pullulant, pourpré, tout émaillé de pompettes, tout boutonné et brodé de gueules. Tels vous avez vu le chanoine Panzoult, et Piedebois, médecin d'Angers : de cette race peu aimèrent la tisane, mais tous furent amateurs de la purée septembrale. Nason et Ovide en prirent leur origine. Desquels est écrit *Ne reminiscaris*. Autres croissaient par les oreilles, qu'ils avaient si grandes, que de l'une ils faisaient le pourpoint, les chausses et le sayon : de l'autre ils se couvraient comme d'une cape à l'espagnole. Et l'on dit qu'en Bourbonnais la race dure encore, qui sont appelées oreilles de Bourbonnais. Les autres croissaient en longueur du corps : et de là sont venus les géants, et par eux Pantagruel.

Et le premier fut Chalthroth,

Qui fut père de Farybroth,

Qui fut père de Hurlaly, qui fut beau mangeur de soupes et régna au temps du déluge,

Qui fut père de Nembroth,

Qui fut père d'Atlas, qui avec ses épaules garda le ciel de tomber,

Qui fut père de Goliath,

Qui fut père d'Erax, qui inventa le jeu de gobelets,

Qui fut père de Titye,

Qui fut père d'Eryon,

Qui fut père de Polyphème,

Qui fut père de Cace,

Qui fut père d'Etion, qui le premier fut malade pour n'avoir pas bu frais en été, ainsi que le témoigne Bartachin,

Qui fut père d'Encelade,

Qui fut père de Cée,

Qui fut père de Typhoé,

Qui fut père d'Aloé,
Qui fut père d'Othe,
Qui fut père d'Ægeon,
Qui fut père de Briarée qui avait cent mains,
Qui fut père de Porphyrio,
Qui fut père d'Adamastor,
Qui fut père d'Anthée,
Qui fut père d'Agatho,
Qui fut père de Porrhus, contre lequel batailla Alexandre le Grand,
Qui fut père d'Aranthas,
Qui fut père de Gabbara, qui le premier inventa de boire d'autant,
Qui fut père de Goliath de Secundille,
Qui fut père d'Offot, lequel eut terriblement beau nez à boire au baril,
Qui fut père d'Artachées,
Qui fut père d'Oromédon,
Qui fut père de Gemmagog, qui fut inventeur des souliers à poulaine,
Qui fut père de Sisyphe,
Qui fut père des Titans, dont naquit Hercules,
Qui fut père d'Enay, qui fut très expert en matière d'ôter les cirons
des mains,
Qui fut père de Fier-à-bras, qui fut vaincu par Olivier, pair de France,
compagnon de Roland,
Qui fut père de Morgan, qui, le premier de ce monde, joua aux dés
avec des besicles,
Qui fut père de Fracassus, sur lequel a écrit Merlin Coccaie,
Dont naquit Ferragus,
Qui fut père de Happemouches, qui, le premier, inventa de fumer les
langues de bœuf à la cheminée, car auparavant on les salait comme
on fait pour les jambons,
Qui fut père de Bolivorax,
Qui fut père de Longis,
Qui fut père de Gayoffe,
Qui fut père de Machefaim,
Qui fut père de Brulefer,
Qui fut père d'Engoulevent,
Qui fut père de Galehaut, qui fut l'inventeur des flacons,
Qui fut père de Mirelangaut,
Qui fut père de Galafre,
Qui fut père de Falourdin,
Qui fut père de Roboastre,
Qui fut père de Sortibrant de Conimbres,

Qui fut père de Bruyer, qui fut vaincu par Ogier le Danois, pair de
France,
Qui fut père de Mabrun,
Qui fut père de Flancanon,
Qui fut père de Hacquelebac,
Qui fut père de Videgrain,
Qui fut père de Grandgousier,
Qui fut père de Gargantua,
Qui fut père de Pantagruel mon maître.

J'entends bien qu'en lisant ces passages vous émettez un doute raisonnable, et demandez comme il est possible qu'il en soit ainsi, puisqu'au temps du déluge tout le monde périt, excepté Noé et sept personnes avec lui dans l'arche, au nombre desquels n'est pas mentionné ledit Hurltal ? La demande est bien faite, sans doute, et bien apparente, mais la réponse vous contentera ou j'ai le sens mal galefreté. Et parce que je n'existais pas en ce temps-là pour vous en parler à mon plaisir, je vous alléguerai l'autorité des écrivains hébraïques, qui affirment que véritablement ledit Hurltal n'était pas dans l'arche de Noé : aussi n'y eût-il pu entrer, car il était trop grand : mais il était dessus à cheval, jambe de çà, jambe de là, comme sont les petits enfants sur les chevaux de bois, et comme le gros taureau de Berne qui fut tué à Marignan, chevauchait pour sa monture un gros canon pierrier : c'est une bête de beau et joyeux amble, sans aucun défaut. De cette façon, après Dieu ce fut lui qui sauva ladite arche de péril ; car il lui donnait le branle avec les jambes, et du pied la tournait où il voulait, comme on fait du gouvernail d'un navire. Ceux qui étaient à l'intérieur lui envoyaient des vivres par une cheminée, en quantité suffisante, comme gens reconnaissant le bien qu'il leur faisait. Et quelquefois ils parlaient ensemble comme faisait Icaromenippe avec Jupiter, ainsi que le rapporte Lucien. Avez-vous bien tout compris ? buvez donc un bon coup sans eau. Car si vous ne le croyez, je n'en fais pas autant.

CHAPITRE II

De la nativité du très redouté Pantagruel

Gargantua à l'âge de quatre cent quatre-vingt quarante et quatre ans eut son fils Pantagruel de sa femme Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie qui mourut en lui donnant le jour, car il était si merveilleusement grand qu'il ne put naître sans suffoquer sa mère. Mais pour comprendre parfaitement la cause et la raison de son nom, qui lui fut donné en baptême, vous noterez qu'en cette année il fit une sécheresse tellement grande dans tout le pays d'Afrique, que les habitants passèrent trente-six mois trois semaines quatre jours seize heures et quelque peu davantage, sans pluie, avec une chaleur de soleil si véhémence que toute la terre en était aride.

Elle ne fut, au temps d'Hélie, plus échauffée qu'alors. Car il n'y avait arbre sur terre qui eût feuille ou fleur : les herbes étaient sans verdure, les rivières tariées, les fontaines à sec, les pauvres poissons délaissés de leur élément, voguant et criant par la terre horriblement, les oiseaux tombant de l'air faute de rosée : l'on trouvait par les champs les loups, les renards, cerfs, sangliers, daims, lièvres, lapins, belettes, fouines, blaireaux et autres bêtes, mortes la gueule béante.

À l'égard des hommes, c'était une grande pitié : vous les eussiez vus tirant la langue comme lévriers ayant couru six heures, plusieurs se jetaient dans les puits.

Toute la contrée était à l'ancre ; c'était pitoyable de voir le travail des humains, pour se garantir de cette horrible altération. Car il y avait prou à faire de sauver l'eau bénite des églises pour qu'elle ne fût pas volée. Oh ! combien fut heureux, cette année, celui qui avait une cave fraîche et bien garnie ! Le philosophe raconte, en mouvant la question pourquoi l'eau de mer est salée, qu'au temps où Phébus donna le gouvernement de son chariot lucifique à Phaéton, le dit Phaéton, mal appris en l'art, et ne sachant suivre la ligne écliptique entre les deux tropiques de la sphère du soleil, varia de son chemin, et approcha tellement de la terre, qu'il mit à sec toutes les contrées subjacentes, brûlant une grande partie du ciel, que les philosophes appellent *via lactea* ; quoique les plus huppés poètes disent que c'est la partie du ciel où tomba le lait de Junon, lorsqu'elle allaita Hercules. Alors la terre fut tellement échauffée, qu'il lui vint une sueur énorme, dont elle sua toute la

mer qui, pour cette raison, est salée, car toute sueur est salée. Ce que vous reconnaîtrez être vrai si vous voulez tâter de la vôtre propre ou bien de celle de votre voisin, ce qui m'est parfaitement égal.

Quasi pareil cas arriva en cette dite année : car un jour de vendredi, que tout le monde s'était mis en dévotion et faisait une belle procession avec force litanies, suppliant le Dieu tout puissant de les vouloir bien regarder de son œil de clémence dans un tel malheur, l'on vit parfaitement sortir de terre de grosses gouttes d'eau, comme quand quel que personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à se réjouir comme si c'eût été une chose à lui profitable : car quelques-uns disaient qu'il n'y avait aucune goutte de vapeur dans l'air, dont on espérait avoir pluie et que la terre y suppléait. Les autres gens savants disaient que c'était une pluie des antipodes : comme Sénèque narre au quatrième livre *Quaestionum naturalium*, parlant de l'origine et source du Nil. Mais ils y furent trompés ; car, la procession finie, alors que chacun voulait recueillir de cette rosée et en boire à plein godet, ils trouvèrent que ce n'était que saumure pire et plus salée que n'était l'eau de la mer. Et parce qu'en propre jour naquit Pantagruel, son père lui imposa un tel nom ; car *Panta*, en grec, vaut autant à dire comme tout, et *Gruel*, en langue arabe, vaut autant comme altéré. Voulant inférer qu'à l'heure de sa nativité le monde était tout altéré, et voyant en esprit de prophétie qu'il serait quelque jour le dominateur des altérés : il vint au monde velu comme un ours, dont une des matrones dit en matière de prédiction : « Il est né velu, il fera des choses merveilleuses, et s'il vit il aura de l'âge. »

CHAPITRE III

Du deuil que mena Gargantua de sa femme Badebec

Quand Pantagruel fut né, qui fut ébahi et bien perplexe, ce fut Gargantua son père ; car voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, si beau et si grand, il ne savait que faire. Et le doute qui troublait son entendement était, à savoir s'il devait pleurer pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joie de son fils. D'un côté et d'autre il avait des arguments philosophiques qui le suffoquaient ; car il les faisait très bien *in modo et figurá*, mais il ne les pouvait résoudre, Et par ce moyen il demeurait empêtré comme la souris dans la poix ou un milan pris au lacet.

« Pleurerai-je ? disait-il, oui : car, pourquoi ? Ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fut au monde. Jamais je ne la verrai, jamais je n'en retrouverai une pareille, ce m'est une perte inestimable ? Ô mon Dieu, que t'avais-je fait pour me punir ainsi ? Que ne m'envoyais-tu la mort à moi plutôt qu'à elle ? Car vivre sans elle ne m'est que languir. Ha, Badebec, ma mie, ma mignonne, ma tendrette, jamais je ne te verrai. Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très aimée. Ha, fausse mort, tant tu m'es malivole, tant tu m'es outrageuse de m'enlever celle à qui l'immortalité revenait de droit. » Et ce disant, il pleurait comme une vache, mais tout soudain il riait comme un veau, quand Pantagruel lui revenait en mémoire. « Ha, mon petit fils, disait-il, mon peton, que tu es joli, que tu es gentil ! Que je suis reconnaissant à Dieu qui m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant grand, tant joli. Ho, ho, ho, que je suis aise ! Buvons, ho, laissons toute mélancolie ; apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle le feu, allume cette chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes, envoie ces pauvres, donne-leur ce qu'ils demandent, ôte-moi ma robe que je me mette en pourpoint pour mieux festoyer. »

Ce disant, il ouït les litanies des prêtres qui portaient sa femme en terre ; il laissa son bon propos et tout soudain fut ravi ailleurs, disant : « Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore ? Cela me fâche : je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourrai prendre quelque fièvre, me voilà affolé. Foi de gentilhomme, il vaut mieux pleurer moins et boire davantage. Ma femme est morte, eh bien ! je ne la ressusciterai pas

par mes pleurs ; elle est bien, elle est en Paradis pour le moins, si mieux elle n'est : elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités. Autant nous en pend à l'œil. Mais voici ce que vous ferez, dit-il aux sages-femmes (où sont-elles ? bonnes gens, je ne vous peux voir), allez à son enterrement et pendant ce temps-là je bercerais mon fils ici, car je me sens bien fort altéré et je serais en danger de tomber malade. Mais buvez quelque bon trait avant ; car vous vous en trouverez bien, croyez-m'en sur mon honneur. »

À quoi obtempérant, elles allèrent à l'enterrement et funérailles, et le pauvre Gargantua demeura à l'hôtel.

CHAPITRE IV

De l'enfance de Pantagruel

Je trouve chez les anciens historiographes et poètes, que plusieurs personnes sont nées en ce monde de façons bien étranges qui seraient trop longues à raconter : lisez le septième livre de Pline, si vous avez le temps. Mais vous n'en ouïtes jamais d'une si merveilleuse comme fut celle de Pantagruel : car c'était chose difficile à croire, comment il crût en corps et en force en peu de temps. Et Hercules n'était rien lorsque étant au berceau il tua les deux serpents : car lesdits serpents étaient bien petits et bien fragiles. Mais Pantagruel étant au berceau fit des choses bien épouvantables. Je laisse ici à dire comment à chacun de ses repas il humait le lait de quatre mille six cents vaches. Et comment pour faire un poêlon à cuire sa bouillie, furent occupés tous les poêliers de Saumur en Anjou, de Villedieu en Normandie, de Bramont en Lorraine ; et on lui donnait ladite bouillie dans un grand timbre qui à présent est encore à Bourges, près du palais ; mais ses dents étaient tellement grandes qu'il rompit un grand morceau dudit timbre, comme cela appaît très bien.

Certain jour, vers le matin, qu'on voulait le faire téter une de ses vaches (car il n'eut jamais d'autres nourrices à ce que dit l'histoire), il défit un de ses bras des liens qui le retenaient au berceau et prit ladite vache par-dessous le jarret, et lui mangea les deux tétins et la moitié du ventre, avec le foie et les rognons ; et l'eût toute dévorée, n'eût été qu'elle criait horriblement comme si les loups la tenaient aux jambes, auquel cri tout le monde arriva et on enleva ladite vache à Pantagruel. Mais ils ne surent si bien faire que le jarret ne lui demeurât comme il le tenait, et le mangeait très bien, comme vous feriez d'une saucisse, et quand on voulut lui ôter l'os, il l'avalait bientôt comme un cormoran un petit poisson, et après il commença à dire « Bon, bon, bon, » car il ne savait encore bien parler : voulant donner à entendre qu'il l'avait trouvé fort bon ; et qu'il n'en fallait plus qu'autant. Ce que voyant ceux qui le servaient le lièrent avec de gros câbles comme sont ceux que l'on fait à Tain pour le voyage du sel à Lyon ; ou comme sont ceux du grand navire français qui est au port de Grâce, en Normandie. Mais une fois que s'échappa un grand ours que son père nourrissait, et lui venait lécher le visage, car les nourrices ne lui avaient bien à point torché les babines, il se défit desdits câbles aussi facilement que Samson d'entre les mains des Philistins, et vous prit Monsieur de l'Ours, et le mit en pièces comme un

poulet, et vous en fit une bonne gorge chaude pour ce repas. Gargantua craignant qu'il ne se fit mal, fit faire quatre grosses chaînes de fer pour le lier, et placer des arcs-boutants à son berceau. Et de ces deux chaînes vous en avez une à la Rochelle, que l'on lève au soir entre les deux grosses tours du havre. L'autre est à Lyon. L'autre à Angers. Et la quatrième fut emportée par les diables pour lier Lucifer qui se déchaînait en ce temps-là, à cause d'une colique qui le tourmentait extraordinairement, pour avoir mangé en fricassée, à son déjeuner, l'âme d'un sergent. Et il demeura ainsi coi et pacifique : car il ne pouvait rompre facilement lesdites chaînes ; même qu'il n'avait pas d'espace dans son berceau pour donner la secousse des bras. Mais voici ce qu'il arriva un jour de grande fête que son père donnait à tous les princes de sa cour. Tous les officiers étaient tellement occupés du festin, que l'on ne se souciait nullement du pauvre Pantagruel, et demeurait ainsi à *reclorum*. Que fit-il ? ce qu'il fit, mes bonnes gens ? Écoutez. Il essaya de rompre les chaînes du berceau avec les bras, mais il ne put, car elles étaient trop fortes. Alors il trépigna tellement des pieds qu'il rompit le bout de berceau, qui était d'une grosse poutre de sept emfans en carré, et aussitôt qu'il eut mis les pieds dehors, il s'avalait le mieux qu'il put, en sorte qu'il toucha des pieds à terre. Et alors, avec grande puissance il se leva emportant son berceau ainsi lié sur l'échine, comme une tortue qui monte contre une muraille, et à le voir il semblait que ce fût une grande caraque de cinq cents tonneaux qui fût debout. En ce point, il entra dans la salle où l'on banquetait, si hardiment qu'il épouvanta l'assistance : mais, comme il avait les bras liés à l'intérieur, il ne pouvait rien prendre à manger : mais à grande peine s'inclinait pour prendre quelque lippée avec la langue. Ce que voyant, son père comprit bien qu'on l'avait laissé sans lui donner à manger, et commanda qu'il fût délié desdites chaînes, par le conseil des princes et seigneurs assistants de même que des médecins de Gargantua qui disaient que si on le tenait ainsi au berceau, il serait toute sa vie sujet à la gravelle. Lorsqu'on l'eût déchaîné, on le fit asseoir, il déjeuna fort bien ; puis il mm son berceau en plus de cinq cent mille pièces d'un coup de poing qu'il frappa au milieu par dépit, avec protestation de n'y jamais retourner.

CHAPITRE V

Des faits du noble Pantagruel en son jeune âge

Ainsi croissait Pantagruel de jour en jour et profitait à vue d'œil, dont son père se réjouissait par affection naturelle. Il lui fit faire, comme il était petit, une arbalète pour s'ébattre après les oisillons, qu'on appelle à présent la grande arbalète de Chantelle. Puis il l'envoya à l'école pour apprendre et passer son jeune âge. Il vint à Poitiers pour étudier et profita beaucoup. Étant dans ce lieu, il vit que les écoliers avaient beaucoup de loisirs ne sachant à quoi passer leur temps ; il en eut compassion. Un jour il prit après un grand rocher qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche ayant environ douze toises en carré, et quatorze empans d'épaisseur, et la mit sur quatre piliers au milieu d'un champ, bien à son aise ; afin que les écoliers quand ils n'auraient rien à faire, pussent passer leur temps à monter sur cette pierre et la banqueter ou écrire leurs noms avec un couteau, et à présent on l'appelle la Pierre-Levée. Et en mémoire de cela personne n'est, encore aujourd'hui, reçu en l'Université de Poitiers, sinon qu'il ait bu à la fontaine Cabaline de Croustelles, passé à Passelourdin, et monté sur la Pierre-Levée.

Et après, lisant les belles chroniques de ses ancêtres, il trouva que Geoffroy de Lusignan, dit Geoffroy à la grand-dent, grand-père du beau cousin de la sœur aînée de la tante du gendre de l'oncle de la bru de sa belle-mère, était enterré à Maillezais ; il prit un jour *campos* pour le visiter comme homme de bien. Et parlant de Poitiers avec quelques-uns de ses compagnons, ils passèrent par Legugé, visitant le noble Ardillon ; par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Collonges, par Fontenay-le-Comte, saluant le docte Tiraqueau, et de là ils arrivèrent à Maillezais, où il visita le tombeau du dit Geoffroy à la grand-dent dont il eut quelque peu frayeur, voyant sa portraiture ; car il est représenté comme un homme furieux tirant son grand glaive de sa gaine. Et demandant la raison de cela, il lui fut répondu que les peintres et les poètes ont la liberté de peindre à leur plaisir ce qu'ils veulent. Mais il ne se contenta pas de leur réponse, et dit : « Il n'est peint ainsi sans cause ; je me doute qu'à sa mort on lui a fait quelque tort, duquel il demande vengeance à ses parents. Je m'en enquerrai plus à point, et j'en ferai ce que de raison. »

Puis il retourna, non à Poitiers, mais il voulut visiter les autres universités de France ; à cet effet il passa à la Rochelle, se mit sur mer et vint à Bordeaux, auquel lieu il ne trouva grand exercice sinon des gabarriers jouant aux luettes sur la grève. De là il vint à Toulouse où il apprit fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux mains, comme c'est l'usage des écoliers de cette université ; mais il n'y demeura guère quand il vit qu'ils faisaient brûler leurs régents comme des harengs saurs disant : « À Dieu ne plaise que je meure ainsi, car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer davantage ! »

Puis il vint à Montpellier où il trouva fort bons vins de Mire veaux et joyeuse compagnie, il pensa se mettre à étudier la médecine, mais il considéra que l'état était par trop fâcheux et mélancolique et que les médecins sentaient le clystère comme vieux diables. Alors il voulut étudier les lois, mais voyant qu'ils n'étaient là que trois teigneux et un pelé, il partit. En chemin il fit le pont du Gard et l'amphithéâtre de Nîmes en moins de trois heures, qui semble toutefois être un travail plus divin que humain. Et vint à Avignon, où il ne fut pas trois jours sans être amoureux, ce que voyant son pédagogue nommé Épistemon, l'en retira et le mena à Valence en Dauphiné, mais il vit qu'il n'y avait grand exercice et que les maroufles de la ville battaient les écoliers, dont il eut grand dépit ; et un beau dimanche que tout le monde dansait publiquement, un écolier se voulut mettre à danser ce qui ne lui fut pas permis. Pantagruel voyant cela, leur donna à tous la chasse jusqu'au bord du Rhône où il les voulait faire noyer, mais ils se cachèrent sous terre, comme les taupes, une bonne demi-lieue sous le Rhône. Le trou y apparaît encore. Après il partit, et en trois pas et un saut il vint à Angers où il se trouvait fort bien, et y eut demeuré quelque temps si la peste ne l'en eût chassé.

Alors il vint à Bourges où il étudia longtemps et profita beaucoup en la faculté des lois. Partant de Bourges, il vint à Orléans, et là il trouva beaucoup d'écoliers, qui lui firent grande fête à son arrivée, et en peu de temps il apprit à jouer à la paume, si bien qu'il en était maître. Car les étudiants de ce lieu en font bel exercice.

À l'égard de se rompre la tête à étudier, il ne le faisait pas, de peur que la vue ne lui diminuât, surtout qu'un des régents répétait souvent dans ses lectures qu'il n'y a chose aussi contraire à la vue, comme l'est la maladie des yeux.

CHAPITRE VI

Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisait le langage français

Quelque jour, je ne sais quand, Pantagruel se promenait après souper avec ses compagnons, du côté de la porte de Paris ; là il rencontra un écolier tout joli et qui venait par ce chemin : et après qu'ils se furent salués, il lui demanda : « Mon ami, d'où viens-tu à cette heure ? – L'écolier lui répondit : « De l'alme, inclyte et célèbre académie, que l'on vocite Lutèce. – Qu'est-ce à dire ? dit Pantagruel à un de ses gens ? – C'est, répondit-il de Paris. – Tu viens donc de Paris ? dit-il. Et à quoi passez-vous le temps, messieurs les étudiants, au dit Paris ? – L'écolier répondit : Nous transfretons la Sequane au dilucule et crépuscule ; nous déambulons par les compiles et quadrivies de l'urbe ; nous dépumons la verbocination latiale ; nous cauponisons aux tavernes méritoires de la Pomme-du-Pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mule. Et si par fortune il y a pénurie et rareté de pécune en nos marsupies, et soient exhautées de métal ferruginé, pour l'écot nous démettons nos codices et vestes opignerées, prestolants les tabellaires à venir des pénates et lares patriotiques. »

À quoi Pantagruel dit : « Quel diable de langage est-ce ceci ? Pardieu tu es quelque hérétique. Que veut dire ce fou ? je crois qu'il nous forge ici quelque langage diabolique, et qu'il cherche à nous charmer comme enchanteur ? » – À quoi un de ses gens lui dit : « Sans doute ce galant veut contrefaire le langage des Parisiens, mais il ne fait qu'écorcher le latin, et pense ainsi pindariser, et il lui semble bien qu'il est un grand et beau parleur en français, parce qu'il dédaigne l'usage ordinaire de parler. – Par Dieu, dit Pantagruel, je vous apprendrai à parler, mais avant, dis-moi d'où tu es ? » – À quoi l'écolier répondit : « L'origine primère des mes aves et ataves fut indigène des régions Lémoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate Saint-Martial. – J'entends bien, dit Pantagruel. Tu es limousin pour tout potage. Et tu veux ici contrefaire le Parisien. Or viens çà que je te donne un tour de peigne. »

Alors il le prit à la gorge lui disant : « Tu écorches le latin, par Saint-Jean, je te ferai écorcher le renard, car je t'écorcherai tout vif. »

Le pauvre Limousin commença alors à dire : « Vée dicou gentilatre, ho Saint-Marsaut, adjouda mi ! Hau, hau, laissas à quo au nom de Dious, et ne me touquas grou. – À quoi dit Pantagruel : « À cette heure tu parles naturellement. »

Et ainsi il le laissa, mais le pauvre Limousin demeura altéré toute sa vie disant souvent que Pantagruel le tenait à la gorge. Et après quelques années il mourut.

CHAPITRE VII

Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaux livres de la bibliothèque Saint-Victor

Après que Pantagruel eut fort bien étudié à Orléans, il délibéra de visiter la grande Université de Paris ; mais, avant que de partir, il fut averti qu'il y avait une grosse et énorme cloche à Saint-Aignan du dit Orléans, qu'elle était en terre depuis plus de deux cent quatorze ans ; car elle était tellement grosse, que par aucune espèce d'engin on ne la pouvait mettre seulement hors terre, quoique l'on y eût appliqué tous les moyens que mettent *Vitruvius de Architectura*, *Albertus de Re ædificatoria*, *Euclides Theon*, *Archimedes et Hero de Ingeniis* : car tout n'y servit de rien ; ayant cédé à l'humble requête des citoyens et habitants de ladite ville il délibéra de l'apporter au clocher qui lui était destiné ; de fait étant venu au lieu où elle était, il la leva de terre avec le petit doigt aussi facilement que vous lèveriez une sonnette d'épervier ; avant que de la porter au clocher, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville, et la faire sonner par toutes les rues en la portant en sa main, dont tout le monde se réjouit fort mais il en résulta un inconvénient bien grand ; car la portant ainsi, et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orléans poussa, et se gâta, de quoi le monde ne s'avisa que la nuit suivante : car chacun se sentit tellement altéré d'avoir bu de ces vins poussés qu'ils ne faisaient que cracher aussi blanc que du coton de Malte, disant : « Nous avons du Pantagruel et avons les gorges salées. »

Cela fait, il vint à Paris avec ses gens. À son entrée tout le monde sortit pour le voir, car vous savez bien que le peuple de Paris est sot par nature par bécarre et par bémol et le regardaient en grand ébahissement, et non sans grande peur qu'il n'emportât le palais ailleurs, comme son père avait emporté les cloches de Notre-Dame, pour les attacher au cou de sa jument. Et après qu'il y fut demeuré quelque temps et fort bien étudié dans tous les sept arts libéraux, il disait que c'était une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir ; car les gueux de Saint-Innocent se chauffaient des ossements des morts. Il trouva la bibliothèque de Saint-Victor fort magnifique, même quelques-uns des livres qu'il y trouva desquels s'ensuit le répertoire, et primo :

Pantophla decretorum,
 Marmotretus de babuinis et singis, cum commento Dorbellis,
 L'Apparition de sainte Gertrude à une nonne de Poissy,
 Le Moutardier de pénitence,
 Les Houseaux, *alias* les Bottes de patience,
 Formicarium artium,
 De Brodiorium usu, et honestate chopinandi, per Sylvestrem,
 Le Cabas des notaires,
 Le Paquet de mariage,
 Le Creziou (creuset) de contemplation, Les Fariboles de droit,
 L'Aiguillon de vin,
 L'Éperon de fromage,
 Decrotatorium scholarium,
 Bricot, de Differentiis souparum,
 Le Culot de discipline,
 La Savate d'humilité,
 Le Tripier de bon pensement,
 De croquendi lardonibus, libri tres,
 Pasquilli, doctoris marmorei, de capreolis cum chardoneta
 comedendis, tempore ab Ecclesia interdicto,
 Majoris, de Modo faciendi boudinos,
 Beda, de Optimate triparum,
 La Complainte des avocats sur la réforme des dragées,
 Le Chat fourré des procureurs,
 Des Pois au lard, cum commento,
 Præclarissimi juris utriusque doctoris maître Piloti Raquedenari,
 de Bobelinandi glossæ accursisanæ baguenaudis repetilio
 enucidiluculidissime,
 Stratagemata Francarchieri de Bagnolet,
 Francopinus, de Remilitari, cum figuris Tevoti
 De Usu et utilitate ecorchandi equos et equas, autore
 M. N. Rostocostojambedanesse, de Moustarada post prandium
 servienda, lib. quatuordecim,
 Jabolenus, de Cosmographia purgatorii,
 Quæstio subtilissima, utrum Chimera, in vacuo bombinans, possit
 comedere secundas intentiones, et fuit debatuta per decem
 hebdomadas in concilio Constancii,
 Le Machefaim des avocats,
 Barbouillamenta Scoti,
 De Calcaribus removendis decades undecim, M. Albericum de
 Rosata,

De Castrametandis crinibus lib. tres,
 L'Entrée d'Antoine de Leide aux terres des Grecs,
 Apologie contre ceux qui disent que la mule du Pape ne mange qu'à
 ses heures,
 Pronosticatio quæ incipit, Silvii Triquebille,
 Le Claquedent des marouffles,
 La Ratoire des Théologiens,
 Cullebutatorium confratrium, auctore incerto,
 La Barbotine des marmiteux,
 Poltronismus rerum Italicarum,
 Almanach perpétuel pour les goutteux,
 Maneries ramonendi fornellos, per M. Eccium.
 L'Histoire des farfadets,
 Les Happelourdes des officiaux,
 La Bauduffe (toupie) des trésoriers,
 Badinatorium sophistarum,
 Antipericatametanaparbecgedemphicribrationes mercedantium,
 Le Limaçon des rêveuseurs,
 Le Boutevent des alchimistes,
 L'Accoudoir de vieillesse,
 La Muselière de noblesse,
 Soixante et neuf bréviaires de haute graisse,
 Le Ramoneur d'astrologie,
 Desquels quelques-uns sont déjà imprimés : on imprime les autres
 maintenant dans la noble ville de Thubinge.

CHAPITRE VIII

Comment Pantagruel trouva Panurge qu'il aima toute sa vie

Un jour Pantagruel se promenant hors la ville vers l'abbaye Saint-Antoine devisant et philosophant avec ses gens et quelques écoliers, il rencontra un homme de belle stature et élégant en tous les linéaments du corps, mais tellement mal vêtu et en lambeaux, qu'il semblait être échappé des chiens et ressemblait à un cueilleur de pommes du pays du Perche. De tant loin que Pantagruel le vit, il dit aux assistants : « Voyez-vous cet homme qui vient par le chemin du pont de Charenton ? Par ma foi, il n'est pauvre que par fortune, la nature l'a produit de riche et noble lignée, mais les aventures des gens curieux l'ont réduit en cet état. » Aussitôt qu'ils furent auprès de lui, Pantagruel lui demanda : « Mon ami, je vous prie de vouloir bien vous arrêter un peu ici et de répondre à ce que je vous demanderai, vous ne vous en repentirez point, car j'ai affection très grande de vous aider de mon pouvoir dans la position où je vous vois, car vous me faites pitié. Pourtant mon ami, dites-moi, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? que cherchez-vous ? quel est votre nom ? »

Le compagnon lui répondit en langue allemande. – Pantagruel dit : « Mon ami, je n'entends point ce baragouin-là ; pourtant si vous voulez qu'on vous entende, parlez autre langage. »

Le compagnon reprit alors en arabe. – « Entendez-vous rien là ? dit Pantagruel aux assistants. – À quoi Épistemon répondit : « Je crois que c'est le langage des antipodes : le diable n'y mordrait rien. » – Lors dit Pantagruel : « Je ne sais, compère, si les murailles vous comprendront, mais nul de nous n'y entend note. »

Le compagnon s'exprima en italien : – À quoi répondit Épistemon : « Autant de l'un comme de l'autre. »

Alors Panurge reprit en anglais : – Encore moins, répondit Pantagruel.

Il s'exprima encore en basque, en bas-breton, flamand, danois, hébreu, grec, en latin, etc.

« Dea, mon ami, dit Pantagruel, ne savez-vous parler français. – Si fais, très bien, Seigneur, répondit le compagnon ; Dieu merci, c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et j'ai été nourri jeune au jardin de France, c'est la Touraine. – Donc, dit Pantagruel, racontez-nous votre nom

et d'où vous venez ; car, par ma foi, je vous ai déjà pris en amour si grand que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compagnie, et vous et moi nous ferons une paire d'amis comme furent Énée et Achates. – Seigneur, dit le compagnon, mon vrai et propre nom de baptême est Panurge, à présent je viens de Turquie où je fus mené prisonnier lorsqu'on alla à Metelin en la male heure. Et volontiers je vous raconterais mes fortunes, qui sont plus merveilleuses que celles d'Ulysse ; mais puisqu'il vous plaît de me retenir avec vous, j'accepte franchement l'offre, protestant de ne jamais vous laisser ; et allassiez-vous à tous les diables, nous aurons meilleur temps pour vous conter tout cela, pour cette heure j'ai nécessité bien urgente de manger : j'ai les dents aiguës, ventre vide, gorge sèche, appétit strident. »

Alors Pantagruel commanda qu'on le menât en son logis et qu'on lui apportât force vivres. Ce qui fut fait, il mangea très bien et alla se coucher de bonne heure et dormit jusqu'au lendemain à l'heure du dîner, en sorte qu'il ne fit que trois pas et un saut du lit à table.

CHAPITRE IX

Comment Panurge raconta la manière dont il échappa de la main des Turcs

Un jour qu'ils se reposaient, Pantagruel dit à Panurge : « Je crois que c'est le moment de nous raconter comment vous vous échappâtes des mains des Turcs. – Par Dieu, Seigneur, dit Panurge, je ne vous en mentirai de mot. »

« Les paillards Turcs m'avaient mis en broche tout lardé comme un lapin, car j'étais tellement maigre qu'autrement ma chair eût été fort mauvaise viande, et en ce point ils me faisaient rôtir tout vif. Ainsi, comme ils me rôtissaient, je me recommandais à la grâce divine, ayant en mémoire le bon saint Laurent, et toujours j'espérais en Dieu qu'il me délivrerait de ce tourment, ce qui fut fait bien étrangement. Car ainsi que je me recommandais de bien bon cœur à Dieu, criant : « Seigneur Dieu, aide-moi ! Seigneur Dieu, sauve-moi ! Seigneur Dieu, ôte-moi de ce tourment auquel ces traîtres chiens me détiennent parce que je maintiens ta loi ! » le rôtisseur s'endormit par le vouloir divin, ou bien de quelque bon Mercure qui endormit adroitement Argus qui avait cent yeux. Quand je vis qu'il ne me tournait plus en rôtissant, je le regarde et m'aperçois qu'il s'est endormi : alors je prends avec les dents un tison par le bout où il n'était point brûlé, et vous le jette au giron de mon rôtisseur ; j'en jette un autre le mieux que je peux sous un lit de camp, qui était auprès de la cheminée, où était la paillasse de monsieur mon rôtisseur. Incontinent, le feu se prit à la paille, de la paille au lit, et du lit à tout l'étage qui était revêtu de sapin fait à queues de lampes. Mais le bon fut que le tison que j'avais jeté au giron de mon rôtisseur lui brûla tout l'estomac, mais il était tellement punais qu'il ne le sentit pas immédiatement. Aussitôt qu'il s'en aperçut, il se leva tout étourdi criant à la fenêtre tant qu'il put : « *Dalbaroth ! Dalbaroth !* » ce qui veut dire : Au feu, au feu. Il vint droit à moi pour me jeter tout entier dans le brasier, et déjà il avait coupé les cordes dont on m'avait lié les mains, il coupait les liens des pieds ; mais le maître de la maison entendant le cri au feu et sentant la fumée de la rue où il se promenait avec quelques autres pachas, courut tant qu'il put pour porter secours et enlever les bijoux.

« De pleine arrivée, il tira la broche où j'étais embroché, et tua tout roide mon rôti, dont il mourut là par faute de gouvernement ou autrement ; car il lui passa la broche un peu au-dessus du nombril vers le flanc droit, et lui perça le troisième lobe du foie, et le coup haussant lui pénétra le diaphragme, et par à travers la capsule du cœur la broche lui sortit par le haut des épaules entre les spondyles et l'omoplate gauche. La vérité est qu'en tirant la broche de mon corps, je tombe à terre près des landiers, je me fis un peu de mal dans ma chute, toutefois pas trop grand, car les lardons soutinrent le coup. Puis mon pacha voyant que le coup était désespéré et que sa maison était brûlée sans rémission, et tout son bien perdu, se donna à tous les diables, appelant Grilgoth, Astaroth, Rappalus, et Gribouillis par neuf fois.

« Ce que voyant, j'eus peur pour plus de cinq sols, craignant que les diables venant à cette heure pour emporter ce fou, ne m'emportassent aussi. Je suis déjà à demi rôti, nos lardons sont causes de mon mal : car ces diables-ci sont friands de lardons, mais je fis le signe de la croix criant : *Agios athanatos ho Theos*, et nul ne venait. Ce que connaissant, mon vilain pacha se voulait tuer de ma broche, et s'en percer le cœur : de fait, il la mit contre sa poitrine, mais elle ne pouvait outrepasser, car elle n'était pas assez pointue, il poussait tant qu'il pouvait, mais il n'avancait à rien. Alors je vins à lui disant : « Messire, tu perds ici ton temps, car tu ne te tueras jamais ainsi : tu te blesseras peut-être quelque part, dont tu languiras toute ta vie entre les mains des chirurgiens : mais si tu veux, je te tuerai ici, tout franchement, en sorte que tu n'en sentiras rien, et tu peux m'en croire ; car j'en ai tué bien d'autres qui s'en sont fort bien trouvés. – Ha, mon ami, dit-il, je t'en prie, si tu fais cela je te donne ma bourse ; tiens, la voilà, il y a six cents seraphs dedans et quelques diamants et rubis en perfection. » – Et où sont-ils ? dit Épistemon. – Par saint Jean, dit Panurge, ils sont bien loin s'ils vont toujours. Mais où sont les neiges d'antan ? c'était le plus grand souci qu'eût Villon, le poète parisien. – Achève, je te prie, dit Pantagruel, que nous sachions comment tu accoutras ton pacha. – Foi d'homme de bien, dit Panurge, je n'en mens de mot. Je le bandai d'une méchante braye que je trouvai là à demi brûlée, et le liai solidement, pieds et mains, avec mes cordes, si bien qu'il n'eût su regimber ; puis je lui passai ma broche à travers l'estomac, et le pendis, accrochant la broche à deux gros crampons qui soutenaient des halberdes. Je vous attise un beau feu au-dessous et vous flambe mon milord comme on fait les harengs saurs à la cheminée. Puis prenant sa bourse et un petit javelot qui était sur les crampons, je m'enfuis au beau galop. Et Dieu sait comment je sentais mon épaule de mouton.

« Quand je fus descendu dans la rue, je trouvai tout le monde qui était accouru pour éteindre le feu à force d'eau. Me voyant ainsi à demi rôti ils eurent pitié de moi naturellement, et me jetèrent toute leur eau, ce qui

me rafraîchit joyeusement et me fit fort grand bien ; puis ils me donnèrent quelque peu à repaître, mais je ne mangeai guère, car ils ne me donnaient que de l'eau à boire, selon leur mode. Ils ne me firent autre mal, sinon un vilain petit Turc, bossu par devant, qui furtivement me croquait mes lardons ; mais je lui donnai si vert *dronos* sur les doigts avec mon javelot qu'il n'y retourna pas deux fois. Notez que ce rôtissement me guérit, d'une goutte sciatique, à laquelle j'étais sujet depuis plus de sept ans, du côté où mon rôtisseur s'endormant me laissa brûler.

« Or, pendant qu'ils s'occupaient de moi, le feu triomphait, ne demandez pas comment, à prendre à plus de deux mille maisons, tellement que quelqu'un s'en aperçut et s'écria : Ventre Mahom ! toute la ville brûle et nous nous amusons ici. »

« Alors chacun s'en alla à sa chaumière. Pour moi, je pris mon chemin vers la porte. Quand je fus sur une petite butte qui est auprès, je me retournai en arrière comme la femme de Loth, et je vis la ville brûlant presque totalement, je fus tellement aise, que je faillis mourir de joie, mais Dieu m'en punit bien. – Comment ? dit Pantagruel. – Ainsi, reprit Panurge, que je regardais en grande liesse ce beau feu, me réjouissant et disant : Ha ! pauvres puces ; ha ! pauvres souris, vous aurez mauvais hiver, le feu est en votre palier ! plus de six, voire plus de treize cent onze chiens gros et menus sortirent tous ensemble de la ville, fuyant le feu. Ils arrivèrent droit à moi sentant l'odeur de ma chair rôtie, et ils m'eussent dévoré de suite, si mon bon ange ne m'eût bien inspiré, m'enseignant un remède contre le mal de dents. – Et à quel propos, dit Pantagruel, craignais-tu le mal des dents, n'étais-tu pas guéri de tes rhumes ! – Pasque de soles, répondit Panurge, est-il mal de dents plus grand que quand les chiens vous tiennent aux jambes ? Mais soudain je m'avise de mes lardons et les jetai au milieu d'eux ; alors les chiens d'aller et de s'entrebattre l'un l'autre à belles dents, à qui aurait le lardon. Par ce moyen ils me laissèrent, et je les laissai se tenant aux poils, je m'échappai de bon cœur gaillardement, et vive la rôtisserie !

CHAPITRE X

Des mœurs et conditions de Panurge

Panurge était de stature moyenne, ni trop grand, ni trop petit, il avait le nez un peu aquilin, fait à manche de rasoir ; et avait pour lors l'âge de trente-cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il était quelque peu débauché, et sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

Faute d'argent, c'est douleur non pareille.

Toutefois il avait soixante-trois manières d'en trouver toujours à son besoin, dont la plus honorable et plus commune était par façon de larcin furtivement fait ; malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur s'il en était à Paris ;

Au demeurant le meilleur fils du monde.

Toujours il machinait quelque chose contre les sergents et contre le guet.

Une fois il assemblait trois ou quatre bons rustres, les faisait boire comme templiers sur le soir, après les menait au-dessus de Sainte-Geneviève, ou auprès du collègue de Navarre, et à l'heure que le guet montait par là (ce qu'il connaissait en mettant son épée sur le pavé, et l'oreille auprès, et lorsqu'il entendait son épée branler, c'était signe infailible que le guet était près), à ce moment, ses compagnons et lui, prenant un tombereau, lui donnaient le branle, le poussant avec grande force du côté de la vallée, et ainsi mettaient tout le pauvre guet par terre comme porcs, puis ils filaient de l'autre côté : car en moins de deux jours, il sut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris comme son *Pater*. D'autres fois, il faisait en quelque belle place, par où ledit guet devait passer, une traînée de poudre à canon ; et à l'heure qu'il passait, il mettait le feu dedans et prenait son passe-temps à voir la bonne grâce qu'ils avaient en fuyant, pensant que le feu Saint-Antoine les tint aux

jambes. À l'égard des pauvres maîtres ès arts et théologiens, il les persécutait sur tous autres. Quand il rencontrait quelques-uns d'entre eux par la rue, il ne manquait jamais de leur faire quelque sottise, mettant des ordures dans leur chaperon au bourrelet ; leur attachant de petites queues de renard, ou des oreilles de lièvres par derrière, ou quelque autre mal.

CHAPITRE XI

Comment Pantagruel partit de Paris apprenant la nouvelle que les Dipsodes envahissaient le pays des Amorotes

Pantagruel ayant appris la nouvelle que son père Gargantua avait été transporté au pays des fées par Morgan, comme fut jadis Ogier et Artus ; que le bruit de cette translation ayant été promptement répandu, les Dipsodes étaient sortis de leurs limites et avaient gâté une grande partie du pays d'Utopie ; et que pour le moment ils tenaient la grande ville des Amorotes assiégée, partit incontinent, sans rien dire à personne, car l'affaire requérait urgence, et vint à Rouen. Partant, il arriva à Honfleur où il s'embarqua avec Panurge, Épistemon, Eusthènes et Carpalim. Une heure après, il se leva un grand vent nord-nord-ouest auquel ils donnèrent pleines voiles, et en peu de jours ils passèrent par Porto-Santo, Madère et firent escale aux îles Canaries. Puis ils passèrent par le cap Blanc, le cap Vert, Gambie, le cap de Bonne-Espérance et finalement ils arrivèrent au pays d'Utopie, distant de la ville des Amorotes de trois lieues et quelque peu davantage.

Quand ils furent à terre quelque peu rafraîchis, Pantagruel dit : « Enfants, la ville n'est pas loin d'ici ; avant que de marcher outre, il serait bon de délibérer de ce qui est à faire, afin que nous ne ressemblions point aux Athéniens, qui ne délibéraient jamais sinon après le cas fait. Êtes-vous disposés à vivre ou mourir avec moi ? – Seigneur, oui, dirent-ils tous, tenez-vous assuré de nous comme de vos propres doigts. – Or, dit-il, il n'y a qu'un point qui tienne mon esprit en suspens et dans le doute, c'est que je ne sais en quel ordre ni en quel nombre sont les ennemis qui tiennent la ville assiégée ; car, si je le savais, je m'en irais en plus grande assurance. Avisons ensemble aux moyens que nous pourrions employer pour être bien informés. » – À quoi tous ensemble dirent : « Laissez-nous y aller voir, et attendez-nous ici, car aujourd'hui nous vous apporterons des nouvelles certaines. »

– Je, dit Panurge, entreprends d'entrer dans leur camp au milieu des gardes et du guet, et banqueter avec eux, m'amuser à leurs dépens, sans

être connu d'aucun, visiter l'artillerie, les tentes de tous les capitaines, et me prélasser par les bandes, sans être jamais découvert : le diable ne me tromperait pas, car je suis de la lignée de Zopyre. – Je, dit Épistemon, sais tous les stratagèmes et prouesses des vaillants capitaines et champions des temps passés, et toutes les ruses et finesses de discipline militaire : j'irai, et encore que je fusse découvert et décelé, je m'échapperai en leur faisant croire de vous tout ce qui me plaira : car je suis de la lignée de Sinon. – Je, dit Eusthènes, entrerai par à travers leurs tranchées, malgré le guet et tous les gardes, car je leur passerai sur le ventre et leur romprai bras et jambes, et fussent-ils aussi forts que le diable : car je suis de la lignée d'Hercules. – Je, dit Carpalim, y entrerai, si les oiseaux y entrent ; car j'ai le corps tellement allègre, que j'aurai sauté leurs tranchées, et traversé tout leur camp avant qu'ils m'aient aperçu. Et ne crains ni trait, ni flèche, ni cheval, quelque léger qu'il soit, fût-ce Pégase de Persée, ou Pacolet, et devant eux je m'échapperai sain et sauf : j'entreprends de marcher sur les épis, sur l'herbe des prés, sans qu'elle fléchisse sous moi : car je suis de la lignée de Camille amazone.

CHAPITRE XII

Comment Panurge, Carpalim, Eusthènes et Épistemon, compagnons de Pantagruel, desconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement

Pendant qu'il disait cela, ils aperçurent six cent soixante chevaliers parfaitement montés sur chevaux légers, qui accouraient là pour voir ce que c'était que ce navire qui était abordé au port, et couraient à bride abattue pour les prendre s'ils eussent pu. Alors Pantagruel dit : « Enfants, retirez-vous dans le navire : voici nos ennemis qui accourent, et je vous les tuerais comme bêtes, et fussent-ils dix fois autant : pendant ce temps-là retirez-vous, et prenez votre passe-temps. – Adonc, répondit Panurge : non, Seigneur, il n'y a aucune raison pour que vous agissiez ainsi : mais au contraire, retirez-vous dans le navire, et vous, et les autres ; car tout seul je les déconfirai ici ; mais il ne faudra pas tarder : dépêchez-vous. – À quoi dirent les autres : C'est bien dit. Seigneur, retirez-vous, nous aiderons ici à Panurge et vous connaîtrez ce que nous savons faire. – Alors Pantagruel dit : Or je le veux bien, mais au cas que vous fussiez plus faibles, je ne vous abandonnerai pas. »

Alors Panurge tira deux grandes cordes du navire, et les attacha au cabestan qui était sur le tillac, les mit à terre, et en fit un long circuit, l'un plus loin, l'autre dans celui-là. Puis il dit à Épistemon : « Entrez dans le navire, et quand je vous sonnerai, tournez le cabestan sur le tillac diligemment et ramenant à vous ces deux cordes. » Puis il dit à Eusthènes et à Carpalim : « Enfants, attendez ici et offrez-vous aux ennemis franchement, et obtempérez à eux, et faites semblant de vous rendre : mais faites bien attention de ne pas entrer au centre des cordes, tenez-vous toujours en dehors. »

Incontinent il entra dans le navire, il prit un faix de paille et une boîte de poudre à canon et la répandit au centre des cordes et se tint auprès avec un charbon ardent. Soudain les chevaliers arrivèrent à grande force, et les premiers choquèrent jusque auprès du navire, et comme le rivage glissait, ils tombèrent avec leurs chevaux au nombre de quatre. Les autres voyant cela

s'approchèrent, croyant qu'on leur avait résisté à l'arrivée. Mais Panurge leur dit : « Messieurs, je crains que vous ne vous soyez fait mal, pardonnez-le-nous, car ce n'est pas de notre faute mais de la lubricité de l'eau de la mer, qui est toujours onctueuse. Nous nous rendons à votre bon plaisir. » Autant en dirent ses deux compagnons et Épistemon qui était sur le tillac. Pendant ce temps-là, Panurge s'éloignait, et voyant que tous étaient dans le cercle des cordes, et que ses deux compagnons s'en étaient éloignés faisant place à tous ces chevaliers, qui allaient en foule pour voir le navire et ce qu'il y avait dedans, soudain cria à Épistemon : « Tire ! tire. » Alors Épistemon commença à tirer au cabestan et les cordes s'empêtrèrent entre les chevaux et les ruaient par terre bien aisément avec leurs cavaliers : mais ceux-ci tirèrent leur épée et les voulurent défaire ; alors Panurge mit le feu à la traînée et les fit tous brûler comme âmes damnées ; hommes et chevaux, nul n'en échappa, excepté un qui était monté sur un cheval turc qui gagna à la fuite. Mais quand Carpalim l'aperçut, il courut après en telle vitesse et légèreté qu'il l'attrapa en moins de cent pas, et sautant sur la croupe de son cheval, l'embrassa par derrière, et l'amena au navire.

Cette défaite parachevée, Pantagruel fut bien joyeux et loua merveilleusement l'industrie de ses compagnons, et les fit rafraîchir et bien repaître sur le rivage joyeusement, et boire d'autant, le ventre contre terre, et leur prisonnier avec eux familièrement : sinon que le pauvre diable n'était point assuré que Pantagruel ne le dévorât tout entier, ce qu'il eût fait tant il avait la gorge large, aussi facilement que vous avaleriez une dragée, et ne lui eût pas plus abondé en la bouche qu'un grain de millet dans la gueule d'un âne.

CHAPITRE XIII

Comment Pantagruel et ses compagnons étaient fâchés de manger de la chair salée et comment Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison

Ainsi comme ils banquetaient, Carpalim dit : « Et ventrebleu, ne mangerons-nous jamais de venaison ? Cette chair salée m'altère beaucoup. Je vais vous apporter ici une cuisse de ces chevaux que nous avons fait brûler, elle sera bien assez rôtie. » Pendant qu'il se levait pour ce faire, il aperçut, à l'entrée du bois, un grand beau chevreuil qui était sorti du fourré, voyant le feu de Panurge, à mon avis. Incontinent il courut après en telle vitesse, qu'il semblait que ce fut un trait d'arbalète et l'attrapa en un moment ; et en courant il prit de ses mains en l'air Quatre grandes outardes,

Six bitars,
Vingt-six perdrix grises,
Trente-deux rouges,
Seize faisans,
Neuf bécasses,
Dix-neuf hérons,
Trente-deux pigeons ramiers,
Et tua de ses pieds dix ou douze levrauts ou lapins,
Dix-huit râles parés ensemble. Plus :
Quinze sangliers,
Deux blaireaux,
Trois grands renards.

Frappant le chevreuil de son javelot à la tête, il le tua, et l'apportant il recueillit les levrauts, râles et sangliers. Et de tant loin qu'il put être entendu il cria, disant : « Panurge, mon ami, vinaigre, vinaigre ! » Dont pensait le bon Pantagruel que le cœur lui fit mal et commanda qu'on lui apprêtât du vinaigre. Mais Panurge entendit bien qu'il y avait levrauts au croc ; de

fait il montra au noble Pantagruel comment il portait à son col un beau chevreuil, et toute sa ceinture brodée de levrauts. Soudain, Épistemon fit, au nom des neuf muses, neuf belles broches de bois à l'antique. Eusthènes aidait à écorcher, et Panurge mit deux selles d'armes des chevaliers en tel ordre qu'elles servirent de landiers ; ils firent leur prisonnier rôti, et firent rôtir leur venaison au feu où brûlaient les chevaliers. Et après ils firent grand-chère à force de vinaigre, que c'était plaisir de les voir manger. Alors Pantagruel dit : « Plût à Dieu que chacun de vous eût deux paires de sonnettes de sacre au menton, et que j'eusse au mien les grosses horloges de Rennes, de Poitiers, de Tours et de Cambrai, pour voir l'aubade que nous donnerions au remuement de nos badigoinces ! – Mais, dit Panurge, il vaut mieux penser un peu à notre affaire, et par quel moyen nous pourrions vaincre nos ennemis. – C'est bien avisé, dit Pantagruel. » Il demanda à leur prisonnier : « Mon ami, dis-nous ici la vérité, et ne nous mens en rien, si tu ne veux être écorché tout vif, car c'est moi qui mange les petits enfants ; contenance entièrement l'ordre, le nombre et la forteresse de l'armée. » – À quoi répondit le prisonnier : « Seigneur, sachez pour la vérité qu'en l'armée sont trois cents géants tout armés de pierres de taille, grands à merveille, toutefois non autant que vous, excepté un qui est leur chef, nommé Loupgarou, et est tout armé d'enclumes cyclopiques. Cent soixante-treize mille piétons tout armés de peaux de lutins, gens forts et courageux, onze mille quatre cents hommes d'armes, trois mille six cents doubles canons, et des espingardes sans nombre. – Voire, mais, dit Pantagruel, le roi y est-il ? – Oui, Sire, dit le prisonnier, il y est en personne, et nous le nommons Anarche, roi des Dipsodes, qui vaut autant à dire comme altérés ; car vous ne vîtes jamais gens si altérés ni buvant plus volontiers. Il a sa tente sous la garde des gens. – C'est assez, dit Pantagruel. Sus, enfants, êtes-vous délibérés d'y venir avec moi ? – À quoi Panurge répondit : Dieu confonde qui vous laissera. – Sus, donc, enfants, dit Pantagruel, commençons à marcher. »

CHAPITRE XIV

Comment Pantagruel eut victoire bien étrangement des Dipsodes et des géants

Pantagruel avant de partir fit appeler le prisonnier et le renvoya disant : « Va-t'en à ton roi en son camp, et raconte-lui ce que tu as vu, et qu'il se prépare à me festoyer demain sur le midi ; car aussitôt que mes galères seront venues, ce qui sera le matin au plus tard, je lui prouverai par dix-huit cent mille combattants et sept mille géants tous plus grands que tu me vois, qu'il a fait follement et contre raison d'assaillir ainsi mon pays. » – En quoi Pantagruel feignait d'avoir une armée sur mer.

Mais le prisonnier répondit qu'il se rendait son esclave et qu'il était content de ne jamais retourner avec ses gens, mais qu'il préférerait plutôt combattre avec Pantagruel contre eux, et que pour Dieu il lui permit d'agir ainsi. Mais Pantagruel n'y voulut pas consentir, et lui commanda de partir de là promptement et d'aller où il lui avait dit ; puis il lui donna une boîte pleine d'euphorbe et de grains de *coccognide*, confits en eau ardente en forme de compote, lui commandant de la porter à son roi, et de lui dire que s'il en pouvait manger une once sans boire, il pourrait lui résister sans peur. Alors le prisonnier le supplia à mains jointes d'avoir pitié de lui à l'heure de la bataille : Pantagruel lui dit : « Après que tu auras annoncé le tout à ton roi, mets tout ton espoir en Dieu et il ne te délaissera point. Car moi, encore que je sois puissant, comme tu peux le voir, et aie beaucoup de gens sous les armes, toutefois je n'espère en ma force ni en mon industrie : mais toute ma confiance est en Dieu mon protecteur, qui ne délaisse jamais ceux qui ont mis leur espoir et pensée en lui. »

Cela fait, le prisonnier lui demanda qu'il le traitât raisonnablement pour sa rançon. À quoi Pantagruel répondit que son but n'était ni de piller, ni de rançonner les humains, mais de les enrichir et réformer en liberté entière. « Va-t'en, dit-il, en la paix du Dieu vivant : ne suis jamais mauvaise compagnie, et qu'il ne t'arrive pas malheur. »

Le prisonnier parti, Pantagruel dit à ses gens : « Enfants, j'ai donné à entendre à ce prisonnier que nous avons une armée sur mer, et que nous ne donnerions l'assaut que demain sur le midi, afin que s'attendant à une

grande venue de gens, ils s'occupent cette nuit à mettre tout en ordre et à se remparer : mais cependant mon intention est que nous chargions sur eux environ l'heure du premier somme. »

Laissons ici Pantagruel avec ses compagnons, et parlons du roi Anarche et de son armée.

Quand le prisonnier fut arrivé il se transporta vers le roi, et lui conta comment était venu un grand géant nommé Pantagruel, qui avait déconfit et fait rôtir cruellement tous les six cent cinquante-neuf chevaliers, et que lui seul avait été sauvé pour en porter les nouvelles. De plus, que le dit géant l'avait chargé de lui dire qu'il lui apprêtât à dîner pour le lendemain sur le midi : car il délibérait de l'envahir à la dite heure.

Puis il lui donna la boîte qui contenait les confitures. Mais aussitôt qu'il en eut avalé une cuillerée, il lui vint un tel échauffement de gorge avec ulcération de la luette, que la langue lui pela. Et aucun remède ne put lui apporter de soulagement, car aussitôt qu'il ôtait le gobelet de la bouche, la langue lui brûlait. Aussi ne faisait-on que lui mettre vin en gorge avec un entonnoir. Ce que voyant ses capitaines et gens de garde, ils goûtèrent des dites drogues, pour éprouver si elles étaient tant altératives. Mais il leur en prit comme à leur roi. Et ils flaconnèrent tellement que le bruit se répandit par tout le camp que le prisonnier était de retour, qu'ils devaient avoir l'assaut le lendemain, que le roi, les capitaines s'y préparaient en buvant à tirelarigot. Par quoi tout le monde commença à chopiner. En somme, ils burent tant et tant, qu'ils s'endormirent sans ordre parmi le camp.

Maintenant retournons au bon Pantagruel, et racontons comment il se comporta en cette circonstance. En partant, il emporta le mât du navire en sa main, comme un bourdon, et mit dans la hune deux cent trente-sept poinçons de vin blanc d'Anjou, du reste de Rouen, et attacha à sa ceinture la barque toute pleine de sel, aussi facilement que les Suissesses portent leurs petits paniers. Et ainsi se mit en chemin avec ses compagnons. Quand il fut près du camp des ennemis, Panurge lui dit : « Seigneur, voulez-vous bien faire ? Descendez le vin blanc de la hune et buvons ici. »

À quoi condescendit volontiers Pantagruel, et ils burent si roide, qu'il ne demeura une seule goutte des deux cent trente-sept poinçons, excepté une ferrière de cuir bouilli de Tours que Panurge appelait son *vade-mecum*, et quelques méchantes baissières pour le vinaigre. Pantagruel dit alors à Carpalim : « Allez en la ville, grim pant comme un rat le long de la muraille, comme vous savez bien faire, et dites-leur qu'à l'heure présente ils sortent et donnent contre les ennemis autant roidement qu'ils le pourront, et ce dit, descendez en prenant une torche allumée, avec laquelle vous mettrez le feu

à toutes les tentes et pavillons du camp : vous crierez tant que vous pourrez de votre grosse voix, qui est plus épouvantable que n'était celle de Stentor, qui fut ouïe par-dessus tout le bruit de la bataille des Troyens, et partez du dit camp. – Voire, mais, dit Carpalim, ne serait-ce point bon que j'enclouasse toute leur artillerie ? – Non, non, dit Pantagruel, mais mettez le feu à leurs poudres. »

Obtempérant à cela, Carpalim partit soudain et fit comme il avait été décrété par Pantagruel, et tous les combattants qui étaient dans la ville sortirent. Et lorsqu'il eut mis le feu aux tentes et pavillons, il passa si légèrement sur eux qu'ils ne sentirent rien, tant ils ronflaient profondément. Il vint au lieu où était l'artillerie et mit le feu à leurs munitions. Mais (ce fut le danger) le feu fut si soudain qu'il faillit embraser le pauvre Carpalim. Et n'eût été sa merveilleuse agilité, il était fricassé comme un cochon de lait, mais il départit si roidement qu'un trait d'arbalète ne va plus vite.

Quand il fut hors des tranchées, il s'écria si épouvantablement qu'il semblait que tous les diables fussent déchaînés. Auquel cri les ennemis s'éveillèrent.

Pendant ce temps-là, Pantagruel commença à semer le sel qu'il avait en sa barque, et comme ils dormaient la bouche béante et ouverte, il leur en remplit tout le gosier, tant que ces pauvres hères toussaient comme renards, criant : « Ha, Pantagruel, tant tu nous chauffes le tison. » Soudain, Pantagruel les arrosa d'abondance, si copieusement, qu'il les noya tous en leur camp et qu'il y eut déluge particulier dix lieues à la ronde. Ce que voyant, ceux qui étaient sortis de la ville disaient : « Ils sont tous morts cruellement, voyez le sang courir. » Mais ils étaient trompés croyant que le déluge pantagruélique fût le sang des ennemis ; car ils ne voyaient sinon à la lumière du feu et quelque peu de clarté de la lune. Les ennemis après s'être éveillés, voyant le feu d'un côté, l'eau de l'autre, ne savaient que penser, ni que dire. Quelques-uns disaient que c'était la fin du monde et jugement dernier, qui doit être consommé par le feu ; les autres que les dieux marins Neptune, Tritons, etc., les persécutaient et que de fait, c'était eau marine et salée.

CHAPITRE XV

Comment Pantagruel défit les trois cents géants armés de pierres de taille, et Loupgarou leur capitaine

Les géants, voyant que tout leur camp était noyé, emportèrent leur roi Anarche à leur col le mieux qu'ils purent hors du fort, comme fit Enée son père Anchises à la conflagration de Troie. Lorsque Panurge les aperçut il dit à Pantagruel : « Seigneur, voyez là les géants qui sont sortis ; donnez dessus avec votre mât, galamment, à la vieille escrime ; car c'est à cette heure qu'il faut se montrer homme de bien, et nous ne vous faillirons pas. Et hardiment que je vous en tuerai beaucoup. Car quoi ? David tua bien Goliath facilement. Et puis ce gros polisson d'Eusthènes, qui est fort comme quatre bœufs, ne s'y épargnera pas. Prenez courage : choquez de taille et d'estoc. – Or, dit Pantagruel, du courage, j'en ai pour plus de cinquante francs. Mais quoi ? Hercules n'osa jamais entreprendre contre deux. – Comment, dit Panurge, vous comparez-vous à Hercules ? Vous avez, par Dieu, plus de force aux dents, que n'eut jamais Hercules en tout son corps et âme. Autant vaut l'homme comme il s'estime. »

Pendant qu'ils disaient ces mots, voici Loupgarou qui arrive avec tous ses géants, lequel, voyant Pantagruel seul, fut épris de témérité et outrecuidance, par espoir qu'il avait d'occire le bonhomme. Alors il dit à ses géants : « Par Mahom, si quelqu'un d'entre vous entreprend de combattre contre ceux-ci, je le ferai mourir cruellement. Je veux que vous me laissiez combattre seul, pendant ce temps-là vous aurez votre passe-temps à nous regarder. »

Alors tous les géants se retirèrent près de là avec leur roi, où étaient les flacons, et Panurge et ses compagnons avec eux ; contrefaisant ceux qui sont malades, car il tordait la bouche, et retirait les doigts et en parole enrouée leur dit : « Je renie bieu, compagnons, nous ne faisons point la guerre, donnez-nous à repaître avec vous, pendant que nos maîtres s'entrebattent. » À quoi le roi et ses géants consentirent, et ils banquetèrent avec eux.

Panurge leur conta les fables de Turpin, les exemples de Saint Nicolas et le conte de la Cigogne.

Loupgarou s'adressa à Pantagruel avec une masse toute d'acier pesant neuf mille sept cents quintaux deux quarterons d'acier de Chalybes, au bout de la quelle étaient treize pointes de diamants, dont la moindre était aussi grosse comme la plus grosse cloche de Notre-Dame de Paris (il s'en fallait par aventure l'épaisseur d'un ongle tout au plus, ou pour que je ne mente, d'un dos de ces couteaux qu'on appelle coupe-oreille ; mais ni plus ni moins), et elle était fée, de manière qu'elle ne pouvait jamais rompre ; mais, au contraire, tout ce qu'il en touchait, se brisait incontinent. Ainsi donc, comme il approchait en grande fierté, Pantagruel jetant les yeux au ciel, se recommande à Dieu de bien bon cœur, faisant vœu tel comme s'ensuit : « Seigneur Dieu, qui toujours as été mon protecteur et mon sauveur, tu vois la détresse en laquelle je suis maintenant. Rien ne m'amène ici, sinon le zèle naturel que tu as octroyé aux humains de garder et de défendre eux, leurs femmes, enfants, pays et famille, en cas que ne serait ton négoce propre qui est la foi ; car en telle affaire tu ne veux coadjuteur, sinon de confession catholique et service de ta parole, et nous as défendu toutes armes et défenses, car tu es le Tout-Puissant, qui en ton affaire propre, et où ta cause propre est tirée en action, peux défendre plus qu'on ne saurait estimer, toi qui as mille milliers de centaines de millions d'anges, desquels le moindre peut occire tous les humains, et tourner le ciel et la terre à son plaisir, comme apparut jadis à l'armée de Sennacherib. Donc, s'il te plaît à cette heure m'être en aide, comme en toi seul est toute ma confiance et mon espoir, je te fais vœu que par toutes contrées, tant de ce pays d'Utopie que de partout ailleurs où je pourrai avoir puissance et autorité, je ferai prêcher ton saint Évangile et révéler et adorer ton saint nom. »

Alors fut entendue une voix du ciel disant : *Hoc fac et vinces*, c'est-à-dire : Fais ainsi et tu auras victoire. Puis Pantagruel voyant que Loupgarou ou approchait la bouche ouverte, vint contre lui hardiment, et s'écria tant qu'il put : « À mort ! ribaud ! à mort ! » pour lui faire peur, selon la discipline des Lacédémoniens, par son horrible cri. Puis lui jeta de sa barque, qu'il portait à sa ceinture, plus de dix-huit caques et un minot de sel, dont il lui emplit et gorge et gosier, et le nez et les yeux. Irrité de cela, Loupgarou lui lança un coup de sa masse, lui voulant rompre la cervelle. Mais Pantagruel fut habile, et eut toujours bon pied et bon œil, il marcha du pied gauche un pas en arrière ; mais il ne sut si bien faire que le coup ne tombât sur la barque, qu'il rompit en mille quatre-vingt et six pièces, et versa le reste du sel par terre. Pantagruel voyant cela, déplia galamment ses bras, et comme l'on fait avec une hache, lui donna du gros bout de son mât en estoc au-dessus du sein, et lui réitérant le coup à gauche en taillade, lui frappa entre le col et le collet ; puis avançant le pied droit lui donna dans le ventre un coup du haut bout de son mât, à quoi la hune se rompit, et il versa trois ou quatre poinçons

de vin qui était de reste. Pantagruel voulait redoubler en glissant son arme, mais Loupgarou haussant sa masse avança son pas vers lui, et de toute sa force la voulait enfoncer sur Pantagruel ; de fait, il en donna si vertement, que si Dieu n'eût secouru le bon Pantagruel, il l'eût fendu depuis le sommet de la tête jusque au fond de la râtelle. Mais le coup déclina à droite par la brusque hâtivité de Pantagruel, et sa masse de plus de soixante-treize pieds en terre à travers un gros rocher, dont il fit sortir le feu plus gros que neuf mille six tonneaux. Pantagruel voyant qu'il s'amusait à tirer sa dite masse qui tenait en terre contre le roc, lui courut sus, et lui voulait avaler la tête tout net ; mais son mât de male fortune, toucha un peu au fût de la masse de Loupgarou qui était fée (comme nous avons dit devant). Par ce moyen, son mât lui rompit à trois doigts de la poignée. Dont il fut plus étonné qu'un fondeur de cloches, et s'écria : « Ha ! Panurge, où es-tu ? » Ce que voyant, Panurge dit au roi : « Pardieu ! ils se feront mal, qui ne les départira. » Mais les géants étaient aises comme s'ils fussent de noces. Alors Carpalim voulut se lever pour aller secourir son maître : mais un géant lui dit : « Par Golfarin, neveu de Mahom, si tu bouges d'ici, je te mets au fond de mes chausses. »

Puis Pantagruel, ainsi privé de bâton, reprit le bout de son mât, et frappa torche, lorgne, sur le géant, mais il ne lui fit de mal en plus que vous feriez en donnant une chiquenaude sur une enclume de forgeron. Cependant Loupgarou tirait sa masse de terre et l'avait déjà retirée, il la parait pour en frapper Pantagruel, qui était soudain au remuement, et déclinait tous ses coups jusqu'à ce que, une fois voyant Loupgarou qui le menaçait disant : « Méchant, à cette heure, te hacherai-je comme chair à pâté. Jamais tu n'altéreras les pauvres gens ! » Pantagruel le frappa du pied d'un si grand coup dans le ventre, qu'il le jeta en arrière à jambes rebindaines, et vous le traînait ainsi à l'écorche-*dos* plus d'un trait d'arc. Et Loupgarou s'écriait rendant le sang par la gorge : « Mahom ! Mahom ! Mahom ! » À ce cri tous les géants se levèrent pour le secourir, mais Panurge leur dit : « Messieurs, n'y allez pas, si vous m'en croyez, car notre maître est fort et il frappe à tort et à travers, et ne regarde pas où il vous donnera malencontre. » Mais les géants n'en tinrent compte, voyant que Pantagruel était sans bâton. Lorsque Pantagruel les vit approcher, il prit Loupgarou par les deux pieds, et levant son corps en l'air comme une pique, et de celui-ci armé d'enclumes il frappait ces géants armés de pierres de taille, et les abattait comme maçon fait de copeaux, que nul n'arrêtait devant lui. Donc à la rupture de ces hommes pierreux, il fut fait un si horrible tumulte, qu'il me souvint quand la grosse tour de beurre, qui était à Saint-Étienne de Bourges, fondit au soleil.

Panurge, Carpalim et Eusthènes, égorgetaient pendant ce temps-là ceux qui étaient par terre. Faites votre compte qu'il n'en échappe pas un seul, et à voir Pantagruel, il semblait un faucheur qui, de sa faux (c'était

Loupgarou) abattait l'herbe d'un pré (c'étaient les géants). Mais, à cette escrime, Loupgarou perdit la tête. Ce fut quand Pantagruel en abattit un, qui avait nom Riflandouille, qui était armé de haut appareil, c'étaient pierres de grison dont un éclat coupa la gorge tout outre à Épistemon ; car autrement la plupart d'entre eux étaient armés à la légère : c'était de tuf et les autres de pierres *ardoisines*. Finalement voyant qu'ils étaient tous morts, il jeta le corps de Loupgarou tant qu'il put du côté de la ville ; il alla tomber, comme une grenouille, sur le ventre, en la grande place de la dite ville, et en tombant du coup il tua un chat brûlé, une chatte mouillée, une cane petière et un oison bridé.

CHAPITRE XVI

Comment Épistemon, qui avait la tête coupée, fut guéri habilement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnés

Cette déconfiture gigantesque parachevée, Pantagruel se retira où étaient les flacons, et appela Panurge et les autres, lesquels se rendirent à lui sains et saufs, excepté Eusthènes, qu'un géant avait quelque peu égratigné au visage pendant qu'il l'égorgeait, et Épistemon qui ne comparut point. Dont Pantagruel fut si dolent qu'il se voulait tuer lui-même. Mais Panurge lui dit : « Doux seigneur, attendez un peu, et nous le chercherons parmi les morts et nous verrons la vérité du tout. »

Ainsi donc, comme ils cherchaient, ils le trouvèrent tout roide mort, et sa tête entre ses bras toute sanglante. Lors Eusthènes s'écria : « Ha, male mort, tu nous as enlevé le plus parfait des hommes ! » À ce cri Pantagruel se leva en plus grand deuil qu'on vit jamais au monde. Mais Panurge dit : « Enfants, ne pleurez goutte ; il est encore tout chaud, je vous le guérirai aussi sain qu'il fut jamais. »

Ce disant, il prit la tête et la tint chaudement sur son estomac, afin qu'elle ne prit vent. Eusthènes et Carpalim portèrent le corps où ils avaient banqueté, non par espoir qu'il guérisse jamais, mais afin que Pantagruel le vît. Toutefois, Panurge les reconfortait disant : « Si je ne le guéris, je veux perdre la tête (qui est le gage d'un fou). Laissez ces pleurs et aidez-moi. »

Adonc, il nettoya très bien de beau vin blanc la tête et le col, et y synapisa de poudre qu'il portait toujours dans l'une de ses poches ; après les oignit de je ne sais quel oignement, et les plaça justement veine contre veine, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, afin qu'il ne fût *torticolis*, car il haïssait de telles gens à la mort. Cela terminé, il fit à l'entour quinze ou seize points d'aiguille afin qu'elle ne tombât de rechef : puis il mit à l'entour un peu d'onguent qu'il appelait ressuscitatif.

Soudain Épistemon commença à respirer, puis ouvrir les yeux, puis bâiller, puis éternuer. Dont dit Panurge, « à cette heure est-il guéri

assurément. » Et il lui donna à boire un verre d'un grand vilain vin blanc, avec une rôtie sucrée. De cette façon, Épistemon fut guéri habilement, excepté qu'il fut enroué plus de trois semaines, et eut une toux sèche, dont il ne put jamais guérir, sinon à force de boire. Et là, il commença à parler, disant : qu'il avait vu les diables, avait parlé familièrement à Lucifer et fait grande chère en enfer et par les Champs-Élysées. Et il assurait devant tous que les diables étaient bons compagnons. À l'égard des damnés, il dit qu'il était bien marri que Panurge l'eût si tôt rappelé à la vie. « Car je prenais, dit-il, un singulier passe-temps à les voir.

– Comment ? dit Pantagruel. – On ne les traite, dit Épistemon, si mal que vous penseriez ; mais leur état est changé en étrange façon.

« Car je vis Alexandre le Grand qui rapetassait de vieilles chausses et ainsi gagnait sa pauvre vie,

Xerxès criait la moutarde,
Romulus était saulnier,
Numa cloutier,
Tarquin taquin,
Pis on paysan,
Sylla riverain,
Cyrus était vacher,
Thémistocles verrier,
Épaminondas miraillier,
Brutus et Cassius, agrimenseurs,
Démosthènes vigneron,
Cicéron attise-feu,
Artaxerxès cordier,
Énée meunier,
Achille teigneux,
Agamemnon liche-casse,
Ulysse faucheur,
Nestor harpailleur,
Darius cureur de retraits ,
Ancus Martius galefretier,
Marcellus égousseur de fèves,
Camille gallochier,
Drusus trinquamelle,
Scipion l'Africain criait la lie en un sabot,
Asdrubal était lanternier,
Annibal coquassier,
Priam vendait les vieux drapeaux,
Lancelot du Lac était écorcheur de chevaux morts,

Tous les chevaliers de la Table-Ronde étaient pauvres gagne-deniers, tirant la rame pour passer les rivières de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron et Léthé, quand messieurs les Diables se veulent ébattre sur l'eau comme font les bateliers de Lyon et gondoliers de Venise ; mais pour chaque passade, ils n'en ont qu'une nazarde, et sur le soir quelque morceau de pain chaumeni,

Trajan était pêcheur de grenouilles,

Antonin laquais,

Comus gayetier,

Pertinax écaleur de noix,

Lucullus grillotier,

Justinien bimbelotier,

Hector était fripe-sauce,

Paris était pauvre loqueteux,

Achille botteleur de foin,

Cambyse muletier,

Néron était vieilleux, et Fierabras son valet ; mais il lui faisait mille maux et lui faisait manger le pain bis, et boire le vin poussé ; lui mangeait et buvait du meilleur,

Jules César et Pompée étaient goudronneurs de navires,

Valentin et Orson servaient aux étuves d'enfer,

Giglain et Gauvain étaient pauvres porchers,

Geoffroy à la grande dent était allumettier,

Godefroy de Bouillon dominotier,

Baudouin était manillier,

Dom Pedro de Castille porteur de rogatons,

Morgant brasseur de bière,

Huon de Bordeaux était relieur de tonneaux,

Pyrrhus souillart de cuisine,

Antiochus était ramoneur de cheminées,

Remus était rataconneur de bobelins,

Octavien ratisseur de papier,

Nerva houssepaillier,

Jean de Paris était graisseur de bottes,

Artus de Bretagne dégraisseur de bonnets,

Perceforêt porteur de cotrets,

Ogier le Danois était fourbisseur de harnais,

Le roi Tigranes était recouvreur,

Galien Restauré preneur de taupes,

Les quatre fils Aymon arracheurs de dents,

Melusine était souillarde de cuisine,

Matabrune lavandière de buées,
Cléopâtre revenderesse d'oignons,
Hélène, Sémiramis et Didon vendaient des mousserons,
Penthésilée était cressonnière,
Lucrece hospitalière,
Hortensia filandière.

Je vis Diogènes qui se prélassait en robe de pourpre, un sceptre en la main droite et faisait enrager Alexandre le Grand quand il n'avait pas bien rapetassé ses chausses. Lorsque Épicète me vit il m'invita à boire avec lui bien courtoisement. Pendant ce temps-là Cyrus vint lui demander un denier en l'honneur de Mercure, pour acheter un peu d'oignons pour son souper. « Rien, rien, dit Épicète ; je ne donne point de deniers. Tiens, maraud, voilà un écu : sois homme de bien. »

« Cyrus fut bien aise d'avoir rencontré tel butin, je vis.... – Oh ! dit Pantagruel, réserve-nous ces beaux contes pour une autre fois. Seulement dis-nous comment y sont traités les usuriers ? – Je les vis, dit Épistemon, tous occupés à chercher les épingles rouillées et vieux clous parmi les ruisseaux des rues, comme vous voyez que font les misérables en ce monde. Mais le quintal de ces quincailleries ne vaut qu'un boussin de pain ; encore est-il difficile de les vendre : ainsi les pauvres malotrus sont quelquefois plus de trois semaines sans manger morceau ni miette, et travaillent jour et nuit attendant le prochain marché ; mais de ce travail et de cette misère ils ne se souviennent tant ils sont actifs et maudits, pourvu qu'au bout de l'an ils gagnent quelque méchant denier. – Or, dit Pantagruel, faisons un trançon de bonne chère, et buvons, je vous en prie, enfants ; car il fait bon boire tout ce mois. »

Lors ils dégainèrent flacons à tas, et firent grande chère des munitions du camp. Mais le pauvre roi Anarche ne se pouvait réjouir, dont dit Panurge : « De quel métier ferons-nous monsieur du roi ici présent, afin qu'il soit déjà expert en l'art quand il sera par-delà à tous les diables. – Vraiment, dit Pantagruel, c'est bien avisé à toi, or fais-en à ton plaisir, je te le donne. – Grand merci, dit Panurge, le présent n'est pas de refus, et je l'aime venant de vous. »

CHAPITRE XVII

Comment Pantagruel entre en la ville des Amaurotes ; et comment Panurge maria le roi Anarche, et le fit crieur de sauce verte

Après cette victoire merveilleuse, Pantagruel envoya Carpalim en la ville des Amaurotes, dire et annoncer comment le roi Anarche était pris et tous les ennemis défaits. Laquelle nouvelle entendue, tous les habitants sortirent de la ville et vinrent au-devant de lui en bon ordre et en grande pompe triomphale, avec une liesse divine, et le conduisirent en la ville où furent faits beaux feux de joie, et de belles tables rondes garnies de vivres furent dressées par les rues. Ce fut un renouvellement du temps de Saturne, tant on y fit grande chère.

Mais Pantagruel, qui était là avec tout le Sénat, dit : « Messieurs, pendant que le fer est chaud il le faut battre ; pareillement avant que de nous ébattre davantage, je veux que nous allions assaillir tout le royaume des Dipsodes. Que ceux qui veulent m’accompagner s’apprêtent pour demain après boire : car alors je commencerai à marcher. Non qu’il me faille davantage de gens pour m’aider à le conquérir ; car autant vaudrait que je le tinsse déjà : mais je vois que cette ville est tellement pleine d’habitants qu’ils ne peuvent se tourner par les rues, donc je les mènerai comme une colonie en Dipsodie, et leur donnerai tout le pays qui est beau, salubre, fructueux et plaisant sur tous les pays du monde ; ceux d’entre vous qui y sont allés autrefois le savent parfaitement. Que ceux qui voudront venir se tiennent prêts comme j’ai dit. »

Ce conseil et délibération fut divulgué par la ville ; et le lendemain ils se trouvèrent en la place devant le palais jusqu’au nombre de dix-huit cent cinquante et six mille et onze, sans les femmes et petits enfants. Ainsi ils commencèrent à marcher droit en Dipsodie, en si bon ordre qu’ils ressembraient aux enfants d’Israël, quand ils partirent d’Égypte pour passer la mer Rouge. Mais avant que de poursuivre cette entreprise, je vous veux dire comment Panurge traita son prisonnier, le roi Anarche. Il se souvint alors de ce qu’avait raconté Épistemon.

Un jour il habilla son dit roi d'un beau petit pourpoint de toile tout déchiqueté comme la cornette d'un Albanais, et de belles chausses à la marinère, sans souliers (car, disait-il, ils lui gêneraient la vue), et un petit bonnet pers avec une grande plume de chapon. Je faux, car il m'est avis qu'il y en avait deux et une belle ceinture de pers et vert, disant que cette livrée lui advenait bien, vu qu'il avait été pervers. En tel point il l'amena devant Pantagruel, et lui dit : « Connaissez-vous ce rustre ? – Non certes, dit Pantagruel. – C'est Monsieur du roi de trois cuites. Je le veux faire homme de bien et le mettre à métier en le faisant crieur de sauce verte. Or, commence à crier : Vous faut-il point de sauce verte ? – Et le pauvre diable criait. – C'est trop bas, dit Panurge, et il le prit par l'oreille, disant : Chante plus haut en G, sol, ré, ut. C'est cela, diable, tu as bonne gorge, tu n'as jamais été si heureux que de n'être plus roi. »

Et Pantagruel prenait plaisir à tout cela. Car j'ose bien dire que c'était le meilleur petit bonhomme qui fut d'ici au bout d'un bâton. Ainsi fut Anarche bon crieur de sauce verte. Deux jours après, Panurge le maria avec une vieille lanternière, et lui-même fit les noces. Pour les faire danser, il loua un aveugle qui leur sonnait la note avec sa vielle.

Pantagruel leur donna une petite loge auprès de la basse rue et un mortier de pierre à piler la sauce. Et ils firent en ce point leur petit ménage : et Anarche fut le plus gentil crieur de sauce verte qui fut jamais vu au royaume d'Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plâtre, et que le pauvre sot n'ose se défendre, tant il est niais.

CHAPITRE XVIII

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une année, et ce que l'auteur vit dans sa bouche

Lorsque Pantagruel entra, avec toutes ses bandes, sur les terres des Dipsodes, tout le monde en était joyeux, et incontinent ils se rendirent à lui, et de leur franc vouloir lui apportèrent les clefs de toutes les villes où il allait, exceptés les Almirodes qui voulurent tenir contre lui et firent réponse à ses héraults, qu'ils ne se rendraient, sinon à bonnes enseignes.

« Quoi, dit Pantagruel, en demandent-ils meilleures que la main au pot et le verre au poing ? Allons, et qu'on me les mette à sac. » Adonc tous se mirent en ordre comme délibérés de donner l'assaut. Mais en chemin, passant à travers une grande campagne, ils furent saisis d'une grosse housée de pluie. À quoi ils commencèrent à se trémousser et se serrer l'un l'autre. Ce que voyant, Pantagruel leur fit dire par ses capitaines que ce n'était rien, et qu'il voyait bien au-dessus des nuées que ce ne serait qu'une petite rosée, mais à toutes fins qu'ils se missent en ordre ; qu'il les voulait couvrir. Alors ils se mirent en bon ordre et bien serrés. Et Pantagruel tira sa langue seulement à demi, et les en couvrit comme une poule fait ses poussins.

Pendant ce temps-là, moi, qui vous fais ces tant véritables contes, je m'étais caché sous une feuille de bardane, qui n'était pas moins large que l'arche du pont de Montriblé : mais quand je les vis ainsi bien couverts, je m'en allai vers eux pour me mettre à l'abri, ce que je ne pus tant ils étaient nombreux : comme l'on dit au bout de l'aune faut le drap. Donc, le mieux que je pus, je montai par-dessus, et cheminai bien deux lieues sur sa langue, tant que j'entrai dans sa bouche. Mais, ô Dieux et Déesses, que vis-je là ! Jupiter me confonde de sa foudre trisulque si je mens. J'y cheminai comme l'on fait en Sainte-Sophie à Constantinople et y vis de grands rochers comme les monts des Danois, je crois que c'étaient ses dents, et de grands prés, de grandes forêts, de fortes et grosses villes non moi grandes que Lyon ou Poitiers. Le premier que j'y trouvai ce fut un bonhomme qui plantait des choux. Dont tout ébahi je lui demandai : « Mon ami, que fais-tu ici ? – Je plante, dit-il, des choux. – Et à quoi ni comment, dis-je ? – Ha, dit-il, chacun

ne peut avoir un château, et nous ne pouvons tous être riches. Je gagne ainsi ma vie, et les porte vendre au marché, en la cité qui est ici derrière. – Jésus, dis-je, y va-t-il ici un nouveau monde ? – Certes, dit-il, il n'est pas nouveau, mais on dit bien que hors d'ici il y a une terre, où ils ont soleil et lune, et tout plein de belles choses : mais celui-ci est plus ancien. – Voire mais, dis-je, mon ami, comment a nom cette ville où tu portes vendre tes choux ? – Elle a, dit-il, nom Aspharage, les habitants sont gens de bien, ils vous feront grande chère. » Bref, je me décidai d'y aller.

Or, en mon chemin, je trouvai un compagnon qui tendait aux pigeons, auquel je demandai : « Mon ami, d'où vous viennent ces pigeons-ci ? – Sire, dit-il, ils nous viennent de l'autre monde. » Je pensai alors que lorsque Pantagruel bâillait, les pigeons à pleine volée entraient dans sa gorge, pensant que ce fût un colombier.

Puis j'entrai en la ville que je trouvai belle, bien forte, et en bel air ; mais à l'entrée les portiers me demandèrent mon bulletin, de quoi je fus fort ébahi, et leur demandai : « Messieurs, y a-t-il ici danger de peste ? – Ô Seigneur, dirent-ils, l'on se meurt ici près tant que le chariot court par les rues. – Vrai Dieu, dis-je, et où ? – Ils me dirent que c'était en Laringues et en Pharingues, qui sont deux grosses villes telles que Rouen et Nantes, riches et bien marchandes. Et la cause de la peste a été une infecte exhalaison qui est sortie des abîmes depuis naguères, dont sont mortes plus de vingt-deux cent soixante mille et seize personnes, depuis huit jours. Alors je pense, je calcule et je trouve que cette exhalaison venant de l'estomac, n'était autre, sinon que Pantagruel avait trop mangé d'aillade en banquetant.

Partant de là, je passai entre les rochers qui étaient ses dents, et fis tant que je montai sur une, et là trouvai les plus beaux lieux du monde, beaux grands jeux de paume, belles galeries, belles prairies, force vignes, et une infinité de cassines à la mode italienne parmi des champs pleins de délices ; et là je demurai bien quatre mois, et ne fis jamais telle chère qu'alors. Puis je descendis par les dents du fond pour venir aux baulièvres : mais en passant je fus détrossé des brigands dans une grande forêt qui est vers la partie des oreilles. Puis trouvai une bourgade en la vallée (j'ai oublié son nom) où je fis encore meilleure chère que jamais, et gagnai quelque peu d'argent pour vivre. Savez-vous comment ? à dormir : car on loue les gens à la journée pour dormir, et ils gagnent cinq ou six sols par jour : mais ceux qui ronflent bien fort gagnent bien sept sols et demi. Je racontai comment j'avais été détrossé par la vallée, on me répondit que, pour toute vérité, les gens de là étaient mal vivants, et brigands de nature. À quoi je reconnus que de même que nous avons les contrées en-deçà, et au-delà les monts : eux ont aussi en-deçà et au-delà les dents. Mais il fait beaucoup meilleur en deçà et il y a meilleur air. Là, je commençai à penser que c'est bien vrai ce que l'on dit, que la moitié

du monde ne sait comment l'autre vit. Vu que nul n'avait encore écrit sur ce pays-là, auquel il y a plus de vingt-cinq royaumes habités, sans les déserts, et un gros bras de mer : Mais j'en ai composé un grand livre intitulé : L'histoire des Gorgias : car je les ai nommés ainsi parce qu'ils demeurent en la gorge de mon maître Pantagruel. Finalement, je voulus revenir à terre, et passant par sa barbe, me jetai sur ses épaules et de là descendis et tombai devant lui. – D'où viens-tu, Alcofribas ? – Je lui réponds, de votre gorge, Monsieur. – Et depuis quand y es-tu ? dit-il. – Depuis, dis-je, que vous alliez contre les Almirodes. – Il y a, dit-il, plus de six mois. Et de quoi vivais-tu ? que buvais-tu ? – Je réponds : Seigneur, de même que vous, et des plus friands morceaux qui passaient par votre gorge j'en prenais le barrage. – Ha, ha, tu es gentil compagnon, dit-il. – Nous avons avec l'aide de Dieu conquis tout le pays des Dipsodes ; je te donne la châteltenie de Salmigondin. – Grand merci, dis-je, Monsieur, vous me faites du bien plus que je ne vous ai rendu service. »

CHAPITRE XIX

Comment Pantagruel transporta une colonie d'Utopiens en Dipsodie

Pantagruel, après avoir entièrement conquis le pays de Dipsodie, y transporta une colonie d'Utopiens au nombre de 9 876 543 210 hommes sans les femmes et les petits enfants, artisans de tous métiers, et professeurs de toutes sciences libérales, pour rafraîchir le dit pays, le peupler et l'ornier, car il était mal habité et en grande partie désert. Il les transporta non tant pour l'excessive multitude d'hommes et de femmes qui étaient en Utopie ; non tant aussi pour la fertilité du sol, salubrité du ciel et commodité du pays de Dipsodie ; que pour contenir le dit pays en obéissance, par le transport de ses anciens et féaux sujets. Lesquels de toute mémoire n'avaient connu, reconnu, avoué et servi que lui ; et les quels, en naissant avaient sucé avec le lait de leurs mères nourrices la douceur et la débonnairété de son règne ; non seulement ils étaient tels, mais les enfants devant naître dans le nouveau pays auraient les mêmes qualités. Ce qui advint véritablement. Car si les Utopiens, avant cette translation avaient toujours été féaux et reconnaissants, les Dipsodes, après avoir conversé avec eux, l'étaient encore davantage ; seulement ils se plaignaient de n'avoir connu plus tôt la renommée du bon Pantagruel.

Vous noterez ici, buveurs très illustres, que la manière de retenir et d'entretenir un pays nouvellement conquis, n'est pas de le tyranniser, le pressurer et de le ruiner. Mais comme un enfant nouveau-né, il le faut allaiter, bercer, réjouir. Comme un arbre nouvellement planté, il le faut appuyer, assurer, défendre de toutes vimaires, injures et calamités. Comme une personne sauvée de longue et forte maladie, et venant à convalescence, il faut le choyer, épargner, restaurer, de sorte qu'il acquit cette opinion qu'il est préférable de vous avoir pour ami que pour ennemi.

CHAPITRE XX

Comment Panurge fut fait châtelain de Salmigondin en Dipsodie, et mangeait son blé en herbe

Pantagruel réglant le gouvernement de toute la Dipsodie, assigna la châtelainie de Salmigondin à Panurge, valant par chacun an 6 789 106 789 royaux en deniers certains, non compris l'incertain revenu des hannetons et caqueroles montant bon an mal an de 2 435 768 à 2 435 769 moutons à la grande laine. Quelquefois revenait à 1 234 554 321 seraphs, quand il y avait bonne année de caqueroles et hannetons de requête : ma ce n'était tous les ans. Et monsieur le nouveau châtelain se gouverna si bien et si prudemment, qu'en moins de quatorze jours il dilapida le revenu certain et incertain de sa châtelainie pour trois ans. Non proprement dilapida, comme vous pourriez dire, en fondations de monastères, érections de temples, bâtiments de collèges et hôpitaux, ou jetant son lard aux chiens. Mais en mille petits banquets joyeux et festins, ouverts à tous venants pourvu qu'ils fussent bons compagnons ; abattant bois, brûlant les grosses souches pour vendre les cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe. Pantagruel averti de l'affaire n'en fut aucunement indigné, fâché ni marri. Je vous ai déjà dit et vous redis encore, que c'était le meilleur petit et bon grand homme qui ceignit jamais une épée. Il prenait toutes choses en bonne part. Jamais il ne se tourmentait, jamais ne se scandalisait. Seulement il tira Panurge à part, et doucement lui remontra que s'il voulait vivre ainsi et ne pas ménager, il lui serait impossible ou pour le moins bien difficile d'être jamais riche. – Riche ? dit Panurge. Aviez-vous là formé votre pensée ? Aviez-vous pris en soin de me faire riche en ce monde ? Pensez vivre joyeux, de par le bon Dieu et les bons hommes. Autre soin, autre souci ne soit reçu au sacro saint domicile de votre cerveau. Que sa sérénité ne soit jamais troublée par nuages quelconques de pensement passémenté de méhaing et fâcherie. Vous vivant joyeux, gaillard, dehait je ne serai que trop riche. Tout le monde crie : Ménage, ménage, mais tel parle de ménager, qui ne sait mie ce que c'est.

C'est de moi qu'il faut prendre conseil et des quatre vertus principales :

« De Prudence, en prenant argent d'avance. Car on ne sait qui mord ni qui rue. Qui sait si le monde durera encore trois ans ? Et encore qu'il durât davantage, est-il homme tant fou, qui s'osât promettre vivre trois ans ?

Onq'homme n'eut les dieux tant bien à main,
Qu'assuré fut de vivre au lendemain.

« De Justice commutative, en achetant cher (je dis à crédit) vendant bon marché (je dis argent comptant).

« Distributive, donnant à repaître aux Bons (notez bons) et gentils compagnons, lesquels Fortune avait jetés comme Ulysse sur le roc de bon appétit, sans provision de mangeaille :

« De Force, en abattant les gros arbres comme un second Milon, ruinant les obscures forêts, tanières de loups, de sangliers, de renards, réceptacles de brigands et meurtriers, taupinières d'assassins, officines de faux monnayeurs, retraites d'hérétiques ; les complanissant en claires garigues et belles bruyères, jouant des hautbois et musettes, et préparant les sièges pour le jugement dernier.

« De Tempérance, mangeant mon blé en herbe comme un ermite, vivant de salades et racines et ainsi épargnant pour les estropiés et souffreteux. Car, ce faisant, j'épargne les sarcleurs qui gagnent argent, les mestiviers qui boivent volontiers et sans eau, les glaneurs auxquels il faut de la fouace, les batteurs qui ne laissent ail, oignon, ni échalotes aux jardins, les meuniers qui sont ordinairement larrons, et les boulangers qui ne valent guère mieux. Est-ce petite épargne ? Outre la calamité des mulots, le déchet des greniers, et la mangeaille des charançons et murins.

« De blé en herbe vous faites belle sauce verte, de légère concoction, de facile digestion, laquelle nous épanouit le cerveau, réjouit la vue, ouvre l'appétit, délecte le goût, assure le cœur, chatouille la langue, fait le teint clair, fortifie les muscles, tempère le sang, rafraîchit le foie, désopile la rate : vous fait bon ventre, bien éternuer, sangloter, tousser, cracher, bâiller, moucher, haleiner, inspirer, respirer, ronfler, suer et mille autres rares avantages. – J'entends bien, dit Pantagruel, vous inférez que gens de peu d'esprit ne sauraient dépenser beaucoup en peu de temps. Vous n'êtes le premier qui ait conçu cette hérésie.

CHAPITRE XXI

Comment Panurge loue les débiteurs et emprunteurs

« Mais, demanda Pantagruel, quand serez-vous hors de dettes ? – Aux Calendes grecques, répondit Panurge, lorsque tout le monde sera content et que vous serez héritier de vous-même. Dieu me garde d'en être hors. Alors je ne trouverais plus qui me prêtât un denier. Qui au soir ne laisse levain, ne fera jamais lever pâte au matin. Devez-vous toujours à quelqu'un ? Par lui Dieu sera toujours prié de vous donner longue et heureuse vie, craignant de perdre sa dette ; toujours il dira du bien de vous en toute compagnie, toujours il vous procurera de nouveaux crédateurs, afin que par eux vous fassiez versure, et de terre d'autrui remplissiez son fossé. »

Pantagruel ne répondant rien, Panurge continua : « Vrai bot, quand j'y pense, vous me remettez à point en ronfle vue, me reprochant mes dettes et crédateurs. Dea, en cette seule qualité je me réputais auguste, révérend et redoutable, moi qui, sur l'opinion de tous philosophes (qui disent rien de rien n'être fait), n'ayant rien, ni matière première, étais facteur et créateur. J'avais créé, quoi ? tant de beaux et bons crédateurs. Les crédateurs sont (je le maintiens jusques au feu exclusivement) créatures belles et bonnes. Qui rien ne prête, est créature laide et mauvaise, créature du grand vilain diantre d'enfer. J'ai fait, quoi ? Dettes. Ô chose rare et antiquaire ! Dettes, dis-je, excédantes le nombre des syllabes résultantes à l'accouplement de toutes les consonantes avec les vocales, jadis projeté et compté par le noble Xenocrates. Au nombre des crédateurs si vous estimez la perfection des débiteurs, vous n'errerez en arithmétique pratique. Pensez-vous que je suis aise, quand tous les matins autour de moi je vois ces crédateurs tant humbles, serviables et copieux en révérences ? Et quand je note que lorsque je fais à l'un meilleur accueil avec visage plus ouvert qu'aux autres, le gremlin pense être dépêché le premier, être le premier en date, et pense que mon sourire soit argent comptant. Ce sont mes parasites, mes salueurs, mes diseurs de bonjours et mes orateurs perpétuels. Toutefois n'est débiteur qui veut ; et ne fait crédateurs qui veut. Un monde sans dettes ! Ce jour-là il n'y aura plus de cours régulier entre les astres. Tous seront en désarroi. Jupiter ne s'estimant débiteur de Saturne le déposera de sa sphère. Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout ce monde en perturbation. Mercure ne voudra

plus s'asservir aux autres. Vénus ne sera plus vénérée : car elle n'aura rien prêté. La lune restera sanglante et ténébreuse. À quel propos le soleil lui départirait-il sa lumière ? il n'y serait en rien tenu. Le soleil ne luira sur la terre, les astres n'y auront aucune bonne influence ; car la terre désisterait de leur prêter nourriture par vapeurs et exhalaisons. Entre les éléments il n'y aura aucune transmutation ; car l'un ne se réputera obligé à l'autre, il ne lui avait rien prêté. De terre, l'eau ne sera pas faite, l'eau en air ne sera transformée, de l'air ne sera fait le feu, le feu n'échauffera la terre. La terre rien ne produira que monstres. Il n'y pleuvra pluie, luira lumière, n'y ventera vent, n'y sera été ni automne. Entre les humains, l'un ne sauvera l'autre ; il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre ; personne n'ira au secours. Pourquoi ? Il n'avait rien prêté, on ne lui devait rien. Bref de ce monde seront bannies foi, espérance, charité ; car les hommes sont nés pour l'aide et le secours des hommes. À leur place nous aurons défiance, mépris, rancune, avec la cohorte de tous maux, toutes malédictions, toutes misères. Les hommes seront loups aux hommes : loups-garous et lutins, comme furent Lycaon, Bellérophon, Nabuchodonosor : brigands, assassins, empoisonneurs, malveillants, malfaisants, malpensants, haine portants : un chacun contre tous, comme Ismaël, comme Métabus, comme Timon l'Athénien qui pour cette cause fut surnommé Misanthrope. Ainsi, il serait plus facile de nourrir les poissons en l'air, paître les cerfs au fond de l'océan, que de supporter cette truandaille de monde qui ne prête rien. Par ma foi, je les hais bien. Et si, au modèle de fâcheux et chagrin monde ne prêtant rien, vous figurez l'autre petit monde qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La tête ne voudra prêter la vue de ses yeux pour guider les pieds et les mains ; les pieds ne la daigneront porter ; les mains cesseront de travailler pour elle. Le cœur se fâchera de tant se mouvoir pour les pouls des membres, et ne leur prêtera plus. Le poumon ne lui fera prêt de ses soufflets. Le foie ne lui enverra sang pour son entretien. La vessie ne voudra être débitrice aux rognons ; l'urine sera supprimée. Le cerveau, considérant ce train dénaturé, se mettra en rêverie et ne donnera sentiments aux nerfs, ni mouvement aux muscles. En somme, en ce monde dérayé, rien ne devant, rien n'empruntant, rien ne prêtant, vous verrez une conspiration plus pernicieuse que celle figurée par Ésope en son Apologue. Et il périra sans doute ; non seulement il périra, mais il périra bientôt, fût-ce Esculape lui-même. Et le corps entrera soudain en putréfaction : l'âme tout indignée prendra cours à tous les diables, après mon argent. »

CHAPITRE XXII

Continuation du discours de Panurge à la louange des prêteurs et débiteurs

« Au contraire, représentez-vous un autre monde, auquel chacun prête, chacun doit : tous sont débiteurs, tous sont prêteurs. Oh, quelle harmonie sera parmi les réguliers mouvements des cieux ! Il m'est avis que je l'entends aussi bien que fit jamais Platon. Quelle sympathie entre les éléments ! Oh, comme la nature s'y délectera en ses œuvres et productions ! Cérès chargée de blés, Bacchus de vins, Flore de fleurs, Pomone de fruits, Junon en son air serein, sereine, salubre, plaisante. Je me perds en cette contemplation. Entre les humains, paix, amour, fidélité, repos, banquets, festins, joie, liesse, or, argent, menue monnaie, chaînes, bagues, marchandises, trotteront de main en main. Nulle guerre, nul procès, nul débat, nul n'y sera usurier, nul eschart, nul chichart, nul refusant. Vrai Dieu, ne sera-ce l'âge d'or, le règne de Saturne, l'idée des régions olympiques, auxquelles toutes autres vertus cessent, la charité seule règne, régente, domine, triomphe ? Tous seront bons, tous seront beaux, tous seront justes. Ô monde heureux ! Ô gens de ce monde heureux ! Ô béats trois et quatre fois ! Il m'est avis que j'y suis ! La nature n'a créé l'homme que pour prêter et pour emprunter. La vie consiste dans le sang : le sang est le siège de l'âme ; pourtant un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. En cette forge tous les membres sont en office propre ; et leur hiérarchie est telle, que sans cesse l'un de l'autre emprunte, l'un à l'autre prête, l'un à l'autre est débiteur. La matière, et métal convenable pour être en sang transmuée, est donnée par la nature : le pain et le vin. En ces deux sont comprises toutes espèces d'aliments. Et de ce est dit le *companage* en langue goth. Pour les trouver, préparer et cuire, les mains travaillent, les pieds cheminent et portent le reste de la machine : les yeux conduisent tout. L'appétit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de mélancolie aigrette, qui lui est transmise de la râtelle, admoneste d'enfourner viande. La langue en fait l'essai ; les dents la mâchent : l'estomac la reçoit, digère et chylifie. Les veines méseraïques en sucent ce qui est bon et idoine, délaissent les excréments, lesquels, par vertu expulsive, sont vidés hors par un conduit spécial : puis la portent au

foie : il la transmue de rechef, et en fait du sang. Alors, chaque membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier et affiner ce trésor. Les rognons, par les veines émulgentes, en tirent l'aiguosité, que vous nommez urine. La vessie, en temps opportun, la vide dehors. La râtelie en tire le terrestre et la lie, que vous nommez mélancolie. La bouteille du fiel en soustrait la colère superflue. Puis est transporté dans une autre officine, pour être mieux affiné : c'est le cœur, lequel, par ses mouvements diastoliques et systoliques, le subtilise et enflamme, tellement que par le ventricule droit le met à perfection, et par les veines l'envoie à tous les membres. Chaque membre l'attire à soi, et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, yeux, tout ; et alors sont faits débiteurs, lorsqu'auparavant ils étaient prêteurs. Par le ventricule gauche, il le fait tellement subtil, qu'on le dit spirituel, et l'envoie à tous les membres par ses artères, pour échauffer et éventer l'autre sang des veines. Le poumon ne cesse avec ses lobes et soufflets de le rafraîchir. En reconnaissance de ce bien, le cœur lui en départ le meilleur par la veine artérielle. Enfin tout est affiné dedans le rets merveilleux, que par après, sont faits les esprits animaux, moyennant lesquels elle imagine, discourt, juge, résout, délibère, ratiocine et remémore. Vertugoi ! je me noie, je me perds, je m'égare, quand j'entre au profond abime de ce monde, ainsi prêtant, ainsi devant. Croyez que c'est chose divine que de prêter : devoir est vertu héroïque. »

CHAPITRE XXIII

Comment Pantagruel déteste les débiteurs emprunteurs

« J'entends, dit Pantagruel, et me semblez bon opiqueur et affecté à votre cause. Mais prêchez et patrocinez d'ici à la Pentecôte, vous serez ébahi de ce que vous ne m'aurez persuadé en rien, et par votre beau parler vous ne me ferez jamais entrer en dettes. Rien, dit le saint envoyé, vous ne devez à personne, fors amour et dilection mutuelle. Vous m'usez ici de belles graphides et diatypoises qui me plaisent beaucoup. Mais je dis que si vous vous figurez un affronteur, effronté et importun emprunteur, entrant de nouveau dans une ville déjà informée de ses mœurs, vous trouverez qu'à son entrée les citoyens seront plus en effroi et trépidation que si la peste y entraît en habillement. Et je suis d'avis que les Perses n'erraient pas, estimant que le second vice est mentir, le premier est devoir. Car dettes et mensonges sont ordinairement ralliées ensemble. Je ne veux pourtant inférer qu'il ne faille jamais prêter : il n'est si riche, qui quelquefois ne doive ; il n'est si pauvre, de qui quelquefois on ne puisse emprunter. L'occasion sera telle que l'a dit Platon en ses Lois, quand il ordonne qu'on ne laisse les voisins puiser de l'eau chez soi, si premièrement ils n'avaient fossoyé et bêché en leurs propres pâtis, jusqu'à trouver cette espèce de terre qu'on nomme céramite (c'est terre à potier), et là n'eussent rencontré source ou cours d'eau. Car cette terre, par sa substance, qui est grasse, forte, lisse et dense, retient l'humidité et n'en est facilement faite l'exhalaison. Ainsi est-ce grande vergogne de toujours, en tous lieux, emprunter à chacun, plutôt que de travailler et gagner. On devrait, sur mon jugement, ne prêter, que lorsque la personne qui, travaillant, n'a pu par son labeur faire gain, ou quand elle est soudainement tombée en perte inopinée de ses biens. Pourtant laissons ce propos, et dorénavant ne vous attachez à crédateurs : du passé je vous délivre.

« – Le moins de mon plus, dit Panurge, en cet article, sera de vous remercier, et si les remerciements doivent se mesurer à l'affection des bienfaiteurs, ce sera infiniment, sempiternellement : car l'amour que vous me portez en me gracie est hors le dé d'estimation il transcende tout poids, tout nombre, toute mesure ; il est infini, sempiternel. Mais le mesurant au calibre des bienfaits et contentement des recevants, ce sera assez lâchement.

Vous me faites beaucoup de biens, plus qu'il ne m'appartient, plus que je ne vous ai servi, plus que ne le requéraient mes mérites (force est que je le confesse), mais pas autant que vous le pensez en cet article. Ce n'est là que me deult, me cuit et me démange ; car dorénavant, étant quitte, quelle contenance aurai-je ? Croyez que j'aurai mauvaise grâce pour les premiers mois, vu que je n'y suis ni nourri, ni accoutumé. J'en ai grand-peur. C'est pourquoi je vous prierais que vous me laissiez quelque centurie de dettes : comme le roi Louis XI, jetant hors de procès Milès d'Illiers, évêque de Chartres, fut importuné de lui en laisser quelques-uns pour s'exercer. J'aime mieux leur donner toute ma caquerolière avec ma hannetonnière ; toutefois en ne déduisant rien du sort principal. – Laissons, dit Pantagruel, ce propos : je vous l'ai déjà dit une fois. »

CHAPITRE XXIV

Comment Pantagruel monta sur mer pour visiter l'oracle de la dive Bacbuc

Au mois de juin suivant, au jour des fêtes vestales, Pantagruel prenant congé du bon Gargantua, son père, celui-ci priant bien pour la prospère navigation de son fils et de toute sa compagnie, monta sur mer au port de Thalasse, accompagné de Panurge, Jean des Entommeures, Épistemon, Gymnaste, Eusthènes, Rhizotome, Carpalim et autres de ses anciens serviteurs et domestiques ; puis Xenomanes, le grand voyageur et traverseur de voies périlleuses, qui était arrivé quelques jours auparavant au mandement de Panurge. Xenomanes, pour certaines et bonnes causes, avait laissé et signé à Gargantua, en sa grande et universelle Hydrographie, la route qu'ils tiendraient visitant l'oracle de la dive bouteille Bacbuc.

La flotte se composait de trirèmes, ramberges, galions et liburniques ; grandes et petites naufs, bien équipées, bien calfatées. L'assemblée de tous les officiers, truchements, pilotes, capitaines, nauchers, fadrins, hespaliers et matelots fut en la Thalamége. Ainsi était nommée la grande et maîtresse nauf de Pantagruel, ayant en poupe pour enseigne une grande et ample bouteille à moitié d'argent bien lis et poli : l'autre était d'or émaillé de couleur incarnat. En quoi il était facile de juger que blanc et clair et étaient les couleurs des nobles voyageurs et qu'ils allaient pour consulter l'oracle de la dive bouteille.

Sur la poupe de la seconde était haut enlevée une lanterne antique de pierre phengétide et spéculaire : dénotant qu'ils passeraient par Lanternois. La troisième avait pour devise un beau et profond hanap de porcelaine. La quatrième, un potet d'or à deux anses, comme s'il fût une urne antique. La cinquième, un broc insigne de prime d'émeraude. La sixième, un bourraquin monacal fait de quatre métaux ensemble. La septième, un entonnoir d'ébène tout brodé d'or à ouvrage de tauchie. La huitième, un gobelet de lierre bien précieux battu d'or à la damasquine. La neuvième, une brinde de fin or obrizé. La dixième, une breusse de odorant agalloche (vous l'appellez bois d'aloës) profilée d'or de Chypre à ouvrage d'Azemine. La

onzième, une portoire d'or faite à la mosaïque. La douzième, un barrault d'or terni, couvert d'une vignette de grosses perles indiques en ouvrage topiaire.

De manière que personne n'était, quelque triste, fâchée, rechignée, ou mélancolique qu'elle fût ; Héraclite le pleurait y fut-il, qui n'entrât en joie, et de bonne rate ne sourit, voyant ce noble convoi de navires en leurs devises ; ne dit que les voyageurs étaient tous buveurs, gens de bien ; et ne jugeât en pronostic assuré que le voyage, tant de l'aller que du retour, serait en allégresse et santé parfaite. En la Thalamége donc fut l'assemblée de tous. Là Pantagruel leur lit une sainte et brève exhortation tout autorisée de propos extraits de la Sainte Écriture, sur l'argument de navigation. Laquelle finie, fut faite une haute et claire prière à Dieu qui fut entendue de tous les bourgeois et citadins de Thalasse, qui étaient accourus sur le môle pour voir l'embarquement. Après l'oraison fut mélodieusement chanté le psaume du saint roi David, qui commence par : *Quand Israël hors d'Égypte sortit*. Le psaume parachevé, les tables furent dressées sur le tillac et les viandes promptement apportées. Les Thalassiens, qui avaient pareillement chanté le susdit psaume, firent apporter de leurs maisons force vivres et vinage. Tous burent à eux : ils burent à tous. C'est la cause pourquoi personne de l'assemblée ne rendit gorge sur mer, et n'eut perturbation d'estomac ni de tête.

Leurs buvettes souvent réitérées, chacun se retira dans son navire ; et en bonne heure firent voile au vent grec levant, suivant lequel le pilote principal nommé Jamet Brayer avait désigné la route et dressé la calamite de toutes les boussoles. Car son avis et celui de Xenomanes fut, vu que l'oracle de la dive Bacbuc était près le Catay, dans l'Inde supérieure, de ne pas prendre la route ordinaire des Portugais, lesquels passant la ceinture ardente et le cap de Bonne-Espérance sur la pointe méridionale de l'Afrique, outre l'équinoxial, et perdant la vue et guide de l'aisseuil septentrional, font une énorme navigation. Mais de suivre au plus près le parallèle de la dite Inde en tournant autour de ce pôle par l'Occident : de manière que, tournant sous le Nord, ils l'eussent en pareille élévation comme il est au port d'Olonne, sans plus en approcher de peur d'entrer et être retenus dans la mer Glaciale ; et suivant ce canonique détour par même parallèle, l'eussent à droite vers le Levant, lorsqu'il était à gauche à leur départ. Ce qui leur vint à profit incroyable : car sans naufrage, sans danger, sans perte de leurs gens, en grande sérénité (excepté un jour près de l'île des Macréons, ils firent le voyage de l'Inde supérieure en moins de quatre mois, lequel les Portugais feraient à peine en trois ans, avec mille fâcheries et dangers innumérables. Et je suis convaincu, sauf meilleur jugement, que ce fut cette route que suivirent ces Indiens qui naviguèrent en Germanie, et furent honorablement traités par

le roi de Suède, au temps que Q. Metellus Celer était proconsul des Gaules, comme le décrivent C. Nepos, P. Mela et Pline après eux.

CHAPITRE XXV

Comment Pantagruel, en l'île de Medamothi, acheta plusieurs belles choses

Ce jour-là et les deux suivants, il ne leur apparut aucune terre ni chose nouvelle ; car autrefois ils avaient parcouru cette route. Au quatrième jour ils découvrirent une île nommée Medamothi, belle à l'œil et plaisante, à cause du grand nombre de phares et de tours marbrines, desquels tout le circuit était orné, qui n'était pas moins grand que le Canada. Pantagruel s'enquérant qui en était dominateur, entendit que c'était le roi Philophanes, alors absent pour le mariage de son frère Philotheamon avec l'infante du royaume de Engys. Alors il descendit au havre, et pendant que les chormes des navires faisaient de l'eau, il contempla divers tableaux, diverses tapisseries, divers animaux, poissons, oiseaux et autres marchandises exotiques et pérégrines, qui étaient en l'allée du môle et par les halles du port. Car c'était le troisième jour des grandes et solennelles foires du lieu, auxquelles venaient tous les plus riches et fameux marchands d'Afrique et d'Asie ; auxquels Jean des Entommeures acheta deux rares et précieux tableaux : en l'un desquels était peint au vif le portrait d'un appelant ; en l'autre était le portrait d'un valet qui cherche maître en toutes qualités requises, gestes, maintien, minois, allures, physionomie et affections ; peint et inventé par Charles Charmois, peintre du roi Mégiste ; et les paya en monnaie de singe. Panurge acheta un tableau peint et copié d'après le travail jadis fait à l'aiguille par Philomela, exposant et représentant à sa sœur Progné le crime de son beau-frère Térée, qui lui avait coupé la langue afin qu'elle ne révélât son crime. Je vous jure par le manche de ce falot, que c'était une peinture mirifique. Vous la pourrez voir en Thélème, à main gauche, en entrant dans la haute galerie. Épistemon en acheta un autre auquel étaient peintes au vif les idées de Platon et les atomes d'Épicure. Rhizotome en acheta un autre, auquel était Écho selon le naturel représenté. Pantagruel fit acheter par Gymnaste la vie et gestes d'Achilles en soixante et dix-huit pièces de tapisserie de hautes-lisses, longues de quatre, larges de trois toises, toutes de soie phrygienne brodée d'or et d'argent. La tapisserie commençait aux noces de Pelée et Thétis, continuant la nativité d'Achilles, sa jeunesse décrite par Stace Papinie ; ses

gestes et faits d'armes célébrés par Homère ; sa mort et obsèques décrits par Ovide et Quinte Calabrois, finissant en l'apparition de son ombre, et le sacrifice de Polyxène, décrit par Euripides. Il fit aussi acheter trois beaux et jeunes unicorns : un mâle de poil alezan brûlé, et deux femelles de poil gris pommelé avec un tarande que lui vendit un Scythe de la contrée des Gelones. Le tarande est un animal grand comme un jeune taureau, ayant la tête comme celle d'un cerf, avec cornes insignes largement ramées ; les pieds fourchus, le poil long comme celui d'un grand ours ; la peau un peu moins dure que le corps d'une cuirasse. Et, disait le Gelon, on en trouve peu dans la Scythie, parce qu'il change de couleur et de variété selon les lieux où il pâit et demeure. Et représente la couleur des herbes, arbres, arbrisseaux, fleurs, lieux, pâtis et rochers, généralement de toutes choses qu'il approche. Cela lui est commun avec le poulpe marin (c'est le polype), avec les thoës, avec les lycaons de l'Inde, avec le caméléon, espèce de lézard tellement admirable que Démocrite a fait un livre entier de sa figure, anatomie, vertus et propriétés en magie. Je l'ai vu changer de couleur, à la vérité, non à l'approche seulement des choses colorées, mais de lui-même, selon la peur et affections qu'il avait. Comme sur un tapis vert, je l'ai vu certainement verdoyer ; mais y restant quelque espace de temps devenir jaune, bleu, tanné, violet par accès, en la façon que vous voyez la crête des coqs d'Inde changer de couleur selon leurs passions. Ce que nous trouvâmes surtout admirable chez ce tarande, c'est que non seulement sa face et sa peau, mais aussi tout son poil, prenait la couleur des choses voisines. Près de Panurge vêtu de bure, le poil lui devenait gris ; près de Pantagruel vêtu de sa mante d'écarlate, le poil et la peau lui rougissait ; près du pilote vêtu de blanc, son poil apparut tout blanc. Les deux dernières couleurs sont déniées au caméléon. Quand, hors de toute peur et affections, il était en son naturel, la couleur de son poil était telle que vous voyez les ânes de Meung.

CHAPITRE XXVI

Comment Pantagruel reçut lettres de son père Gargantua, et de l'étrange manière de savoir des nouvelles bien soudaines des pays étrangers et lointains

Pendant que Pantagruel était occupé à acheter ces animaux, on entendit du môle dix coups de verses et fauconneaux avec grande et joyeuse acclamation de tous les navires. Pantagruel se tourne vers le port et voit que c'était un des céloces de son père Gargantua, nommé la Chélidoine, parce que sur la poupe on avait placé une hirondelle de mer en sculpture d'airain corinthien. C'est un poisson grand comme un *dar* de Loire, tout charnu, sans écailles, ayant ailes cartilagineuses (comme celles des chauves-souris) fort longues et larges, moyennant lesquelles je l'ai souvent vu voler une toise au-dessus de l'eau, plus d'un trait d'arc. À Marseille on le nomme lendole. De même, ce vaisseau était léger comme une hirondelle, de sorte qu'il semblait plutôt voler que voguer sur mer. Il transportait Malicorne, écuyer tranchant de Gargantua, envoyé expressément par lui pour connaître l'état et portement de son fils le bon Pantagruel, et lui porter lettres de créance.

Pantagruel, après la petite accolade et barretade gracieuse, avant d'ouvrir les lettres ni autre propos tenir à Malicorne, lui demande : « Avez-vous ici le gozal, céleste messenger ? – Oui, répondit-il, il est enfermé dans ce panier. » C'était un pigeon pris au colombier de Gargantua, éclouant ses petits au moment du départ dudit céloce. Si fortune adverse fût advenue à Pantagruel, l'on eût attaché des jets noirs *aux pieds* du pigeon ; mais comme tout lui était venu à bien et à prospérité, l'ayant fait retirer du panier, il lui attacha *aux pieds* une bandelette de taffetas blanc ; et sans plus différer, sur l'heure le laissa en pleine liberté de l'air. Le pigeon, soudain, s'envole hachant en incroyable hâtivité, comme vous savez qu'il n'est vol que de pigeon, quand il a œufs ou petits, pour l'obstinée sollicitude, posée en lui

par la nature, de recourir et secourir ses pigeonneaux. De manière qu'en moins de deux heures il franchit par l'air le long chemin que le céloce avait parfait, en extrême diligence, en trois jours et trois nuits, voguant à rames et à voiles, et ayant continuellement le vent en poupe. Il fut vu entrant dans le colombier au propre nid de ses petits. Alors le preux Gargantua sachant qu'il portait la bandelette blanche, resta en joie et sûreté du bon portement de son fils. Tel était l'usage des nobles Gargantua et Pantagruel, quand ils voulaient avoir promptement des nouvelles de quelque chose fort affectée et véhémentement désirée, comme l'issue de quelque bataille, tant par mer que par terre, la prise ou défense de quelque place forte, l'appointement de quelques différends d'importance, l'accouchement heureux ou infortuné de quelque reine ou grande dame, la mort ou convalescence de leurs amis ou alliés malades, et ainsi des autres. Ils prenaient le gozal, et par les postes, le faisaient, de main en main, porter jusque sur les lieux dont ils affectaient les nouvelles. Le gozal, portant bandelette noire ou blanche, selon les occurrences ou accidents, les ôtait de pensément à son retour, faisant en une heure plus de chemin par l'air, que n'avaient fait par terre trente postes en un jour naturel. Cela était racheter et gagner temps. Et croyez, comme chose vraisemblable, que par les colombiers de leurs cassines, on trouvait sur œufs ou petits, tous les mois et saisons de l'an, les pigeons à foison. Ce qui est facile en ménagerie, moyennant le salpêtre en roche, et la sacrée herbe verveine. Le gozal lâché, Pantagruel lut les missives de son père Gargantua, desquelles la teneur suit :

« Fils très cher, l'affection que naturellement porte le père à son fils bien-aimé est en mon endroit tant accrue, par l'égard et révérence des grâces particulières en toi par élection divine posées, que, depuis ton partement m'a, non une fois, *tollu* tout autre pensément. Me délaissant au cœur cette unique et soigneuse peur, que votre embarquement ait été de quelque *meshaing* ou fâcherie accompagné : comme tu sais qu'à la bonne et sincère amour est crainte perpétuellement annexée. Et pour ce que, selon le dit de Hésiode, d'une chacune chose le commencement est la moitié du tout, et selon le proverbe commun, à l'enfourner on fait les pains cornus, j'ai pour de telle anxiété vider mon entendement, expressément dépêché Malicorne, à ce que par lui je sois acertainé de ton portement sur les premiers jours de ton voyage. Car, s'il est prospère et tel que je le souhaite, facile me sera prévoir, pronostiquer et juger du reste. J'ai recouvert quelques livres joyeux, lesquels te seront par le présent porteur rendus. Tu les liras, quand le voudras rafraîchir de tes meilleures études. Le dit porteur te dira plus amplement toutes nouvelles de cette cour. La paix de l'Éternel soit avec toi. Salue Panurge, Jean, Épistemon, Xenomanes, Gymnaste, et autres tes domestiques mes bons amis. De ta maison paternelle, ce treizième de juin.
Ton père et ami,

Gargantua. »

CHAPITRE XXVII

Comment Pantagruel écrit à son père Gargantua, et lui envoie plusieurs belles et rares choses

Après la lecture des lettres susdites, Pantagruel tint plusieurs propos avec l'écuyer Malicorne, et fut avec lui si longtemps, que Panurge les interrompant, dit : « Et quand boirez-vous ? Quand boirons-nous ? Quand boira monsieur l'écuyer ? N'est-ce pas assez sermonné pour boire ? – C'est bien dit, répondit Pantagruel. Faites dresser la collation en cette prochaine hôtellerie, en laquelle pend pour enseigne l'image d'une satire à cheval. » Pendant ce temps-là, pour dépêcher le dit écuyer, il écrivit à Gargantua comme s'ensuit :

Père très débonnaire, comme à tous accidents en cette vie transitoire non doutés, ni soupçonnés, nos sens et facultés animales pâtissent plus énormes et impotentes perturbations (voire jusques à en être souvent l'âme désemparée du corps, quoique telles subites nouvelles fussent à contentement et souhait), que si eussent auparavant été propensés et prévus : ainsi m'a grandement ému et perturbé l'inopinée venue de votre écuyer Malicorne. Car, je n'espérais voir aucun de vos domestiques, ni de vos nouvelles ouïr avant la fin de cestui notre voyage. Et facilement acquiesçais en la douce recordation de votre auguste Majesté, écrite, voire certes insculptée et engravée au postérieur ventricule de mon cerveau ; souvent au vif me la représentant en sa propre et naïve figure.

Mais, puisque m'avez prévenu par le bénéfice de vos gracieuses lettres, et par la création de votre écuyer, mes esprits récréés en nouvelles de votre prospérité et santé, ensemble de toute votre royale maison, force m'est, ce que par le passé m'était volontaire, premièrement louer le benoît serviteur, lequel par sa divine bonté, vous conserve en ce long teneur de santé parfaite ; secondement, vous remercier sempiternellement de cette fervente et invétérée affection qu'à moi portez, votre très humble fils et serviteur inutile. Jadis un Romain, nommé Furnius, dit à César Auguste recevant à grâce et pardon son père, lequel avait suivi la faction de Antonius : « Aujourd'hui, me faisant ce bien, tu m'as réduit en telle ignominie, que force me sera, vivant, mourant, être ingrat réputé par omnipotence de gratuité. » Ainsi pourrais-je dire que l'excès de votre paternelle affection me range en cette *angustie* et nécessité qu'il me conviendra vivre et mourir ingrat. Sinon que de tel crime sois relevé par la sentence des stoïciens, lesquels disaient trois parties être en bénéfice : l'une du donnant, l'autre

du recevant, la tierce récompensant ; et le recevant très bien récompenser le donnant quand il accepte volontiers le bienfait, et le retient en souvenance perpétuelle. Comme au rebours le recevant être le plus ingrat du monde, qui oublierait et mépriserait le bénéfice. Étant donc opprimé d'obligations infinies toutes procréées de votre immense bénignité, et impotent à la minime partie de récompense, je me sauverai pour le moins de calomnie, en ce que de mes esprits n'en sera jamais la mémoire abolie, et ma langue ne cessera confesser et protester que vous rendre grâces condignes est chose transcendant ma faculté et puissance. Au reste j'ai cette confiance en la commisération et aide de Notre Seigneur, que de cette notre pérégrination la fin correspondra au commencement ; et sera le totage en allégresse et santé parfait. Je ne faudrai à réduire en commentaires et éphémérides tout le discours de notre navigage, afin qu'à notre retour vous en ayez lecture véridique. J'ai ici trouvé un tarande de Scythie, animal étrange et merveilleux à cause des variations de couleur en sa peau et poil, selon la distinction des choses prochaines. Vous le prendrez en gré. Il est autant maniable et facile à nourrir qu'un agneau. Je vous envoie pareillement trois jeunes unicornes, plus domestiques et apprivoisées que ne seraient petits chatons. J'ai conféré avec l'écuyer, et dit la manière de les traiter. Elles ne pâturent en terre, obstant leur corne au front. Force est que pâture elles prennent aux arbres fruitiers, ou en râteliers idoines, ou en main, leur offrant herbes, pommes, poires, gerbes, orge, touzelle, bref toutes espèces de fruits et de légumages. Je m'ébahis comme nos écrivains antiques les disent tant farouches, féroces et dangereuses, et onques vives n'avoir été vues. Si bon vous semble, ferez épreuve du contraire, pourvu que malicieusement on ne les offense. Pareillement vous envoie la vie et gestes d'Achilles en tapisserie bien belle et industrielle. Vous assurément que les nouveautés d'animaux, de plantes, d'oiseaux, de pierreries que trouver pourrai et recouvrer en toute notre pérégrination, toutes je vous porterai, aidant Dieu Notre Seigneur, lequel je prie en sa sainte grâce vous conserver. De Medamothi, ce quinzième de juin. Panurge, Jean, Épistemon, Xenomanes, Gymnaste, Eusthènes, Rhizothome, Carpalim, après le dévot baisemain vous resaluent en usure centuple.

Votre humble fils et serviteur,

Pantagruel. »

Pendant que Pantagruel écrivait les lettres susdites, Malicorne fut de tous festoyé, salué et accolé à double rebras. Dieu sait comment tout allait et comment recommandations de toutes parts trottaient en place. Pantagruel, après avoir achevé ses lettres, banquetta avec l'écuyer. Il lui donna une grosse chaîne d'or pesant huit cents écus, en laquelle par les chaînons septénaires étaient gros diamants, rubis, émeraudes, turquoises, unions, alternativement enchâssés. À chacun de ses nochers il fit donner cinq cents écus au soleil. Pantagruel envoya le tarande, couvert d'une housse de satin broché d'or, avec la tapisserie contenant la vie et gestes d'Achilles, et les trois unicornes caparaçonnées de drap d'or frisé. Ainsi départirent de Médamothi, Malicorne pour retourner vers Gargantua, Pantagruel pour continuer son voyage. En haute mer il fit lire par Épistemon les livres apportés par l'écuyer. Desquels, parce qu'il les trouva joyeux et plaisants, je vous donnerai volontiers la copie, si vous m'en requérez dévotement.

CHAPITRE XXVIII

Comment Pantagruel rencontra une nauf de voyageurs retournants du pays de Lanternois ; et comment Panurge marchande avec Dindenault un de ses moutons

Au cinquième jour, tournoyant peu à peu le pôle et nous éloignant de l'équinoxial, nous découvrîmes un navire marchand faisant voile vers nous. La joie ne fut petite, tant des marchands comme de nous : de nous, apprenant des nouvelles de mer ; des marchands, entendant des nouvelles de terre ferme. Nous ralliant avec eux, nous sûmes qu'ils étaient Français Saintongeois. Devisant et raisonnant ensemble, Pantagruel apprit qu'ils venaient de Lanternois, d'où il y eut nouvel accroissement d'allégresse ; nous enquérant du pays et mœurs du pays lanternier, nous apprîmes que sur la fin du mois de juillet qui approchait était l'assignation du chapitre général des lanternes, et que si alors nous y arrivions (comme cela nous était facile) nous verrions belle, honorable et joyeuse compagnie de lanternes, et que l'on faisait grands apprêts, comme si l'on y dût profondément lanterner. Il nous fut aussi dit que, passant au grand royaume de Gebarim, nous serions honorifiquement reçus et traités par le roi Ohabé, dominateur de cette terre, lequel, de même que ses sujets, parle le langage français tourangeau.

Pendant que nous entendions ces nouvelles, Panurge prit débat avec un marchand de Taillebourg, nommé Dindenault. L'occasion du débat fut que ledit Dindenault voyant Panurge avec des lunettes attachées à son bonnet le plaisanta auprès de ses compagnons. Panurge *oyait*, des oreilles, à cause de ses lunettes, beaucoup plus clair que de coutume, riposta au marchand qui voulut dégainer son épée. Mais elle tenait au fourreau, comme vous savez que sur mer tout harnais se rouille facilement à cause de l'humidité excessive et extrême. Panurge accourt vers Pantagruel pour être secouru. Jean mit la main à son grand sabre fraîchement aiguisé et eût félonnement occis le marchand, si le patron de la nauf et autres passagers n'eussent

supplié Pantagruel de donner des ordres pour qu'il n'y eût aucun scandale en son vaisseau. Le différend fut dès lors terminé, Panurge et le marchand se touchèrent la main, et burent l'un à l'autre de tout cœur, en signe de parfaite réconciliation.

Mais Panurge dit à Jean et à Épistemon : « Retirez-vous ici un peu à l'écart, et passez joyeusement le temps à ce que vous verrez. Il y aura beau jeu, si la corde ne rompt. » Puis il s'adressa au marchand, et de rechef but à sa santé un plein hanap de bon vin lanternois. Puis il le pria dévotement de lui faire la grâce de lui vouloir bien vendre un de ses moutons. Le marchand lui répondit : « Hélas ! hélas ! mon ami, notre voisin, comme vous savez bien *trupper* des pauvres gens. Vraiment vous êtes un gentil chaland. Ô le vaillant acheteur de moutons ! Vrai bis vous portez le minois, non pas d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses. Deu, Colas m'faillon, qu'il ferait bon porter bourse pleine auprès de vous en la triperie sur le dégel ! Han, han, à qui ne vous connaîtrait, vous feriez bien des vôtres. Mais voyez han, bonnes gens, comme il taille de l'historiographe. – Patience dit Panurge. Mais, à propos, de grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Combien ? – Comment, répondit le marchand, l'entendez-vous, notre ami, mon voisin ? Ce sont moutons à la grand-laine. Jason y prit la Toison d'or. L'ordre de la maison de Lorraine en fut extrait. Moutons du Levant, moutons de haute futaie, moutons de haute graisse. – Soit, dit Panurge : mais de grâce vendez m'en un et pour cause ; bien et promptement je vous payerai en monnaie du Ponant, de taillis, de basse graisse. Combien ? – Notre voisin, mon ami, répondit le marchand, écoutez un peu de l'autre oreille. – Panurge. À votre commandement. – Le marchand. Vous allez en Lanternois. – Panurge. Voire. – Le marchand. Voir le monde ? – Panurge. Voire. – Le marchand. Joyeusement. – Panurge. Voire. – Le marchand. Vous avez, ce crois-je, nom Robin Mouton. – Panurge. Il vous plaît à dire. – Le marchand. Sans vous fâcher. – Panurge. Je l'entends ainsi. – Le marchand. – Vous êtes, ce crois-je, le joyeux du roi. – Panurge. Voire. – Le marchand. Fourchez là. Ha, ha, vous allez voir le monde, vous êtes le joyeux du roi, vous avez nom Robin Mouton ; voyez ce mouton-là, il a nom Robin comme vous, Robin, Robin, Robin, bès, bès, bès ! Oh, la belle voix ! Panurge. Bien belle et harmonieuse. – Le marchand. Voici un pacte qui sera entre vous et moi, notre voisin et ami. Vous qui êtes Robin Mouton, serez en cette coupe de balance ; le mien mouton Robin en l'autre ; je gage un cent d'huîtres de Buch, que, en poids, en valeur, en estimation, il vous emportera haut et court : en pareille forme que vous serez quelque jour suspendu et pendu. – Patience, dit Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moi et pour votre postérité, si vous me le vouliez vendre, ou quelque autre du bas chœur. Je vous en prie, sire monsieur. – Notre ami, répondit le marchand, mon

voisin, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen ; les louchets des balles de Lincestre, auprès d'elle, ne sont que bourre. De la peau seront faits les beaux maroquins, que l'on vendra pour maroquins turcs, ou de Montelimart, ou d'Espagne pour le pire. Des boyaux, on fera cordes de violons et de harpes, lesquelles tant chèrement on vendra, comme si elles fussent cordes de Munich ou de Naples. Qu'en pensez-vous ? – S'il vous plaît, dit Panurge, vous m'en vendrez un, j'en serai bien fort tenu au *courrail de votre huis*. Voici argent comptant. Combien ? » Ce disant, il montrait une escarcelle pleine de nouveaux Henricus.

CHAPITRE XXIX

Continuation du marché entre Panurge et Dindenault

« Mon ami, répondit le marchand, notre voisin, ce n'est viande que pour rois et princes. La chair en est tant délicate tant savoureuse et tant friande que c'est baume. Je les amène d'un pays auquel les pourceaux (Dieu soit avec nous) ne mangent que myrobolants. Les truies en leur gésine (sauf l'honneur de toute la compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'orangers. – Mais, dit Panurge, vendez m'en un, et je vous le payerai en roi, foi de piéton. Combien. – Notre ami, répondit le marchand, mon voisin, ce sont moutons extraits de la propre race de celui qui porta Phryxus et Hellé, par la mer dite Hellesponte. – Cancre ! dit Panurge, vous êtes *clericus vel addiscens*. – *lia* sont choux, répondit le marchand, *vere* ce sont poireaux. Mais, rr. rrr. rrrr. rrrrr. Ho, Robin. rr. rrrrrr. Vous n'entendez ce langage. À propos, par tous les champs auxquels ils urinent, le blé y provient en quantité. Il n'y faut autre marne ni fumier. Plus il y a. De leur urine les quintessentiaux tirent le meilleur salpêtre du monde. De leurs crottes (mais qu'il ne vous déplaie) les médecins de nos pays guérissent soixante et dix-huit espèces de maladies. Qu'en pensez-vous, notre voisin, mon ami ? Aussi me coûtent-ils bon. – Coûte et vaille, répondit Panurge. Seulement vendez-m'en un, le payant bien. – Notre ami, dit le marchand, mon voisin, considérez un peu les merveilles de nature existant en ces animaux que vous voyez, y a-t-il un membre que vous estimeriez inutile ? Prenez-moi ces cornes-là et les concassez un peu avec un pilon de fer, ou avec un landier, ce m'est tout un. Puis enterrez-les en vue du soleil, où vous le voudrez, et arrosez-les souvent. Vous en verrez naître les meilleures asperges du monde. Je n'en daignerais excepter celles de Ravenne. – Patience, dit Panurge. – Je ne sais, dit le marchand, si vous êtes clerc. J'ai vu prou de clercs, je dis grands clercs. Oui dea. À propos, si vous étiez clerc, vous sauriez qu'aux membres les plus inférieurs de ces animaux divins, ce sont les pieds, il y a un os, le talon, l'astragale, si vous voulez, que nul autre animal du monde ne possède, fors l'âne de l'Inde et les dorcades de Libye, avec cet os on jouait anciennement au royal jeu de *taies*, auquel l'empereur Octavien-Auguste gagna un soir plus de cinquante mille écus. Vous autres, coquins, n'avez garde d'en gagner autant. – Patience, dit Panurge, mais expédions. – Et quand, dit le marchand,

je vous aurai, notre ami, mon voisin, dignement loué les membres internes : les épaules, les éclanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la râtelte, la vessie, dont on joue à la balle ; les côtelettes, dont on fait en Pygmion les beaux petits arcs pour tirer des noyaux de cerises contre les grues ; la tête dont... – Bren, bren, dit le patron de la nauf au marchand, c'est trop ici barguigné. Vends-lui si tu veux : si tu ne veux, ne l'amuse plus. – Je le veux, répondit le marchand, pour l'amour de vous. Mais il en payera trois livres tournois de la pièce, en choisissant. – C'est beaucoup, dit Panurge ; en nos pays j'en aurais bien cinq, voire six pour telle somme de deniers. Avisez que ce ne soit trop. Vous n'êtes pas le premier de ma connaissance, qui trop tôt voulant devenir riche et parvenir, est à l'envers tombé en pauvreté : voire quelquefois s'est rompu le col. – Tes fortes fièvres quartaines ! dit le marchand, lourdaud, sot que tu es. Par le digne *voult* de Charroux, le moindre de ces moutons vaut quatre fois que le meilleur de ceux que jadis les Coraxiens en Tuditanie, contrée d'Espagne, vendaient un talent d'or la pièce. Et que penses-tu, ô sot à la grande paye, que valait un talent d'or ? – Benoît monsieur, dit Panurge, vous vous échauffez en votre harnais, à ce que je vois et connais. Bien tenez, voilà votre argent. »

Panurge, ayant payé le marchand, choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emportait criant et bêlant, tous les autres l'entendant, bêlèrent ensemble et regardèrent à quel endroit on menait leur compagnon. Ce pendant le marcha disait à ses moutonniers : « Oh ! qu'il a bien su choisir, le chaland ! Il s'y entend, le paillard. Vraiment, le bon vraiment, je le réservais pour le seigneur de Candale, comme connaissant bien son naturel. Car, de sa nature, il est tout joyeux et ébaudi, quand il tient en main une épaule de mouton bien séante et advenante, comme une raquette gauchière, et avec un couteau bien tranchant, Dieu sait comment il s'en escrime.

CHAPITRE XXX

Comment Panurge fit en mer noyer le marchand et ses moutons

Soudain, je ne sais comment (le cas fut subit, je n'eus loisir de le considérer), Panurge, sans autre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant, tous les autres moutons criant et bêlant en pareille intonation commencèrent à sauter et à se jeter en mer à la file. La foule était à qui y sauterait après son compagnon. Il n'était pas possible de les en garder. Comme vous savez être le naturel du mouton toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi, Aristotes, *lib. 9, de Histor. anim.*, dit que c'est le plus sot et inepte animal du monde. Le marchand, tout effrayé de ce que, devant ses yeux, il voyait périr et noyer ses moutons, s'efforçait de les empêcher et retenir de tout son pouvoir. Mais c'était en vain. Tous sautaient à la file dans la mer et périssaient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison sur le tillac de la nauf, pensant ainsi le retenir et par conséquent sauver le reste. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec lui le marchand qui fut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphème, le borgne cyclope, emportèrent hors de la caverne Ulysse et ses compagnons. Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenant, les uns par les cornes, les autres par les jambes, les autres par la toison. Lesquels furent tous portés en mer et noyés misérablement.

Panurge, à côté du fougou, tenant un aviron en main, non pour aider aux moutonniers, mais pour les en garder de grimper sur la nauf et évader le naufrage, les prêchait éloquemment comme s'il fût un petit frère Olivier Maillard, ou un second frère Jean Bourgeois, leur remontrant par lieux de rhétorique les misères de ce monde, le bien et l'heur de l'autre, affirmant que les trépassés sont plus heureux que les vivants en cette vallée de misère, et à chacun d'eux promettant d'ériger un beau cénotaphe et sépulcre honoraire au plus haut du mont Cenis, à son retour de Lanternois ; leur optant ce néanmoins que s'ils étaient fâchés de ne plus vivre avec les humains et être ainsi noyés, ils rencontreront, à propos, une baleine, laquelle, au troisième jour suivant, les rendrait sains et saufs en quelque pays de sables, à l'exemple de Jonas.

La nauf vidée du marchand et des moutons : « Reste-t-il ici, dit Panurge, *ulle* âme moutonnaire ? Où sont ceux de Thibault l'Agnelet et ceux de Regnauld Belin, qui dorment quand les autres paissent ? Je n'en sais rien. C'est un tour de vieille guerre. Que t'en semble, frère Jean ? – Tout bien de vous, répondit Jean. Je n'ai rien trouvé de mauvais, sinon qu'il me semble qu'ainsi comme jadis on *soulait* en guerre, au jour de bataille ou assaut, promettre aux soudards double paye pour ce jour : s'ils gagnaient la bataille l'on avait prou de quoi payer ; s'ils la perdaient c'eût été honte de la demander (la paye bien entendu), comme firent les fuyards Gruyers après la bataille de Serizolles ; de même vous deviez réserver le payement ; l'argent vous eût demeuré en bourse. – C'est, dit Panurge, bien travaillé pour l'argent. Vertu-Dieu, j'ai eu des passe-temps pour plus de 50,000 francs. Retirons-nous, le vent est propice. Jean, écoute ici. Jamais homme ne me fit de plaisir sans récompense, ou reconnaissance pour le moins. Je ne suis point ingrat et ne le fus jamais, ni ne le serai. Jamais homme ne me fit déplaisir sans repentance, en ce monde ou en l'autre. Je ne suis point *fat* jusque-là. – Tu, dit Jean, le damnes comme un vieux diable. Il est écrit : *Mihi vindicta, etc.* – Matière de bréviaire. »

CHAPITRE XXXI

Comment Pantagruel arriva dans l'île Ennasin

Zéphyr nous continuait en participation d'un peu de Garbin, et nous avions passé un jour sans terre découvrir. Au troisième jour, à l'aube des mouches, une île triangulaire nous apparut, bien fort ressemblante quant à la forme et à assiette à la Sicile. On la nommait l'île des Alliances. Les hommes et les femmes ressemblent aux Poitevins rouges, excepté que les hommes, les femmes et les petits enfants, ont le nez en la forme d'un as de trèfle. Pour cette cause le nom antique de l'île était Ennasin. Et étaient tous parents et alliés ensemble, comme ils se vantaient, et nous dit librement le podestat du lieu : « Vous autres, gens de l'autre monde, tenez pour une chose admirable, que d'une famille romaine (c'étaient les Fabiens), pour un jour (ce fut le treizième du mois de février), par une porte (ce fut la porte Carmentale, jadis située au pied du Capitole entre la roche Tarpéienne et le Tibre, depuis surnommée Scélérate), contre certains ennemis des Romains (c'étaient les Veïentes Etrusques), sortirent trois cent six hommes de guerre tous parents, avec cinq mille autres soudards, tous leurs vassaux, qui tous furent occis (ce fut près le fleuve Crémère, qui sort du lac de Baccune). De cette terre, pour un besoin, sortiront plus de trois cent mille tous parents et d'une même famille. »

Leurs parentés et alliances étaient d'une façon bien étrange : car étant ainsi tous parents et alliés l'un de l'autre, nous trouvâmes qu'aucun d'eux n'était père ni mère, frère ni sœur, oncle ni tante, cousin ni neveu, gendre ni bru, parrain ni marraine de l'autre. Sinon vraiment un grand vieillard énasé, lequel, comme je vis, appela une petite fille âgée de trois ou quatre ans, mon père : la petite fillette l'appelait ma fille. D'autres fois, ils s'appelaient mon bureau, ma coignée, ma mie, ma croûte, ma savate, mon soulier, ma bottine, ma couenne, mon lard, ma pelle, mon soufflet, etc., tous autres noms. Après avoir bien curieusement considéré l'assiette de File et les mœurs du peuple Énasé, nous entrâmes en un cabaret pour quelque peu nous rafraîchir. Là on faisait des noces à la mode du pays. Au demeurant chère et demie. Nous présents, il fut fait un joyeux mariage d'une poire, femme bien gaillarde, à ce qu'il nous semblait, avec un jeune fromage à poil follet rougeâtre. J'en avais autrefois ouï la renommée, et plusieurs pareils mariages avaient été faits

ailleurs. Encore dit-on en notre pays, qu'il ne fut jamais tel mariage, qu'est celui de la poire et du fromage. En une autre salle, je vis qu'on mariait une vieille botte avec un jeune et souple brodequin. Il nous fut dit que ce n'était pour sa beauté ni pour sa bonne grâce qu'il l'épousait ; mais par avarice et convoitise d'avoir tous les écus dont elle était toute contrepointée.

CHAPITRE XXXII

Comment Pantagruel descendit en l'île de Cheli, en laquelle régnait le roi Panigon

Le Garbin nous soufflait en poupe, quand, laissant ces mal plaisants allianciers, avec leurs nez en as de trèfle, nous montâmes en haute mer. Sur le déclin du soleil, nous fîmes escale en l'île de Cheli, île grande, fertile, riche et peuplée, en laquelle régnait le roi Panigon. Lequel, accompagné de ses enfants et princes de sa cour, s'était transporté jusque après le havre pour recevoir Pantagruel. Sur l'entrée du donjon s'offrit la reine, accompagnée de ses filles et dames de cour. Panigon voulut que sa femme et toutes les dames de la cour embrassassent Pantagruel et ses gens. Telle était la courtoisie et coutume du pays. Ce qui fut fait, excepté Jean qui s'absenta et écarta parmi les officiers du roi. Panigon voulait en toute instance retenir Pantagruel pour ce jour et le lendemain. Pantagruel fonda son excuse sur la sérénité du temps, et opportunité du vent, lequel est plus souvent désiré des voyageurs que rencontré, et il le faut employer quand il advient, car il n'advient toutes et quantes fois qu'on le souhaite. À cette remontrance, après avoir bu vingt-cinq ou trente fois, chaque homme, Panigon nous donna congé.

Pantagruel retournant au port et ne voyant Jean, demanda où il était, et pourquoi il n'était pas avec la compagnie. Panurge ne savait comment l'excuser, et voulait retourner au château pour l'appeler, quand Jean accourut tout joyeux, et s'écria en grande gaieté de cœur : « Vive le bon Panigon ! Par la Mort bœuf de bois, il pousse en cuisine. J'en viens, tout y va par écuelle. J'espérais bien y cotonner à profit le moule de mon *gippon*. – Ainsi, mon ami, dit Pantagruel, toujours à ces cuisines. – Corps de galline, répondit Jean, je préfère cela à tous les baisemains, révérences, accolades, car toutes ces révérences me fâchent plus qu'un jeune diable. Je voulais dire un jeûne double. Vous avez embrassé les demoiselles, volontiers je m'en déporte, craignant qu'il m'advienne ce qui advint au seigneur de Guyercharois. – Quoi ? demanda Pantagruel, je le connais, il est de mes meilleurs amis. – Il était, dit Jean, invité à un somptueux et magnifique banquet, que faisait un sien parent et voisin, auquel étaient pareillement invités les gentilshommes, dames et demoiselles du voisinage. Celles-ci,

attendant sa venue, déguisèrent les pages de l'assemblée, les habillèrent en demoiselles bien pimpantes et atourées. Les pages *endemoisellés* se présentèrent à lui à l'entrée. Il les embrassa tous en grande courtoisie et révérences magnifiques. Sur la fin, les dames qui l'attendaient dans la galerie éclatèrent de rire, et firent signe aux pages, pour qu'ils ôtassent leurs atours. Ce que voyant, le bon seigneur, par honte et dépit, ne daigna embrasser ces dames et demoiselles naïves : alléguant, ou qu'on lui avait ainsi déguisé les pages, que par la mort bœuf de bois ce devaient être là les valets encore plus finement déguisés. Vertu Dieu, pourquoi ne transportons-nous nos humanités en belles cuisines, et là ne considérons-nous le branlement des broches, l'harmonie des *contrehastiers*, la position des lardons, la température des potages, les préparatifs du dessert, l'ordre du service du vin ? »

CHAPITRE XXXIII

Pourquoi les moines sont volontiers en cuisine

« C'est, dit Épistemon, naïvement parlé. Vraiment vous me réduisez en mémoire ce que je vis et ouïs en Florence, il y a environ douze ans. Nous étions bien bonne compagnie de gens studieux, amateurs de pérégrinité, et convoiteurs de visiter les gens doctes, antiquités et singularités d'Italie. Et lors nous contemptions curieusement l'assiette et beauté de Florence, la structure du dôme, la somptuosité des temples et palais magnifiques. Et entrions en contention, qui plus aptement les extollerait par louanges condignes. Quand un moine d'Amiens, nommé Bernard Lardon, comme tout fâché et monopolé, nous dit : « Je ne sais que diantre vous trouvez ici tant à louer. J'ai aussi bien contemplé comme vous, et ne suis aveugle plus que vous. Et puis, qu'est-ce ? Ce sont belles maisons. C'est tout. Mais Dieu, et monsieur saint Bernard, notre patron, soit avec nous ! En toute cette ville encore n'ai-je vu une seule rôtisserie, et j'ai cependant curieusement regardé et considéré. Voici, je vous dis, comme épiant et prêt à compter et nombrer, tant à droite qu'à gauche, combien et de quel côté nous rencontrerions de rôtisseries rôtissantes. Dans Amiens, en quatre fois moins de chemin, voire trois, que nous avons fait en nos contemplations, je pourrais montrer plus de quatorze rôtisseries antiques et aromatisantes. Je ne sais quel plaisir vous avez pris en voyant les lions et *africanes* (ainsi nommiez-vous, ce me semble, ce qu'ils appellent tigres) près le beffroi : pareillement, voyant les porcs-épics et autruches au palais du seigneur Philippe Strozzi. Par moi, nos *fieux*, j'aimerais mieux voir un beau et gros oison en broche. Ces porphyres, ces marbres sont beaux. Je n'en dis point de mal : mais les *darioles* d'Amiens sont meilleures à mon goût. Ces statues antiques sont bien faites, je le veux croire : mais que pensez-vous de la beauté des bachelettes de nos pays ?

– Que signifie, demanda Jean, et que veut dire, que toujours vous trouvez moines en cuisines ; jamais n'y trouvez rois, ni empereurs ? – C'est peut-être, répondit Rhyzotome, que les marmites et contrehastiers ont quelque vertu latente et propriété spécifique absconse, qui, comme l'aimant attire le fer, y attire les moines et ne saurait attirer les rois et empereurs.

– Je vous dirai, répondit Pantagruel (sans répondre au problème proposé, car il est un peu chatouilleux : et à peine y toucheriez-vous sans vous

épiner), qu'il me souvient d'avoir lu que Antigone, roi de Macédoine, entrant un jour en la cuisine de ses tentes et y rencontrant le poète Antagoras, lequel fricassait un congre, lui-même tenait la poêle, lui demanda en toute allégresse : « Homères fricassait-il des congres lorsqu'il décrivait les prouesses d'Agamemnon ? – Mais, répondit Antagoras au roi, estimes-tu qu'Agamemnon, lorsqu'il faisait telles prouesses, fût curieux de savoir si personne en son camp fricassait des congres ? » Au roi, il semblait indécemment que le poète fit pareille fricassée dans sa cuisine : le poète lui remontrait que c'était une chose bien plus abhorrente de rencontrer le roi dans la cuisine. – Je damerai celle-ci, dit Panurge, en vous racontant ce que Breton Villaudry répondit un jour au seigneur duc de Guise. Leur propos était de quelque bataille du roi François contre l'empereur Charles cinquième, en laquelle Breton était *gorgiasement* armé, même de grèves et sollerets acérés, mon aussi à l'avantage, et n'avait toutefois été vu au combat. « Par ma foi, répondit Breton, j'y ai été, facile me sera le prouver, voire en lieu auquel vous n'eussiez osé vous trouver. » Le seigneur duc, prenant en mal cette parole, comme trop brave et témérairement proférée, et se *haulsant* de propos : Breton facilement en grande risée l'apaisa, disant : « J'étais avec le bagage ; auquel lieu votre honneur n'eût porté soi cacher, comme je faisais. »

En ces menus devis, ils arrivèrent à leurs navires. Et ne firent plus long séjour en cette île de Chéli.

CHAPITRE XXXIV

Comment Pantagruel passa Procuration, et de l'étrange manière de vivre entre les Chicanous

Pleins et refaits du bon traitement du roi Panigon, nous continuâmes notre route ; le jour subséquent, nous passâmes Procuration, qui est un pays tout chaffouré et barbouillé. Je n'y connus rien. Là nous vîmes des Procultous et des Chicanous, gens à tout poil. Ils ne nous invitèrent ni à boire ni à manger. Seulement, en longue multiplication de doctes révérences, nous dirent qu'ils étaient tous à notre commandement, en payant. Un de nos truchements racontait à Pantagruel comment ce peuple gagnait sa vie de façon bien étrange, et en plein diamètre opposé aux Vénitiens. À Venise, gens infinis gagnent leur vie à empoisonner, à battre et à tuer ; les Chicanous la gagnent à être battu. De manière que, si pendant longtemps ils demeuraient sans être battus, ils mourraient de male faim, eux, leurs femmes et leurs enfants. La manière, dit le truchement, est celle-ci. Quand un usurier, un avocat ou toute autre personne veut mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoie vers lui un de ces Chicanous. Chicanous le citera, l'ajournera, l'insultera, l'outragera, l'injuriera impudemment, suivant son record et instruction, tant que le gentilhomme, s'il n'est paralytique de sens et plus stupide qu'une rane gyrene, sera contraint de lui donner bastonnades et coups d'épée sur la tête, ou la belle jarretade, ou mieux le jeter par les créneaux ou fenêtres de son château. Cela fait, voilà Chicanous riche pour quatre mois. Comme si coups de bâton fussent ses naïves moissons. Car il aura de l'usurier, de l'avocat, etc., salaire bien bon, et réparation du gentilhomme aucunes fois si grande et excessive, que le gentilhomme y perdra tout son avoir avec danger de pourrir misérablement en prison, comme s'il eût frappé le roi.

– Contre tel inconvénient, dit Panurge, je sais un remède très bon, duquel usait le seigneur de Basché. – Quel ? demanda Pantagruel. – Le seigneur de Basché, dit Panurge, était homme courageux, vertueux, magnanime, chevalereux. En revenant de certaine longue guerre, en laquelle le duc de Ferrare, par l'aide des Français, se défendit vaillamment contre les furies du pape Jules second, par chaque jour était cité, ajourné, chicané, à l'appétit

et passe-temps du prieur de Saint-Lovant. Un jour, déjeunant avec ses gens (comme il était bon et débonnaire), il manda quérir son boulanger, nommé Loire, et sa femme, puis le curé de sa paroisse, nommé Oudard, qui lui servait de sommelier, comme c'était alors la coutume en France, et lui dit en présence de ses gentilshommes et autres domestiques :

« Enfants, vous voyez en quelle fâcherie me jettent journellement ces fâcheux Chicanous. J'en suis là résolu, que si vous ne m'y aidez, je délibère abandonner le pays, et prendre le parti du Soudan à tous les diables. Désormais, quand céans ils viendront, soyez prêts vous Loire et votre femme, pour vous présenter en ma grande salle avec vos belles robes nuptiales, comme si l'on vous fiançait, et comme premièrement vous fûtes fiancés. Tenez, voilà cent écus d'or, lesquels je vous donne pour entretenir vos beaux accoutrements. Vous, messire Oudard, ne faillez d'y comparaître comme pour les fiancer. Vous pareillement, Trudon (ainsi était nommé son tambourineur), soyez-y avec votre flûte et tambour. Les paroles dites et la mariée embrassée, au son du tambour, tous, vous vous baillerez l'un à l'autre du souvenir des noces, ce sont petits coups de poing. Ce faisant, vous n'en souperez que mieux. Mais quand ce viendra au Chicanous, frappez dessus comme sur seigle vert, ne l'épargnez. Tapez, daubez, frappez, je vous en prie. Tenez, présentement je vous donne ces gants de joute, couverts de chevrotin. Donnez-lui coups sans compter, à tort et à travers. Celui qui daubera le mieux, je le reconnaîtrai pour le plus affectionné. N'ayez peur d'en être repris en justice. Je serai garant pour tous. Tels coups seront donnés en riant, selon la coutume observée en toutes fiançailles. – Voire, mais, demanda Oudart, à quoi connaissons-nous les Chicanous ? Car en votre maison abondent journellement gens de toute part. – J'y ai donné ordre, répondit Basché. Quant à la porte de céans viendra quelque homme, ou à pied, ou assez mal monté, ayant un anneau d'argent gros et large au pouce, il sera Chicanous. Le portier, l'ayant introduit courtoisement, sonnera la campanelle. Alors soyez prêts, et venez en salle jouer la comédie tragique que je vous ai exposée.

Ce propre jour, comme Dieu le voulut, arriva un vieux, gros et rouge Chicanous. Sonnant à la porte, il fut reconnu par le portier à ses gros et gras housseaux, à sa méchante jument, à un sac de toile plein d'informations, attaché à sa ceinture ; principalement au gros anneau d'argent qu'il portait au pouce gauche. Le portier lui fut courtois, l'introduisit honnêtement et sonna joyeusement la campanelle. Au son de la cloche, Loire et sa femme se vêtirent de leurs beaux habillements, comparurent en la salle faisant bonne morgue. Oudart rencontre Chicanous, le mène boire longuement, pendant qu'on chaussait gantelets de tous côtés, et lui dit : « Vous ne pouviez venir à heure plus opportune. Notre maître est en ses bonnes : nous ferons tantôt

bonne chère, tout ira par écuelles : nous sommes céans de noces : tenez, buvez, soyez joyeux. » Pendant que Chicanous buvait, Basché, voyant en la salle tous ses gens, en équipage requis, manda quérir Oudart. Oudart vient, Chicanous le suit. Ce dernier en entrant dans la salle n'oublia de faire humbles révérences, cita Basché ; Basché lui fit la plus grande caresse du monde, lui donna un angelot, le priant d'assister au contract et fiançailles. Ce qui fut fait. Sur la fin, les coups de poing commencèrent de sortir en place. Mais, quand ce vint autour du Chicanous, ils le festoyèrent à grands coups de gantelet, si bien qu'il resta tout étourdi et meurtri, un œil poché au beurre noir, huit côtes froissées, les omoplates en quatre quartiers, la mâchoire inférieure en trois lopins ; et le tout en riant. Dieu sait comme Oudart y opérait, frappant avec un gros gantelet acéré, fourré d'hermines. Ainsi s'en retourna à l'île Bouchard, Chicanous accoutré à la *tigresque*, toutefois satisfait et content du seigneur Basché, et moyennant le secours des bons chirurgiens du pays vécut tant que vous voudrez. La mémoire en expira avec le son des cloches qui carillonnèrent à son enterrement.

CHAPITRE XXXV

Comment à l'exemple de maître François Villon, le seigneur de Basché loue ses gens

« Chicanous sorti du château et remonté sur son *esgue orbe* (ainsi nommait-il sa jument borgne), Basché sous la treille de son jardin secret manda quérir sa femme, et ses demoiselles, tous ses gens, fit apporter vin de collation, associé d'un nombre de pâtés, de jambons, de fruits et de fromages, but avec une grande allégresse, puis leur dit :

« Maître François Villon sur ses vieux jours se retira à Saint-Maixent en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, il entreprit de faire jouer la Passion en gestes et langage poitevins. Les rôles distribués, les joueurs recolés, le théâtre préparé, il dit au maire et échevins, que le mystère pourrait être prêt à la fin des foires de Niort ; il restait seulement à trouver des habillements aptes aux personnages. Les maire et échevins y donnèrent ordre. Pour habiller un vieux paysan qui représentait Dieu le père, il requit frère Étienne Tappecoue, secretain des cordeliers du lieu, de lui prêter une chape. Tappecoue la refusa, alléguant que, par leurs statuts provinciaux, il était rigoureusement défendu de rien bailler ou prêter aux jouants. Villon répliquait que le statut concernait seulement les farces momeries et jeux dissolus ; et qu'il l'avait vu pratiquer ainsi à Bruxelles et ailleurs.

Tappecoue ce nonobstant, lui dit péremptoirement, qu'il se pourvût ailleurs si bon lui semblait, et qu'il n'espérât rien de sa sacristie. Car certainement il n'en aurait rien.

Villon fit aux joueurs le rapport en grande abomination, ajoutant que de Tappecoue Dieu ferait vengeance et punition exemplaire bientôt. Au samedi subséquent, Villon eut avertissement que Tappecoue monté sur une *poutre* (ainsi nomment-ils une jeune cavale) était allé en quête à Saint-Ligaire, et qu'il serait de retour sur les deux heures après midi. Alors il fit la montre de la diablerie parmi la ville et le marché. Ses diables étaient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux et de béliers, passémentées de têtes de moutons, de cornes de bœufs et de grands havets de cuisine ; ceints

de grosses courroies, auxquelles pendaient grosses cymbales de vaches, et sonnettes de mulets à bruit horrifique. Quelques-uns tenaient en mains des bâtons noirs pleins de fusées ; d'autres portaient de longs tisons allumés, sur lesquels à chaque carrefour ils jetaient de pleines poignées de *parasine* en poudre, dont il sortait feu et fumée terrible. Après les avoir conduits ainsi avec contentement du peuple et grande frayeur des petits enfants, finalement il les mena banqueter dans une cassine hors la porte en laquelle est le chemin de Saint-Ligaire. Arrivant à la cassine, de loin ils aperçurent Tappecoue qui revenait de quête. – Par la mort Dieu, dirent alors les diables, il n'a voulu prêter à Dieu le père, une pauvre chape, faisons-lui peur. – C'est bien dit, répondit Villon ; mais cachons-nous jusqu'à ce qu'il passe, et chargez vos fusées et tisons. » « Tappecoue arrivé au lieu, tous sortirent sur le chemin au-devant de lui, en grand effroi, jetant feu de tous côtés sur lui et sa jument, sonnante de leurs cymbales et hurlant en diable. – Hho, hho, hho, brrourrs, rrrourrs rrrourrs. Hou, hou ! Hho, hho, hho ! Frère Étienne faisons-nous pas bien les diables ? » La jument, tout effrayée, se mit au trot, à bonds, et au galop ; à ruades, fressurades, doubles pédales et pétarades : tant qu'elle rua bas Tappecoue, quoiqu'il se tint à l'aube du bât de toutes ses forces. Ses étrivières étaient de corde : du côté hors montoir son soulier *fenestré* était si fort entortillé qu'il ne put jamais le retirer. Ainsi, il était entraîné à écorchedos par la *poutre* toujours multipliant en ruades contre lui et forvoyante de peur par les haies, buissons et fossés. De mode qu'elle lui cobbit toute la tête, tellement que la cervelle en tomba près la croix Osannière ; puis les bras en pièces, l'un çà, l'autre là, les jambes de même, puis des boyaux fit un long carnage : en sorte que la *poutre* en arrivant au couvent ne portait que le pied droit et le soulier entortillé. Villon voyant advenu ce qu'il avait pourpensé dit à ses diables : « Vous jouerez bien, Messieurs les diables, vous jouerez bien, je vous affie. Oh, que vous jouerez bien ! Je dépîte la diablerie de Saumur, de Doué, de Montmorillon, d'Angers ; voire, par Dieu, de Poitiers avec leur parloir au cas qu'ils puissent vous être paragonnés ! Oh, que vous jouerez bien ! »

« Ainsi, dit Basché, prévois-je que dorénavant vous jouerez bien cette tragique farce, vu qu'à la première montre et essai le Chicamous a été si disertement daubé, tapé et chatouillé. Présentement, je double tous vos gages. Vous, m'amie, disait-il à sa femme, faites vos honneurs comme vous voudrez. Vous avez en vos mains et conservez tous mes trésors. Quant à moi, premièrement je bois à vous tous, mes bons amis : or çà, il est bon et frais. Secondement, vous, maître d'hôtel, prenez ce bassin d'argent, je vous le donne. Vous, écuyer, prenez ces deux coupes d'argent doré. Que vos pages ne soient fouettés de trois mois. M'amie, donnez-leur mes beaux *plumails* blancs avec les pampellettes d'or. Messire Oudart, je vous donne

ce flacon d'argent. Je donne cet autre aux cuisiniers ; aux valets de chambre, je donne cette corbeille d'argent ; aux palefreniers, je donne cette nacelle d'argent doré ; au portier, je donne ces deux assiettes ; aux muletiers, ces dix *happesoupes*. Trudon, prenez toutes ces cuillers d'argent et ce drageoir. Vous, laquais, prenez cette grande salière. Servez-moi bien, mes amis, je le reconnaîtrai : croyant fermement que j'aimerais mieux endurer en guerre cent coups de masse sur heaume au service de notre tant bon roi, qu'être une fois cité par ces mâtins Chicanous, pour le passe-temps d'un tel prier. »

CHAPITRE XXXVI

Continuation des Chicanous daubés en la maison de Basché

« Quatre jours après, un autre jeune, haut et maigre Chicanous, alla citer Basché à la requête du prier. À son arrivée, il fut immédiatement reconnu par le portier, et la *campanelle* sonnée. Au son de la cloche, tout le peuple du château comprit de quoi il s'agissait. Loire pétrissait sa pâte, sa femme belutait la farine. Le seigneur Basché jouait aux dés avec sa femme. Les demoiselles jouaient aux pingres. Les officiers jouaient à l'impériale ; les pages jouaient à la mourre à belles chiquenaudes. Soudain, il fut reconnu de tout le monde que Chicanous était dans le pays. Alors Oudart de prendre son costume ; Loire et sa femme de mettre leurs beaux accoutrements ; Trudon de sonner de sa flûte, battre son tambourin ; chacun de rire, tous de se préparer ; et gantelets en avant, Basché descend dans la basse-cour. Là, Chicanous le rencontrant, se mit à genou devant lui, le pria de ne prendre en mal s'il le citait de la part du prier, remontra par harangue directe comment il était personne publique, serviteur de moine pour le moment, prêt à en faire autant pour lui, voire pour le moindre de sa maison, pour ce qu'il lui plairait de l'employer et commander. « Vraiment, dit le seigneur, vous ne me citerez cependant que lorsque vous aurez bu de mon bon vin de Quinquenois et aurez assisté aux noces que je fais présentement. Messire Oudart, faites-le boire très bien, et rafraîchir, puis vous me l'amènerez en la salle. Soyez le bienvenu. »

« Chicanous, bien repu et abreuvé, entre avec Oudart dans la salle en laquelle étaient rangés tous les personnages de la farce, bien délibérés. À son entrée, chacun commence à sourire. Chicanous riait par compagnie, quand par Oudart furent, sur les fiancés, prononcées des paroles mystérieuses. Pendant qu'on apportait le vin et les épices, les coups de poing commencèrent à trotter. Chicanous en donna nombre à Oudart. Oudart, qui avait caché son gantelet, commence à s'en chausser comme d'une mitaine. Et de dauber Chicanous, et de frapper Chicanous ; et coups de jeunes gantelets pleuvaient de tous côtés sur Chicanous. « Des noces, disait-il, des noces, des noces ! vous en souviene. » Il fut si bien accoutré que le sang lui

sortait par la bouche, par le nez, par les oreilles, par les yeux. Au demeurant courbatu, espaultré, et froissé, tête, nuque, dos, poitrine, bras et tout. Croyez qu'en Avignon, au temps de carnaval, les bacheliers *onques* ne jouèrent à la raphe plus mélodieusement qu'il fut joué sur Chicanous. Enfin, il tombe par terre. On lui jeta force vin sur la face : on lui attacha à son pourpoint une belle livrée de jaune et vert, et on le mit sur son cheval morveux. Entrant en l'Île Bouchard, je ne sais s'il fut bien pansé et traité, tant de sa femme que des mires du pays. Depuis, il n'en fut parlé.

« Le lendemain, cas pareil advint, parce qu'au sac et gibecière du maigre Chicanous son exploit n'avait été trouvé. De par le prier, un nouveau Chicanous fut envoyé citer le seigneur de Basché, avec deux recors pour sa sûreté. Le portier, sonnait la campanelle, réjouit toute la famille. Basché était à table, dînant avec sa femme et quelques gentilshommes. Il envoie chercher Chicanous, le fait asseoir auprès de lui, les recors auprès des demoiselles, ils dînèrent très bien et très joyeusement. Au dessert, Chicanous se lève, les recors étant présents et écoutant, cite Basché : Basché gracieusement lui demande copie de sa commission : elle était toute préparée. Il prend acte de ses exploits : puis quatre *écus soleil* furent donnés à Chicanous et ses recors ; chacun s'était retiré pour la farce. Trudon commence à sonner du tambourin, Basché prie Chicanous d'assister aux fiançailles d'un de ses officiers, et d'en recevoir le contrat, en bien le payant et contentant. Chicanous fut courtois, il dégaina son écritoire, eut papier promptement, ses recors à côté de lui. Loire entra dans la salle par une porte ; sa femme avec les demoiselles par une autre, en accoutrements nuptiaux. Oudart les prend par les mains, et après les avoir interrogés de leurs vœux, fait simulacre de les unir. Le contrat est passé et minuté. D'un côté sont apportées épices : de l'autre livrée à tas, *blanc et tanné* ; de l'autre sont produits gantelets secrètement. »

CHAPITRE XXXVII

Comment, par Chicanous, sont renouvelées les antiques coutumes des fiançailles

« Chicanous, après avoir dégouzellé une grande tasse de vin breton, dit au seigneur : « Monsieur, comment l'entendez-vous ? L'on ne baille point ici des noces ? *Sainsambreguoi*, toutes bonnes coutumes se perdent. Aussi, ne trouve-t-on plus de lièvres au gîte. Il n'est plus d'amis. Voyez comment en plusieurs églises on a désemparé les antiques buvettes des benoîts saints ? Le monde ne fait plus que rêver. Il approche de sa fin. Or, tenez, des noces, des noces, des noces ! » Ce disant, il frappait sur Basché et sa femme, après sur les demoiselles et sur Oudart. Alors les gantelets firent leurs exploits, si bien que la tête de Chicanous fut rompue à neuf endroits : à un des recors le bras droit fut défocillé, à l'autre fut démanchée la mandibule supérieure, de façon qu'elle lui couvrait le menton à demi, avec dénudation de la luette et perte insigne des dents molaires, *masticatoires*, et canines. Au son du tambourin changeant son intonation, les gantelets furent mussés, sans être aucunement aperçus, et les confitures furent multipliées de nouveau, avec liesse nouvelle. Les bons compagnons buvant les uns aux autres, et tous à Chicanous et à ses recors, Oudart reniait et despitait les noces, alléguant qu'un des recors lui avait *desincornifistibulé* toute l'autre épaule. Ce nonobstant, buvait à lui joyeusement. Le recors démantibulé joignait les mains et tacitement lui demandait pardon. Car il ne pouvait parler. Loire se plaignait que le recors *débradé* lui avait donné un si grand coup de poing sur l'autre coude qu'il en était tout *esperruquancluzelubelouzerirelu* du talon. « Mais, disait Trudon, cachant l'œil gauche avec son mouchoir, et montrant son tambourin, défoncé d'un côté, quel mal leur avais-je fait ? Il ne leur a suffi de m'avoir ainsi lourdement *morranbouzevezangonzequoquanorguatasachaguevezinemaffrassé* mon pauvre œil ; d'abondant ils m'ont défoncé mon tambourin. Tambourins aux noces sont ordinairement battus, tambourineurs bien festoyés, jamais battus. Le diable s'en puisse coiffer. – Frère, dit Chicanous manchot, je te donnerai une belle, grande, vieille lettre royale, que j'ai ici dans mon baudrier pour

rapetasser ton tambourin : et, pour Dieu, pardonne-nous. Par Notre-Dame de Rivière, la bonne dame, je n’y pensais en mal. »

« Un des écuyers, *clopant* et boitant, contrefaisait le bon et noble seigneur de la Roche-Posay. Il s’adressa au recors embaviété des mâchoires, et lui dit : « Êtes-vous des frappins, des frappeurs, ou des frapparts ? Ne vous suffisait-il pas de nous avoir ainsi *morcrocassezassenezassegriguelignoscopapopondrillés* tous les membres supérieurs à coups de *bobelins*, sans nous donner tels *morderegrippipiotabiro freluchasseburelurecoquelurintapenements* sur les grèves à belles pointes de *houseaux* ? Appelez-vous cela jeu de jeunesse ? Par Dieu, jeu n’est-ce. » Le recors joignant les mains, semblait lui en requérir pardon, marmonnant de la langue : « Mon, mon, mon, vrelon, von, von ! » comme un marmot. La nouvelle mariée pleurante riait, riante pleurait, de ce que Chicanous ne s’était contenté de la dauber sans choix ni élection des membres, mais lui avait *trépignemampenillorifrizononfussé* la tête et l’avait lourdement deschevelée. « Le diable, dit Basché, y ait part. Il était bien nécessaire que monsieur Le Roi (ainsi se nommait Chicanous) me daubât ainsi ma bonne femme d’échine. Je ne lui en veux mal toutefois. Ce sont petites caresses nuptiales. Mais je m’aperçois qu’il m’a cité en ange, et daubé en diable. Il tient, je ne sais quoi, du frère frappart. Je bois à lui de bien bon cœur et à vous aussi messieurs les recors. – Mais, disait sa femme, à quel propos et sur quelle querelle m’a-t-il tant et *très tant* festoyé à grands coups de poing ? Le diantre l’emporte, si je le veux. Je ne le veux pas pourtant, ma Dio. Mais je dirai cela de lui, qu’il a les plus dures oinces qu’*onques* je sentis sur mes épaules. »

Le maître d’hôtel tenait son bras gauche en écharpe, comme tout *morquaquoquassé* : « Le diable, dit-il, me fait bien assister à ses noces. J’en ai, par la Vertu Dieu, tous les bras *engoulevezinemassés*. Appelez-vous ceci fiançailles ? » Chicanous ne parlait plus. Les recors s’excusèrent, disant qu’en daubant ainsi ils n’avaient eu maligne volonté ; et que pour l’amour de Dieu on leur pardonât.

Ainsi départent. À une demi-lieue de là, Chicanous se trouva un peu mal. Les recors arrivèrent à l’île Bouchard, disant qu’ils n’avaient jamais vu plus homme de bien que le seigneur de Basché, ni une maison plus honorable que la sienne, de même que jamais ils n’avaient été à telles noces : mais toute la faute venait d’eux qui avaient commencé la *frapperie*. Et vécutent encore je ne sais quants jours après. De là il fut tenu comme chose certaine que l’argent de Basché était pernicieux et mortel aux Chicanous et recors. Depuis, le dit seigneur fut en repos et les noces de Basché en proverbe commun. »

CHAPITRE XXXVIII

Comment par Jean des Entommeures est des Chicanous

« Cette narration, dit Pantagruel, semblerait joyeuse, ne fût que devant nos yeux il nous faut avoir continuellement la crainte de Dieu. – Elle serait meilleure, dit Épistemon, si la pluie de ces jeunes gantelets fût tombée sur le prieur. Il dépensait l'argent pour son pasetemps, partie à fâcher Basché, partie à voir ces Chicanous daubés. En quoi offensaient ces pauvres diables de Chicanous ? – Il me souvient, dit Pantagruel, à ce propos, d'un ancien gentilhomme romain, nommé L. Neratius. Il était de noble famille et riche en son temps. Mais en lui était cette tyrannique complexion, que, sortant de son palais, il faisait emplir les gibecières de ses valets d'or et d'argent monnayé, et rencontrant par les rues quelques mignons braguars, sans être aucunement offensé par eux, par gaîté de cœur leur donnait grands coups de poing en face. Soudain après, pour les apaiser et empêcher de se plaindre à la justice, il leur départait de son argent. Tant qu'il les rendait contents et satisfaits. Ainsi il dépensait son revenu battant les gens au prix de son argent. – Par la botte de saint Benoît, dit Jean, présentement j'en saurai la vérité. »

« Alors il descendit à terre, mit la main à son escarcelle, et en tira vingt écus au soleil. Puis il dit à haute voix en présence et audience d'une grande tourbe du peuple chicanourrois : « Qui veut gagner vingt écus pour être battu en diable ? – Io, io, io, répondirent-ils tous. Vous nous affolerez de coups, Monsieur, cela est sûr. Mais il y a beau gain. » Et tous accouraient en foule, à qui serait premier en date, pour être tant précieusement battu. Jean, de toute la troupe choisit un Chicanous à rouge museau, lequel au pouce de la main droite portait un gros et large anneau d'argent, en la palle duquel était enchâssée une bien grande *crapaudine*.

« L'ayant choisi, je vis que tout ce peuple murmurait, et entendis un grand, jeune et maigre Chicanous, habile et bon clerc, et comme c'était le bruit, honnête homme en cour d'église, se plaignant et murmurant que le rouge museau leur ôtait toutes les pratiques : et que si dans tout le territoire il n'y avait que trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours trente-huit et demi. Mais tous ces complaints et murmures ne procédaient

que d'envie. Jean dauba tant et très tant rouge museau, dos et ventre, bras et ventre, tête et tout, à grands coups de bâton, que je le cuidais mort assommé. Puis il donna les vingt écus. Et mon vilain se releva, aise comme un roi ou deux. Les autres disaient à Jean : « Monsieur frère diable, s'il vous plaît de battre quelques-uns de nous pour moins d'argent, nous sommes tous à vous, monsieur le diable. Nous sommes très tous à vous, sacs, papiers, plumes et tout. » Rouge Museau s'écria contre eux, disant à haute voix : « *Feston diene*, gallefretiers, venez-vous sur mon marché ? Me voulez-vous ôter et séduire mes chalands ? Je vous cite par-devant l'official à huitaine *mirelaridaine*. Je vous chicanerai en diable de Vauvert. » Puis se tournant vers Jean à face riante et joyeuse lui dit : « Monsieur, si vous m'avez trouvé bonne robe, et s'il vous plaît encore en me battant vous ébattre, je me contenterai de la moitié de juste prix. Ne m'épargnez pas, je vous en prie. Je suis tout et très tout à vous, Monsieur le Diable : tête, poumons, boyaux, et tout. » Jean interrompit son propos et se retourna d'autre part. Les autres Chicanous se retournaient vers Panurge, Épistemon, Gymnaste et autres, les suppliant dévotement pour être battus par eux à petit prix, autrement ils étaient en danger de jeûner bien longuement. Mais nul n'y voulut entendre.

CHAPITRE XXXIX

Comment Pantagruel passa les Îles de Tohu et Bohu, et de l'étrange mort de Bringuenarilles, avaleur de moulins à vent

Ce même jour, Pantagruel passa les deux îles de Tohu et Bohu, auxquelles nous ne trouvâmes que frire. Bringuenarilles, le grand géant avait avalé toutes les poëles, poêlons, chaudrons, coquasses, lèche-frites, et marmites du pays, faute de moulins à vent, desquels il se paissait ordinairement. D'où il était advenu que, peu avant le jour, sur l'heure de sa digestion, il était en griève maladie tombé par certaine crudité d'estomac, causée de ce (comme disaient les médecins) que la vertu *concoctrice* de son estomac, apte naturellement à digérer les moulins à vent tout brandifs, n'avait pu à perfection consommer les poëles et coquasses : il avait assez bien digéré les chaudrons et marmites. Et le dit Bringuenarilles était trépassé le matin même, en façon tant étrange, qu'il ne faut plus vous ébahir de la mort d'Eschyle (lequel, comme cela lui avait été fatalement prédit par les vaticinateurs, qu'en certain jour il mourrait par ruine de quelque chose qui tomberait sur lui), ce jour destiné, il s'était éloigné de la ville, de toutes maisons, arbres, rochers et autres choses qui peuvent tomber et nuire par leur ruine. Et demeura au milieu d'une grande prairie, se commettant en la foi du ciel libre et patent, en sûreté bien assurée ; à moins vraiment que le ciel tombât ; ce qu'il croyait être impossible. Toutefois, on dit que les alouettes redoutent grandement la ruine des cieux ; car, les cieux tombant, toutes seraient prises. Aussi la redoutaient jadis les Celtes, voisins du Rhin : ce sont les nobles, vaillants, chevalereux, belliqueux et triomphants Français : lesquels, interrogés par Alexandre le Grand quelle chose ils craignaient le plus en ce monde (espérant bien que de lui seul ils feraient exception, à l'aspect de ses grandes prouesses, victoires, conquêtes et triomphes), répondirent ne rien craindre sinon que le ciel tombât. Eschyle, ce nonobstant, fut tué par la chute d'une écaille de tortue, laquelle, d'entre les griffes d'un aigle haut en l'air, lui tombant sur la tête, lui fendit la cervelle.

Plus, d'Anacréon poète, lequel mourut étranglé d'un pépin de raisin. Plus, de Fabius, préteur romain, lequel mourut d'un poil de chèvre, mangeant une écuellée de lait. Plus, de celui qui, à Rome, est en la voie Flaminie enterré, lequel en son épitaphe se complaint être mort *par être mords* d'une chatte au petit doigt. Plus, de P. Lucanius Bassus, qui subitement mourut d'une toute petite pointure d'aiguille au pouce de la main gauche, qu'à peine la pouvait-on voir. Plus, de Quenelault, médecin normand, lequel, subitement, à Montpellier, trépassa, pour s'être, de biais, avec un *tranche-plume*, tiré un ciron de la main. Plus, de Spirius Saufeius, lequel mourut humant un œuf mollet à l'issue du bain. Plus, de Zeuxis, le peintre, lequel subitement mourut à force de rire, considérant le minois et portrait d'une vieille par lui représentée en peinture. Plus, de celui, lequel, dit Boccace, est mort soudainement pour s'être écuré les dents avec un brin de sauge. Plus, de Philippot Placut, lequel étant sain et dru, subitement mourut en payant une vieille dette, sans autre précédente maladie. Plus, de mille autres qu'on vous dit, fut Verrius, fut Pline, fut Valère, Baptiste Fulgose, fut Bocabery l'aîné.

Le bon Bringuenarilles (hélas !) mourut étranglé mangeant un coin de beurre frais à la gueule d'un four chaud, par l'ordonnance des médecins.

Là, en outre, il nous fut dit que le roi des Cullan en Bohu avait défait les satrapes du roi Mechloth, et mis à sac les forteresses de Belima. Depuis nous passâmes aux îles de Nargues et Zargues, aux îles de Feneliabin et Geneliabin ; aux îles de Enig et Evig : desquelles par avant était advenue l'estafilade au landgraff de Hesse.

CHAPITRE XL

Comment Pantagruel évada une forte tempête en mer

Au lendemain nous rencontrâmes à poge une arche chargée de moines, jacobins, ermites, capucins, etc., qui se rendaient à un concile. Les voyant, Panurge entra en excès de joie, comme assuré d'avoir toute bonne fortune pour ce jour et les autres subséquents en long ordre. Et ayant courtoisement salué les béats pères fit jeter en leur nauf des provisions pour le voyage. Pantagruel restait pensif et mélancolique. Jean l'aperçut, et lui demanda d'où lui venait telle fâcherie non accoutumée ; quand le pilote considérant les voltigements de peneau sur la poupe, prévoyant un tyrannique grain et fortunal nouveau, commanda que tout le monde fût à l'erte, tant nochers que *fadrins* et mousses, que nous autres voyageurs. Il fit mettre voiles bas, miane et contremisane, *trion*, *mistral*, *espagnon*, *civadière*, fait caler les *boulingues*, *trinquet* de proue et *trinquet* de gabie, descendre le grand *artimon*, et de toutes les *antennes* ne rester que les *griselles* et *costières*. Soudain la mer commença à s'enfler et tumultuer du bas abîme ; les fortes vagues battirent les flancs de nos vaisseaux ; le mistral, accompagné d'un colle effréné, de noires grappades, de terribles sions, de mortelles bourrasques, siffla à travers nos antennes. Le ciel commença à tonner du haut, foudroyer, éclairer, pleuvoir, grêler ; l'air à perdre sa transparence, devenir opaque, ténébreux et obscurci, si bien que nulle autre lumière n'apparaissait que des foudres, éclairs et infractions des flambantes nuées ; les catigides, thyelles, lelapses et prestères enflamment tout autour de nous par les psoloentes, arges, élicies et autres éjaculations éthérées : nos aspects à être tous dissipés et perturbés, les horribles typhones à suspendre les montueuses vagues du courant. Croyez que ce nous semblait être l'antique chaos auquel étaient : feu, air, mer, terre, tous éléments en réfractaire confusion.

Panurge, ayant du contenu de son estomac bien repu les poissons scatophages, restait accroupi sur le tillac, tout affligé, tout meshaigné et à demi mort ; invoqua tous benoits saints et saintes à son aide, protesta de se confesser en temps et lieu, puis s'écria en grand effroi : « Major dome, hau, mon ami, mon père, mon oncle, produisez un peu de salé : nous ne boirons tantôt que trop, à ce que je vois. À petit manger bien boire sera désormais ma

devise. Plût à Dieu, et à la benoîte, digne et sacrée Vierge, que maintenant (je dis tout à cette heure) je fusse en terre ferme bien à mon aise !

« Ô que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux ! Ô Parques, que ne me filâtes-vous pour planteur de choux ! Ô que petit est le nombre de ceux à qui Jupiter a telle faveur porté qu'il les a destinés à planter choux ! Car ils ont toujours en terre un pied : l'autre n'en est pas loin. Dispute de félicité et bien souverain qui voudra, mais quiconque plante choux est présentement par mon décret déclaré bienheureux, à trop meilleure raison que Pyrrhon, étant en pareil danger que nous sommes, et voyant un pourceau, près du rivage, qui mangeait de l'orge répandu, le déclara bien heureux en deux qualités, savoir est qu'il avait de l'orge à foison, et d'abondant qu'il était en terre. Ha ! pour manoir déifique et seigneurial il n'est que le plancher des vaches. Cette vague nous emportera, Dieu servateur ! Ô mes amis ! un peu de vinaigre. Je tressue de grand ahan. Zalas, les voiles sont rompues. Le prodenou est en pièces, les cosses éclatent, l'arbre du haut de la *guatte* plonge en mer ; la carène est au soleil, nos gumènes sont presque tous rompus. Zalas, Zalas, où sont nos *bolingues* ? Tout est frelore. Notre *trinquet* est à vau-l'eau. Zalas ! à qui appartiendra ce brin ? Amis, prêtez-moi ici une de ces rambades. Enfants, votre landrivel est tombé. Hélas ! n'abandonnez *l'orgeau*, ni aussi le *tirados*. J'entends *l'aignellot* frémir. Est-il cassé ! Pour Dieu sauvons la *brague*, du fernel ne vous souciez. Rebebe bous, bous, bous. Voyez à la *calamite* de votre boussole, de grâce, maître Astrophile, d'où nous vient ce fortunal ! Par ma foi, j'ai belle peur. Bou, bou, bou, bous, bous. C'est fait de moi. Bou, bou, hou, bou. Otto to to to to ti. Otto to to to to ti. Bou bou bou, ou ou ou, bou bou bous bous. Je me noie, je me noie, je meurs ; bonnes gens, je me noie.

CHAPITRE XLI

Quelles contenance eurent Panurge et frère Jean durant la tempête

Pantagruel, après avoir préalablement l'aide du grand Dieu servateur, et fait oraison publique en fervente dévotion, par l'avis du pilote tenait l'arbre fort et ferme ; Jean s'était mis en pourpoint pour secourir les nochers. Épistemon, Ponocrates et les autres étaient de même. Panurge restait assis sur le tillac, pleurant et se lamentant. Jean l'aperçut en passant sur la coursive et lui dit : « Par Dieu, Panurge le veau, Panurge le pleurart, Panurge le criart, tu ferais beaucoup mieux de nous aider ici, que de rester là pleurant comme une vache, assis comme un magot. – Be be be, bous, bous, bous, répondit Panurge, Jean, mon ami, mon bon père, je naie, je naie, mon ami, je naie. C'est fait de moi ; mon ami, mon père spirituel ; c'en est fait. Zalas, Zalas ! be be be bous bous bous. Zalas, à cette heure nous sommes dans l'eau. Je naie. Ha, mon père, mon oncle, mon tout. L'eau est entrée dans mes souliers par le collet. Bous, bous, bous, puisch, hu, hu, hu, lia, ha, ha, ha, je naie. Zalas, Zalas, hu, hu, hu, bous, bous, bou. À cette heure je fais bien à point l'arbre fourchu, la tête en bas, les pieds en l'air. Plût à Dieu que présentement je fusse dans la barque des bons pères que nous rencontrâmes ce matin. Zalas, Zalas, cette vague de tous les diables effondrera toute notre nauf. – Mille diables, dit Jean, voilà notre fanal éteint. Si je t'entends pioller je te galeraï en loup marin. Que ne le jetons-nous en mer ! Je crois que tous les diables sont déchaînés aujourd'hui.

CHAPITRE XLII

Fin de la tempête

« Terre, terre, s'écria tout à coup Pantagruel, je vois la terre. Courage de brebis. Je vois le ciel qui commence à s'éclaircir. – Courage, enfants, dit le pilote, le courant est refoncé. Inse, inse. – Aux *boulingues* de *contremisaine*. Le câble au cabestan, vire, vire, vire ! La main au gouvernail. Pare les écoutes, pare les bolines. Amure bâbord. – Casse écoute de tribord. – Au *trinquet* de proue, *fuse, inse*. – Oh ! s'écria Épistemon, je vous recommande à tous de bien espérer. Je vois Castor à droite. – Be be be bous, dit Panurge, j'ai bien peur que ce soit Hélène. – Je vois, dit Épistemon, du feu sur un obéliscolychnie. – Haye, haye, dit le pilote, double le cap et les basses. – C'est doublé, répondirent les matelots. – Courage, dit Pantagruel, courage, enfants, voici des navires qui sont envoyés à notre aide. Mais quel est cet Ucalegon là-bas qui crie ainsi et se déconforte. Ne tenais-je l'arbre sûrement des mains et plus droit que ne feraient deux cents gumènes ? – C'est, répondit Jean, le pauvre diable de Panurge, qui a fièvre de veau. Il tremble de peur. – Si, dit Pantagruel, il a eu peur pendant ce *colle* horrible et périlleux *fortunal, pourvu* qu'au reste il se fût évertué, je ne l'en estime en rien moins. Car, comme craindre en tout heurt est indice de gros et lâche cœur, ainsi que faisait Agamemnon ; de même ne rien craindre quand le cas est évidemment redoutable, est signe de peu ou faute d'appréhension. Ores, si une chose est en cette vie à craindre, après l'offense de Dieu, je ne veux dire que ce ne soit la mort. Il n'est céans mort personne que : Dieu en soit éternellement loué ! Mais vraiment voici un ménage assez mal en ordre. Bien. Il nous faut réparer ce bris. Gardez que nous ne donnions à terre. »

CHAPITRE XLIII

Comment, la tempête finie, Panurge fit le bon compagnon

« Ha, ha ! s'écria Panurge, tout va bien. L'orage est passé. Je vous prie de grâce, que je descende le premier. Je voudrais fort aller à mes affaires. Vous aiderai-je encore là ? Baillez que je vrillonne cette corde. J'ai du courage *prou*, voire. De peur, bien peu. Baillez ça, mon ami. Non, non, pas maille de crainte. Vrai est que cette vague décumane, laquelle donna de proue en poupe, m'a un peu l'artère altéré. Voile bas. C'est bien dit. Comment vous ne faites rien, Jean ? Est-il temps de boire à cette heure ? Que savons-nous si *l'Estaffier* de Saint-Martin nous brasse encore quelque nouvel orage ? Vous irai-je encore aider de là. Vertus gouï ! je me repens bien, mais c'est à tard, de n'avoir suivi la doctrine des bons philosophes, qui disent que de se promener près la mer, et naviguer près la terre, est chose très sûre et délectable : de même que d'aller à pied, quand l'on tient son cheval par la bride. Ha, ha, ha, par Dieu, tout va bien. Vous aiderai-je encore là ? Baillez ça, je ferai bien cela ; ou le diable y sera. »

Épistemon avait une main tout écorchée et sanglante pour avoir en grande violence retenu un des gumènes, et entendant le discours de Pantagruel, il dit : « Croyez, seigneur, que j'ai non moins peur et frayeur que Panurge. Mais quoi ? Je ne me suis pas épargné au secours. Je considère que si vraiment mourir est (comme c'est) de nécessité fatale et inévitable, en telle ou telle heure, en telle ou telle façon, mourir est en la sainte volonté de Dieu. Pourtant il le faut invoquer, implorer, prier, requérir et supplier. Mais là ne faut faire but et borne ; de notre part il convient pareillement nous évertuer, et comme dit le saint envoyé être coopérateurs avec lui. Vous savez ce que dit C. Flaminius, consul, lorsque par l'astuce d'Annibal, il fut resserré près du lac de Péruse, dit Trasimène. « Enfants, dit-il à ses soldats, d'ici sortir ne vous faut espérer par vœux et implorations des dieux. Par force et vertus, il nous convient évader, et au fil de l'épée chemin faire par le milieu des ennemis. » Pareillement en Salluste. « L'aide (dit M. Portius Cato) des dieux n'est impétrée par vœux otieux, par lamentations mulièbres. En veillant, travaillant, s'évertuant, toutes choses arrivent à souhait et bon port. Si en nécessité et danger, l'homme est négligent, éviré et paresseux, sans propos il implore les dieux. Ils sont irrités et indignés. » – Je me donne au diable,

dit Jean. – J'en suis de moitié, dit Panurge. – Si le clos de Séville ne fut tout vendangé et détruit, si je n'eusse que chanté : *Contra hostium insidias* comme faisaient les bons moines, sans secourir la vigne à coups de bâton de cormier contre les pillards de Lerné. – Vogue la galère, dit Panurge, tout va bien, Jean ne fait rien là. Il s'appelle Jean fait néant, et me regarde ici suant et travaillant pour aider à cet homme de bien, matelot premier de ce nom. Notre amé, ho ! Deux mots : mais que je ne vous fâche. De quelle épaisseur sont les ais de cette *nauf* ? – Elles sont, répondit le matelot, épaisses de deux bons doigts. – Vertu Dieu, dit Panurge, nous sommes donc continuellement à deux doigts près de la mort. Ha ! notre amé, vous faites bien de mesurer le péril à l'aune de la peur. Je n'en ai point, quant à moi. Je m'appelle Guillaume sans peur. Du courage tant et plus. Je n'entends courage de brebis, je dis courage de loup, assurance de meurtrier. Et ne crains rien que les dangers.

CHAPITRE XLIV

Comment, par Jean, Panurge est déclaré avoir eu peur sans cause durant l'orage

« Bonjour, Messieurs, dit Panurge, bonjour très tous. Vous vous portez bien très tous ? Dieu merci ! et vous ? Vous soyez les bien et à propos venus. Descendons, *Hespalliers*, *han* ! jetez le pontal : approche cet esquif. Vous aiderai-je encore là ? je suis allouvi et affamé de bien faire et travailler, comme quatre bœufs. Vraiment voici un beau lieu et de bonnes gens. Enfants, avez-vous encore affaire de mon aide ? N'épargnez la sueur de mon corps, pour l'amour de Dieu. Adam, c'est l'homme, naquit pour labourer et travailler comme l'oiseau pour voler. Notre Seigneur veut, entendez-vous bien ? que nous mangions notre pain à la sueur de nos corps : non pas en rien faisant, comme vous voyez Jean, qui boit et meurt de peur. Voici le beau temps. À cette heure connais-je que la réponse d'Anacharsis le noble philosophe, est véritable, et bien en raison fondée, quand, interrogé quel navire lui semblait le plus sûr ? il répondit : Celui qui serait au port. – Encore mieux, dit Pantagruel, interrogé desquels le nombre était plus grand, des morts ou des vivants ? il demanda : « Entre lesquels comptez-vous ceux qui naviguent sur mer ? » Subtilement signifiant que ceux qui sur mer naviguent, sont tellement près du continuel danger de mort, qu'ils vivent mourants, et meurent vivants. Ainsi, Portius Cato disait se repentir seulement de trois choses. À savoir : s'il avait jamais révélé son secret à une femme ; si en oisiveté, il avait jamais passé un jour, et si par mer il avait pérégriné en lieu autrement accessible par terre. – Panurge, mon amé, dit Jean, durant la tempête tu as eu peur sans cause et sans raison. Car tes destinées fatales ne sont pas de périr en eau. Tu seras haut en l'air certainement pendu, ou brûlé gaillardement. Seigneur, voulez-vous un beau gaban contre la pluie ? Laissez-moi ces manteaux de loup et de bedouault. Faites écorcher Panurge et couvrez-vous de sa peau. N'approchez pas du feu, et ne passez pas devant la forge des maréchaux, car en un moment vous la verriez en cendres. Mais à la pluie exposez-vous tant que vous le voudrez, à la neige et à la grêle. Voire par Dieu, jetez-vous *au plonge* dans l'eau la plus profonde, vous ne serez jamais mouillé. Faites-en bottes d'hiver : jamais elles ne prendront

eau. Faites-en des vessies pour apprendre aux jeunes gens à nager : ils apprendront sans danger. – Sa peau donc, dit Pantagruel, serait comme l’herbe dite cheveux de Vénus, laquelle n’est jamais mouillée ni remoitié : toujours elle est sèche, encore qu’elle fût au profond de l’eau autant que vous le voudriez. – Panurge, dit Jean, mon ami, n’aie jamais peur de l’eau, par élément contraire ta vie sera terminée. – Voire, répondit Panurge ; mais les cuisiniers des diables rêvent quelquefois, et errent en leur office, et mettent souvent bouillir ce qu’on destinait pour rôtir, comme en la cuisine de céans, les *maîtres-queux* souvent lardent perdrix, ramiers et bizets, en intention (comme c’est vraisemblable) de les mettre rôtir. Il advient toutefois qu’ils mettent les perdrix aux choux, les ramiers aux poireaux, et les bizets aux navets.

CHAPITRE XLV

Comment Pantagruel ouït, en haute mer, diverses paroles dégelées

En pleine mer, nous banquetants, grignotants, devisants et faisant beaux et courts discours, Pantagruel se leva et se tint debout pour découvrir aux environs. Puis il nous dit : « Compagnons, n'entendez-vous rien ? Il me semble que j'entends quelques gens parler on l'air, je n'y vois toutefois personne. Écoutez. » À son commandement nous fûmes attentifs et à pleines oreilles nous humions l'air comme belles huîtres en écailles, pour entendre si voix et aucun son y serait épars : et pour n'en rien perdre, à l'exemple d'Antonin l'empereur, nous apposions nos mains en paume derrière l'oreille. Cependant nous protestions que nous n'entendions aucune voix. Pantagruel continuait, affirmant ouïr voix diverses en l'air, tant d'hommes comme de femmes ; quand nous fûmes d'avis, ou que nous les entendions pareillement ou que les oreilles nous cornaient. Plus nous persévérions à écouter, plus nous discernions les voix, jusqu'à entendre des mots entiers. Ce qui nous effraya grandement, et non sans cause, ne voyant personne, et entendant voix et sons divers, d'hommes, de femmes d'enfants, de chevaux : si bien que Panurge s'écria : « Ventre bien, est-ce moquerie ? nous sommes perdus. Fuyons. Il y a embûches autour de nous. Jean, mon ami, es-tu là, tiens-toi près de moi, je te supplie. As-tu ton sabre, assure-toi qu'il ne tienne au fourreau. Tu ne le dérouilles point à demi. Nous sommes perdus. Écoutez : ce sont par Dieu, des coups de canon. Je ne dis des pieds et des mains, comme disait Brutus à la bataille de Pharsale : je dis à toiles et à rames, fuyons. Je n'ai point de courage sur mer. En cave et ailleurs j'en ai tant et plus. Fuyons. Sauvons-nous. Je ne le dis parce que j'ai peur. Car je ne crains rien fors les dangers. Je le dis toujours.

« Aussi, disait le franc-archer de Bagnolet : Pourtant n'hasardons rien, afin que nous ne soyons *nazardés*. Fuyons, tourne visage. Vire la peautre. Plût à Dieu que, présentement, je fusse en Quinquenois. Fuyons : nous ne sommes pas pour eux. Ils sont dix contre un, je vous en assure. D'avantage ils sont sur leurs fumiers, nous ne connaissons le pays. Ils nous tueront. Fuyons ; ce ne sera pas nous déshonorer. Démosthènes dit que l'homme

fuyant combattra de rechef. Retirons-nous pour le moins. *Orche, poge, aux trinquets, aux boulingues !* Nous sommes morts. Fuyons de par tous les diables, fuyons. »

Pantagruel, entendant l'esclandre que faisait Panurge, dit : « Quel est ce fuyard là-bas ? Voyons, premièrement, quels gens ce sont. Par aventure sont-ils nôtres. Encore ne vois-je personne. Et cependant je vois à cent milles à l'entour. Mais entendons. J'ai lu qu'un philosophe nommé Pétron était de cette opinion, que plusieurs mondes étaient, se touchant les uns les autres, en figure triangulaire équilatérale, en la pote et centre desquels il disait être le manoir de vérité, et là habiter les paroles, les idées, les exemplaires et portraits des choses passées et futures : autour desquelles est le siècle. Et en certaines années, par longs intervalles, une partie de celles-ci tombe sur les humains comme catharres, et comme tomba la rosée sur la toison de Gédéon ; par là, rester réservée pour l'avenir jusqu'à la consommation des siècles. Il me souvient aussi qu'Aristote maintient les paroles d'Homère être voltigeantes, volantes, mouvantes, et par conséquent animées.

D'avantage, Antiphanes disait que la doctrine de Platon était semblable aux paroles, lesquelles en quelque contrée, au temps du fort hiver, lorsqu'elles sont proférées, gèlent et se glacent à la froideur de l'air, et ne sont point entendues. Semblablement ce que Platon enseignait aux jeunes enfants, était à peine entendu d'eux, sinon lorsqu'ils devenaient vieux. Ores il serait à philosopher et rechercher si par fortune ce ne serait point ici l'endroit, auquel telles paroles dégèlent. Nous serions bien ébahis si c'étaient les têtes et lyre d'Orphée. Car après que les femmes Thraces eurent mis Orphée en pièces, elles jetèrent sa tête et sa lyre dans le fleuve Hébrus ; cette tête et cette lyre descendirent par ce fleuve dans la mer Pontique, jusqu'en l'île de Lesbos, nageant toujours ensemble sur la mer. Et de la tête il sortait continuellement un chant lugubre, comme lamentant la mort d'Orphée : la lyre, à l'impulsion des vents mouvant les cordes, s'accordait harmonieusement avec le chant. Regardons si nous les verrons ici autour.

CHAPITRE XLVI

Comment, entre ses paroles gelées, Pantagruel trouva des mots de gueule

Le pilote fit cette réponse : « Seigneur, ne vous effrayez de rien. Ici est le confin de la mer Glaciale, sur laquelle fut, au commencement de l'hiver dernier, passé grosse et félonne bataille entre les Arimaspiens et les Néphélibates, alors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et des femmes, le chaplis des masses, le hurtis des harnais, des bardes, les hennissements des chevaux et tout autre effroi de combats. À cette heure, la rigueur de l'hiver étant passée, advenant la sérénité et tempérée du bon temps, elles fondent et sont entendues. – Par Dieu, dit Panurge, je le crois ; mais n'en pourrions-nous voir quelque une. Il me souvient d'avoir lu que, le long de la montagne en laquelle Moïse reçut la loi des Juifs, le peuple voyait les voix sensiblement. – Tenez, tenez, dit Pantagruel, voyez-en ici qui ne sont pas encore dégelées. »

Alors il nous jeta sur le tillac pleines mains de paroles gelées, et semblaient des dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots de sinople, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés, lesquels étant quelque peu échauffés entre nos mains, fondaient comme neiges ; et nous les entendions réellement ; mais nous ne les comprenions, car c'était langage barbare, excepté un assez *grosses*, lequel, ayant été échauffé entre les mains de Jean, fit un son tel que font les châtaignes jetées en la braise, sans être entamées lorsqu'elles s'éclatent, et nous fit tous tressaillir de peur. « C'était, dit Jean, un coup de fauconneaux en son temps. » Panurge requit Pantagruel de lui en donner encore. Pantagruel lui répondit que donner paroles était acte d'amoureux. « Vendez m'en donc, dit Panurge. – C'est acte d'avocats, répondit Pantagruel, vendre des paroles. Je vous vendrais plus tôt le silence et plus chèrement que quelquefois le vendit Démosthènes moyennant son argentangine. »

Ce nonobstant, il en jeta sur le tillac trois ou quatre poignées. Et y vit des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes, lesquels le pilote nous disait retourner quelquefois au lieu duquel elles étaient proférées, mais c'était la gorge coupée ; des paroles horribles, et autres assez mal plaisantes à voir.

CHAPITRE XLVII

Comment nous fut découvert le pays de Lanternois, et comment nous y entrâmes

Nous naviguâmes encore trois jours ; au quatrième nous nous approchâmes de Lanternois. Nous vîmes en approchant certains petits feux volants : de ma part je pensais que ce fussent non des lanternes, mais des poissons, qui de la langue flamboyants, hors de la mer fissent feu : ou bien lampyrides (vous les appelez cicindèles) reluisant là comme ils font, au soir, dans ma patrie, à l'époque où l'orge mûrit. Mais le pilote nous avertit que c'étaient des lanternes de guet, lesquelles découvraient le pays autour de la banlieue, et faisaient escorte à quelques lanternes étrangères, qui, comme bons cordeliers et jacobins, allaient là comparaître au chapitre provincial. Nous craignions que ce fût quelque pronostic de tempête, mais il nous assura que c'était ainsi qu'il nous l'avait dit.

Sur l'instant nous entrâmes au port de Lanternois. Là sur une haute tour, Pantagrue reconnut la lanterne de la Rochelle, laquelle nous fit bonne clarté. Nous vîmes la lanterne de Pharos de Nauplion, et l'Acropolis d'Athènes consacrée à Pallas. Près le port est un petit village habité par les Lichnobiens qui sont peuples qui vivent de lanternes. Démosthènes y avait jadis lanterné. De ce lieu jusqu'au palais nous fûmes conduits par trois obélischlychnies, gardes militaires du havre, à hauts bonnets comme les Albanais, auxquels nous exposâmes la cause de notre voyage, laquelle était impétrer de la reine de Lanternois, une lanterne pour nous éclairer et conduire pendant le voyage que nous faisons vers l'oracle de la bouteille. Ce qu'ils nous promirent de faire : et volontiers : ajoutant que nous étions arrivés en bonne occasion et opportunité, que nous avions un beau choix de lanternes lorsqu'elles tenaient leur chapitre provincial. En arrivant au palais royal, nous fûmes, par deux lanternes d'honneur, savoir est : la lanterne d'Aristophane et la lanterne de Cléanthes, présentés à la reine, à laquelle Panurge expliqua en langage Lanternois la cause de notre voyage. Nous reçûmes d'elle un bon accueil avec invitation d'assister à son souper, pour plus facilement choisir celle que nous prendrions pour guide. Ce qui nous plut grandement et nous ne négligeâmes pas de noter et de tout bien examiner. La reine était vêtue

de cristallin vierge par art de *tauchie* et ouvrage *damasquin*, passémenté de gros diamants. Les Lanternes du sang étaient vêtues, quelques-unes de strain, d'autres de pierres *phengites* : le reste était de corne, de papier, de toile cirée. Les falots pareillement, selon leur état et antiquité de leurs maisons. Seulement j'en aperçus une de terre comme un pot, au rang des plus *gorgiases* : m'ébahissant de cela, on me dit que c'était la lanterne d'Épictète de laquelle il avait autrefois refusé trois mille dragmes Je considérai aussi la façon et accoutrement insigne de la lanterne polyxyme, encore plus de la icosixyme de Canope fille de Tisias. J'y notai très bien la lanterne pensile jadis prise à Thèbes au temple d'Apollon Palatin. J'en notai un autre insigne, à cause d'un beau flocc de soie cramoisine qu'elle avait sur la tête. Il me fut dit que c'était Barthole, lanterne de droit. J'en notai pareillement deux autres, à cause des bourses de Clystère, qu'elles portaient à la ceinture ; il me fut dit que l'une était le grand, et l'autre le petit luminaire des apothicaires. L'heure du souper venue, la reine s'assit au premier lieu, les autres selon leur degré et dignité. Après le souper nous nous retirâmes pour nous reposer. Le lendemain matin, la reine nous fit donner une lanterne des plus insignes pour nous conduire. Et ainsi nous primes congé.

CHAPITRE XLVIII

Comment nous arrivâmes à l'Oracle de la Bouteille

Notre noble lanterne nous éclairant, et conduisant en toute joyeuseté, nous arrivâmes à l'île désirée en laquelle était l'oracle de la bouteille. Descendant à terre Panurge fit sur un pied la gambade en l'air gaillardement, et dit à Pantagruel : « Aujourd'hui avons-nous ce que nous cherchons avec fatigues et labeurs tant divers. » Puis il se recommanda à notre lanterne qui nous conduisit à travers de longs couloirs, de grandes salles et nous introduisit dans le temple. J'aperçus deux grandes tables d'aimant. En l'une des tables, à droite était gravé en lettres latines antiques, ce vers iambique :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Les destinées mènent celui qui consent, tirent celui qui refuse. En l'autre je vis à gauche, en lettres majuscules ioniques élégamment gravées, cette sentence :

Toutes choses se meuvent en leur fin.

Après avoir lu ces inscriptions je considérais le magnifique temple ; et surtout son pavé représentant, en mosaïque, la bataille que Bacchus gagna contre les Indiens. Ledit temple était éclairé par une lampe admirable, tellement grande que, bien que le temple fût souterrain, on y voyait clair comme en plein midi. Au milieu du temple était une fontaine fantastique de l'albâtre le plus pur où nous rencontrâmes Bacbuc. En buvant l'eau de cette fontaine, on sentait le goût du vin que l'on avait imaginé. Nous en fîmes l'essai. – Panurge s'écria : « Par Dieu, c'est du vin de Beaune, le meilleur que j'aie jamais bu, ou je me donne à nonante et seize diables. Oh, pour le plus longuement goûter, qui aurait le cou long de trois coudées ou comme une grue serait bien heureux. – Foi de lanternier, s'écria Jean, c'est du vin de Grave, galant et voltigeant. – Oh, pour Dieu, mon ami, dites-moi la manière comment vous le faites. – À moi, dit Pantagruel, il me semble que ce sont vins de Mirevaux. Car, avant de boire, je l'imaginai. – Buvez, dit Bacbuc, une, deux ou trois fois. De rechef changez d'imagination, vous le trouverez au goût et saveur que vous aurez pensé. Et, dorénavant ne dites que rien soit impossible à Dieu. – *Onques*, répondis-je ne fut dit de nous, nous maintenons qu'il est tout puissant. »

Ces paroles et buvettes achevées, Bacbuc demanda : « Quel est celui de vous qui veut avoir le mot de la dive bouteille. – Moi, dit Panurge, votre humble et petit entonnoir. – Mon ami, répondit-elle, je n'ai qu'une instruction à vous faire, c'est que, venant à l'oracle, ayez le soin de n'écouter le mot que d'une oreille. – C'est, dit Jean, du vin à une oreille. »

Puis elle l'emmena dans une espèce de chapelle ronde au milieu de laquelle était une fontaine d'albâtre, dans laquelle était posée la bouteille, toute revêtue de pur et beau cristallin en forme ovale.

Là, Bacbuc fit agenouiller Panurge et baiser la marge de la fontaine : puis il le fit lever et danser trois ithymbons. Cela fait, elle lui commanda de s'asseoir entre deux selles là préparées, le derrière par terre, là, il lui fit chanter une épilinie.

La chanson parachevée, Bacbuc jeta je ne sais quoi dans la fontaine, dont l'eau commença soudain de bouillir à force, comme fait la grande marmite de Bourgueil, quand il y a fête à bâtons. Lorsque fut entendu ce mot : *Trincq !* – Elle est, s'écria Panurge, rompue, ou fêlée, afin que je ne mente : ainsi parlent les bouteilles de notre pays quand elles éclatent auprès du feu.

Alors Bacbuc se leva, prit Panurge sous le bras doucettelement, lui disant : « Ami, rendez grâce aux cieux, la raison vous y oblige ; vous avez promptement le mot de la dive bouteille. Je dis le mot le plus joyeux, le plus divin, le plus certain, que j'aie entendu d'elle, car *trincq* est un mot panomphée, célébré et entendu de toutes les nations, et nous signifie : Buvez. Vous dites en votre *sac* est *vocable* commun en toute langue, à bon droit et justement reçu de toutes les nations. Car comme est l'apologue d'Ésope, tous les humains naissent un sac au cou, et mendiants l'un de l'autre. Il n'est sous le ciel un roi assez puissant pour se passer d'autrui ; il n'est pauvre tant arrogant qui se puisse passer du riche, voire fut-ce Hippias le philosophe, qui faisait tout. Encore moins se passe-t-on de boire qu'on ne fait de sac. Et maintenons que ce n'est pas le rire, mais le boire qui est le propre de l'homme. Je ne dis boire simplement absolument, car c'est ainsi que boivent les bêtes ; je dis vin bon et frais. Notez, mes amis, que de vin, divin on devient : et il n'y a argument plus sûr et moins fallace. En vin la vérité est cachée. La dive bouteille vous y envoie soyez vous-même interprète de votre entreprise. – Possible n'est, dit Pantagruel, mieux dire. *Trincq* donc, que vous en dit le cœur, élevé par enthousiasme bachique ? – Trinquons, dit Panurge.

Ces mots parachevés, nous reçûmes lettres closes et scellées, et après actions de grâces immortelles nous sortîmes de la chapelle diaphane. Nous traversâmes un pays plein de délices, plaisant et gracieux autant qu'est le pays de Touraine ; enfin nous trouvâmes nos navires en paix.

vousnousils.fr



L'EMAG DE L'ÉDUCATION

dédié aux enseignants
et à toute la communauté éducative.



Avec le soutien de :



© Sercib-Ligaran 2021